



5. 9. 153

5EF 9.



NO
DEAD

LA GRANDEUR

DE DIEU

P O E M E

*Quàm magnificata sunt opera tua ;
Domine ! Omnia in sapientia fecisti.
Impleta est terra possessione tua.
Psal. 103. v. 25.*

LA GRANDEUR
DE DIEU
DANS LES MERVEILLES
DE LA NATURE,
POÈME.

Par Monsieur DULARD, de l'Académie
des Belles-Lettres de Marseille



A PARIS,

Chez DESSAINT & SAILLANT,
Rue Saint Jean-de-Beauvais,

M. D. CC. L.

Avec Approbation & Privilège du Roi





P R E F A C E.



E spectacle qu'offre l'Univers , forme un tableau si merveilleux dans toutes ses parties , & ce tableau est si susceptible des grandes beautés de la Poësie , qu'il ne sauroit , ce semble , être tracé plus noblement que par la Poësie même. C'est sans contredit le champ le plus vaste & le plus riche où elle puisse s'exercer. Elle n'a point encore manié de sujet plus capable d'exciter un intérêt général , plus propre sur-tout à rapprocher l'art des vers , aujourd'hui presque tout profane , de la pureté de son institution primitive. En effet , si d'un côté l'analyse de la Nature entière est pour la Poësie une source inépuisable de descriptions en tout genre , de tableaux variés , d'attitudes contrastées , d'images ou fortes , ou gracieuses : d'un autre côté , les merveilles que cette analyse expose , mettent le Poëte dans l'heureuse nécessité de célébrer la grandeur , la puissance & la sagesse de l'Auteur de ces merveilles sans nombre , toujours plus admirables , plus elles sont approfondies.

Il paroît surprenant qu'un sujet qui réunit :

A. iij,

ces deux grands avantages . n'ait point encore été traité en Poësie : car l'avoir traité comme a fait parmi nous du *Bartas* , dans sa * *Semaine* , c'est-à-dire , en stile Tudesque , & sans les moindres notions de Physique , c'est assurément l'avoir laissé encore tout neuf. Je hasarderai ici une conjecture. La difficulté de l'entreprise, sa grandeur , sa nature même ont peut-être rebuté. Naturellement paresseux , & disposant rarement de sa verve , le Génie poëtique se détermine avec peine à entrer dans une vaste carrière. L'idée d'un travail long & continu l'éfraye. Il s'éfarouche sur tout lorsqu'il lui faut rimer des raisonnemens abstraits, des matieres philosophiques. Il y a plus. Pour traiter un sujet de la nature de celui-ci , il faut être Physicien , & on ne sera que Poëte. Si , par un heureux accord , on réunit en soi & le Poëte & le Physicien, qu'arrive-t'il ? Séduit par un faux préjugé , on croit qu'on ne pourra écarter ces ronces, dont l'imagination hérissée bien gratuitement les sentiers de la Physique moderne. On ignore , ou l'on se dissimule qu'en des mains heureuses , les matieres les plus arides prennent une forme aimable & riante , & qu'il faut seulement (ce qui n'est pas commun , je l'avoue) savoir les manier en Poësie comme l'Auteur de la Pluralité des Mondes , & celui du Spectacle de la Nature savent les manier en Prose. Voilà , si je ne me trompe , les principaux motifs qui peuvent avoir empê-

* Ce Poeme parut en 1571.

ché bien des Poëtes de s'exercer sur le sujet le plus digne certainement de les occuper , & le plus propre à faire briller leurs talens.

Ces motifs auroient dû agir sur moi plus que sur tout autre : mais j'ai été plus hardi , pour ne pas dire plus téméraire. La beauté & la richesse de la matiere m'ont étourdi sur les difficultés , & sur tout ce qu'un travail de longue haleine a de pénible & d'accablant. L'Ouvrage a été composé parmi des alternatives de courage & de crainte , de vigueur & de lassitude : avec ingénu de mes dispositions d'esprit en l'écrivant. Enfin d'efforts en efforts , il a été achevé. Je ne fais si le Public désapprouvera l'exécution , ou s'il daignera la mettre au rang de ces succès inespérés , qui sont moins dûs à la capacité qu'à une heureuse audace. Quoi qu'il en soit , voici en peu de mots le plan du Poëme que j'ose lui présenter.

Il contient sept Chants. J'expose dans le premier tout ce que renferme le Ciel astronomique. Dans le second , il est traité de la Mer. Je trace dans le troisième le tableau de la Terre , considérée comme Elément. Le quatrième offre le spectacle de la Campagne. Dans le cinquième , tout roule sur le Naturalisme des Animaux : Oiseaux , Insectes , Reptiles , Quadrupèdes. J'analyse dans le sixième l'ame de l'Homme , & ses facultés. Dans le septième , je discute le cœur de l'Homme & ses affections. Chacun de ces Chants , en exceptant les deux derniers , qui proprement n'en forment qu'un , fait , pour ainsi dire un Poëme isolé , & qui n'a aucun rapport avec le Chant qui le précède,

ni avec celui qui le suit. Ils ne sont liés ensemble que par la seule continuité des merveilles de la Nature , merveilles qui n'ayant elles-mêmes aucune connexion entre-elles , forment cependant ce Tout si régulier qu'on admire dans l'économie générale de l'Univers.

Tel est le plan de ce Poëme , & il est aisé de voir par ce précis que le sujet est encore plus abondant , qu'il n'est varié. Aussi avouerai-je que cette extrême abondance m'a été en quelque sorte onéreuse. Surchargé de matériaux , j'ai été obligé , pour n'être pas trop prolix , de n'employer que ceux qui m'ont paru les plus dignes d'être mis en œuvre , & tout Lecteur équitable conviendra que mon Ouvrage, quoiqu'assez étendu , l'est cependant beaucoup moins que la matière ne le comportoit. Je me suis donc principalement attaché aux grands traits , je veux dire , aux effets de la Nature les plus frappans , aux œuvres du Créateur , je ne dis pas les plus admirables (elles le sont toutes au même degré) mais le plus universellement admirées. Par-là l'Ouvrage ne présente en général que des objets nobles en eux mêmes , & riches de leur propre fond. Je sens que je n'ai point tracé ces tableaux avec tout le pittoresque , avec toute la vivacité de coloris qu'on pourroit désirer. Heureusement , les Merveilles que je décris se passent du secours de l'Art. Il leur est assez étranger , & même les ornemens les déparent plutôt qu'ils ne les relèvent. Pour frapper , elles n'ont qu'à se montrer nûment. C'est-là le propre des œuvres de Dieu. Leur beauté est simple , quoique majesté-

P R E F A C E.

tueuse, & cette simplicité, bien supérieure au vain étalage de l'art, est le sceau de leur excellence & de leur perfection. Mais c'est peu d'exciter une admiration qui ne s'épuise jamais, c'est peu de faire naître les sentimens de reconnoissance les plus vifs, dans le cœur de ceux qui remontent avec un esprit de Christianisme, jusqu'à leur véritable destination; elles démontrent un premier Principe, l'Être suprême qui les a produites par sa puissance, & qui les maintient par sa sagesse. L'existence de cet Être infini, seul créateur, seul modérateur de l'Univers, est une vérité de sentiment, une vérité qui s'annonce au cœur en même-tems qu'elle se manifeste à l'esprit. Si l'Athée, supposé qu'il y en ait, étoit de bonne foi, il avoueroit que quoiqu'il dise que la formation de l'Univers est l'ouvrage de la matière *mise par elle-même*, il est intérieurement aussi convaincu de l'existence d'un Moteur immatériel, c'est-à-dire, de Dieu, qu'il l'est de sa propre existence. N'apuyons pas davantage sur un point de fait qu'il est presque honteux à la raison de vouloir prouver, tant son évidence est palpable, & passons à quelques éclaircissements, plus nécessaires que la démonstration d'une vérité dont personne ne doute.

Je n'ai embrassé aucun système de Physique spéculative, parce qu'il n'en est point qui ne soit conjectural dans presque tous ses principes, & que d'ailleurs il est prudent de ne pas prendre parti hautement, même dans des matières purement philosophiques. J'ai suivi un

plan de Physique générale , fondée sur l'expérience , la plus infallible de toutes les Méthodes. Les faits que démontre la Physique expérimentale , sont bien plus concluans que les subtiles spéculations de la Physique systématique. Ils forment le seul système qui soit marqué au sceau du vrai , & qui par-là doive être adopté avec confiance. Il y a loin certainement entre raisonner & prouver par voie de démonstration. Le raisonnement n'est jamais aussi sûr , jamais aussi décidé que le sont des observations pratiques , bien avérées : & au tribunal de l'esprit de justesse , rien n'emporte une conviction plus entière que les preuves de fait. Il ne faut pas croire pourtant que dans la Physique expérimentale tout soit clair , tout soit évident. L'Histoire Naturelle est , si j'ose employer la figure , un pays immense , coupé de sentiers tortueux , de routes escarpées , & où les découvertes qu'on a faites , moins nombreuses de beaucoup , que celles qu'il reste à faire , ne sont connues qu'imparfaitement , ou du moins que par petites parties. Jalouse , ce semble , de ses secrets , la Nature cache souvent la cause de l'effet le plus simple , & elle l'enveloppe sous tant de replis , qu'à moins qu'on ne la recherche avec une extrême sagacité & une attention suivie , on ne peut guères se flatter de la découvrir. Il y a même bien des effets qui partent peut-être d'une cause toute différente de celle que nous leur assignons sur les probabilités le mieux fondées , & d'après les expériences les plus exactes. Le nombre des effets dont nous connoissons le principe avec

sertitude , n'est presque rien en comparaison du nombre de ceux dont la vraie cause nous est entièrement inconnue. * *Multa latent in majestate Natura* : axiome qui devoit être la devise de l'Histoire Naturelle.

Mais quelle énigme dans la nature plus inexplicable pour l'homme que l'homme lui-même , soit qu'il se discute comme être pensant , soit qu'il s'examine comme être corporel ? Comme être pensant , sçait-il quelle est la nature de son ame ; comment cette substance indivisible est unie à la matiere ; quelle est la cause immédiate de leur accord & de leur dissension , de leur pouvoir & de leur dépendance réciproques ; comment enfin les facultés intellectuelles , subdivisées en tant de diverses branches , se réunissent sans se confondre , & opèrent séparément & de concert ? Ces mystères sont au-dessus de sa métaphisique la plus sublime. Comment être corporel , sçait-il au vrai quel est le jeu des ressorts innombrables , & tous différens , qui font mouvoir son corps , quelle est leur structure , leurs combinaisons , leurs rapports entre eux plus ou moins directs ? Sçait-il seulement la véritable cause de la digestion : problème si débattu, & qui est encore à résoudre ? Celle-même du sommeil, si simple en apparence , lui est-elle bien connue ? L'Anatomiste le plus profond se tait , & admire. Cette mécanique merveilleuse passe son intelligence , & le confond. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail pour prouver que nous ne

* Pline.

voyons que fort obscurément & dans l'intellectuel & dans le sensible, sans préjudice d'un degré d'obscurité de plus dans la nature & les opérations de l'entendement *pur*. Le principe de la foiblesse de nos lumieres & de l'incertitude de nos connoissances est exposé dans le chant de l'Homme, chant que j'ai travaillé avec soin, vû l'importance du sujet, & dans lequel j'ai tâché de répandre le plus de Poésie, pour corriger par les images ce que les idées métaphysiques ont par elles-mêmes d'aride & de pesant.

La critique avancera peut-être que le Chant de l'homme excepté, tous les autres Chants de ce Poeme ne renferment presque rien, dont le Spectacle de la Nature, la Théologie physique de Derham, & l'Existence de Dieu de Nicuventyt ne fournissent ou la preuve ou l'exemple. L'accusation de plagiat deshonoreroit trop un Ecrivain, pour qu'il ne doive pas se justifier lorsqu'il n'est point coupable de cette espèce de péculation littéraire, que le génie n'a jamais à se reprocher. Voici donc mon apologie.

La lecture des excellens écrits que je viens de citer, m'a été utile dans la spéculation : je ne le nie pas. Mais suivre des principes généraux, universellement reçus, & que les illustres Auteurs de ces ouvrages ont eux-mêmes suivis successivement, ce n'est pas être Plagiaire. C'est s'assujettir sagement à une marche d'autant plus sûre, qu'elle est plus pratiquée. La vrai Physique n'a proprement qu'une route, comme elle n'a qu'un but. Elle est *une* dans
ses

Les points fondamentaux, c'est-à-dire, dans les faits que la connoissance certaine de leur cause primordiale fait mettre au rang des vérités mathématiques. Les Ecrivains donc qui s'exercent sur les matieres qu'elle traite, & auxquels il n'est pas donné d'être créateurs de quelque système neuf, d'être un Descartes ou un Newton, ces Ecrivains, dis-je, sont indispensablement obligés de se conformer aux principes déjà établis. Ainsi cette conformité devenue une nécessité absolue, n'est point un plagiat, & le Physicien qui explique la cause de l'éruption des Volcans, ou de l'évaporation de la Mer, seroit à tort réputé le servile copiste du Physicien qui l'a expliquée avant lui, & conformément à lui. Il la sçait à titre de Philosophe, non parce qu'il a lû, mais parce qu'il a discuté & approfondi. Je ne crois pas avancer un paradoxe en disant que le fond des matieres physiques, tout général qu'il est, appartient en propre à celui qui y creuse, & le met en œuvre. C'est un champ ouvert à quiconque veut y entrer, & les moissons que le dernier venu y peut faire ne sçauroient être à bon droit revendiquées par ceux qui l'ont devancé. Mais si on vient à me contester la propriété du fond des choses, on ne me disputera pas, je crois, la forme que je leur ai donnée. Notre Parnasse du moins, s'il m'est permis de le dire, n'en a point fourni le modele, & franchement il m'en a assez couté pour qu'on doive me laisser jouir paisiblement du peu de gloire qui naît des difficultés surmontées. Ce n'est pas en effet un travail dont l'esprit se joue, que de donner

à des matieres sombres & abstraites le degré de clarté & d'évidence qui puisse les rendre sensibles au commun des lecteurs, & surtout de les exprimer poëtiquement & avec noblesse. Je n'ai pas la présomption de me flatter d'y avoir réussi, mais j'avouerai qu'en y travaillant, je me suis plus d'une fois écrié comme faisoit Virgile en défrichant le terrain ingrat des Géorgiques :

Verbis ea vincere, magnum
Quàm sit, & augustis hunc addere rebus honorem. L. 3.

J'ai semé dans le corps de l'ouvrage des digressions épisodiques. Les glorieuses Campagnes du Roi n'ont fourni la plus riche matiere. Que n'ai-je pû peindre le Vainqueur de Fontenoy, & le Conquerant de la Flandre, avec une force de pinceau proportionnée à la grandeur du sujet, trop intéressant cependant par lui-même pour ne pas attacher malgré la foiblesse de l'art ! Je me suis servi des Episodes & de plusieurs traits puisés dans l'Histoire, pour delasser le Lecteur, que des discussions philosophiques trop continues autoient infailliblement fatigué. Ce sont, pour ainsi dire, des vallons agréables où le voyageur aime à porter ses regards au sortir d'un défilé rude, ou d'un desert sauvage. Du reste, je ne me suis permis aucune de ses fictions qui sont l'ame de la haute Poësie, & qui constituent essentiellement le Poete. C'est un respect que j'ai cru devoir à la vérité physique autant qu'à la dignité de mon sujet. Par la même raison, j'ai rejeté bien des faits avancés sans preuve par les anciens, certainement moins exacts physi-

tiens que les modernes, comme l'existence du Phénix, la force de la Remore, la génération du Basilic & l'effet de son regard sur l'homme, les vertus de la Mandragore, &c. erreurs long-temis accréditées, mais enfin reconnues, & mises au rang des fables, par cet esprit sagement pyrrhonien qui ne croit que ce qu'il a vérifié. Adopter ces chimères, c'est être crédule aux dépens de son jugement : & les placer dans un Poëme didactique, c'est vouloir amuser en Poëte ami du faux merveilleux, & non instruire en Poëte-Philosophe.

J'ai mis des Notes. Un ouvrage dans le genre de celui-ci ne peut absolument s'en passer. Elles servent à développer un sens réfléchi, à étendre un raisonnement serré, à simplifier une vérité compliquée, à appuyer un fait qui a besoin d'autorité : & comme ces divers cas sont fréquens dans les ouvrages didactiques écrits en vers, parce que la Poësie, amie de l'énergique précision, exige qu'on presse les matieres, j'ai été obligé d'employer beaucoup de notes. S'il falloit justifier leur multiplicité, je m'autoriserois du nombre de celles dont M. Racine a enrichi ses deux excellens Poëmes.

Je demande grace pour quelques termes de l'art employés dans ce Poëme, & autorisés par la nature des matieres qui y sont traitées. Les sciences ont chacune en particulier leur langage propre, leurs expressions consacrées ; & l'Astronome, le Géometre, le Mécanicien qui s'en sert, parle en quelque sorte sa langue naturelle. Je n'ai pas cru devoir porter les égards pour les lecteurs à qui certains termes

de physique sont peu familiers , jusqu'à m'en interdire l'usage ; mais pour les désigner j'ai eu soin de les marquer en caractère italique.

Je dirai en finissant , qu'il est heureux pour moi de mettre au jour ce Poeme dans un tems où M. Pluche & M. l'Abbé Nollet ont répandu parmi nous , & jusques dans le grand monde , le goût de l'étude de la Nature & de la Physique expérimentale. Le Public n'en sera peut-être que plus disposé à lire un Ouvrage en Vers , où ces deux grands objets sont réunis , & où le Naturaliste & le Physicien ne s'écartent presque jamais l'un de l'autre. C'est à ce Public , juge éclairé , à décider si j'ai sçu leur associer le Poete.



SOMMAIRE

D U

PREMIER CHANT.

DIEU sort de son repos. Il crée les corps célestes , & tous les êtres , soit élémentaires , soit organisés. Diversité des sentimens des Philosophes modernes , sur la structure de l'Univers. Exposition abrégée des systèmes de Gassendi , de Descartes & de Neuton. Que l'évidence ne se trouve dans aucun de ces différens systèmes. Que le récit de Moïse touchant l'œuvre de la Création , est le seul système du monde évidemment vrai. Précis du Ciel Astronomique. Description du Soleil. Système de Ptolomée. Système de Copernic. Que les Planètes sont opaques par elles mêmes , & que c'est du Soleil qu'elles déçoivent leur clarté. Merveille dans l'équilibre de la position du Soleil d'égard de la Terre. Que la Terre a un mouvement diurne , & un mouvement annuel. Qu'en tournant sur son axe en vingt-quatre heures , elle amène le jour & la nuit. Qu'en décrivant dans un an son orbite autour du Soleil , elle amène les saisons. Descriptions de l'Hiver ; du Printems , de l'Été , de l'Automne. Invention du Télescope. Digression sur la culture des Sciences & des Arts en France. Taches du Soleil. Leur origine , leur destruction , leur renouvellement. La lumière. Sa nature , mystère impénétrable. Fluide immense , elle s'étend jusqu'aux sphères des Étoiles fixes. Qu'elle n'est visible qu'autant que ses parcelles sont ébranlées par le choc d'un corps. Les Couleurs. Comment elles sont produites. Leur action sur la retine par la voie des réfractions de la lumière. Que les rayons de lumière ont tous une nature propre , & qui ne change point. La Lune. Ses phases. Comment elle éclipse le Soleil. Son globe moins gros que celui

de la Terre, dans le tourbillon de laquelle elle roulé. Eclipse de la Lune. Sa cause. Taches de la Lune. Raisons qui font conjecturer que la Lune & les autres Planètes sont habitées. Les Comètes. Que ce sont des Planètes. Qu'elles entrent dans notre Tourbillon, & décrivent autour du Soleil des ellipses extrêmement allongées. Les Etoiles fixes. Que ce sont des soleils, & que, sur la théorie de notre monde, il est vraisemblable qu'ils éclairent des Planètes qui font leurs révolutions autour d'eux. Que ce qu'on nomme la Voie Lactée, est un amas prodigieux de ces Etoiles Fixes. Réflexions sur l'immensité de l'espace, & sur l'harmonie de la marche des corps célestes. Réfutation du système d'Epicure, ou du dogme Corpusculaire.





LA GRANDEUR
DE DIEU
DANS LES MERVEILLES
DE LA NATURE,
POÈME.

PREMIER CHANT.



'EXPOSE dans ces Vers le plus grand des spectacles.

Je peins l'Etre infini, qui fécond en miracles,

D'un mot créa les Cieux, & la Terre, & les Mers.

O toi puissant Moteur de ce vaste Univers,
Toi, dont l'intelligence illimitée & sage,
Se jouoit en formant cet étonnant ouvrage,
Qui ne vois rien de grand, rien de parfait que toi,
Et qui fait tout fléchir sous ta suprême Loi;
De ton souffle inéfinable échauffe mon génie:
J'entreprends de chanter ta sagesse infinie,
Dans l'œuvre de tes mains, ton pouvoir créateur,
Et dans son merveilleux, ta gloire & ta grandeur.

Et toi, Mortel séduit, que ces hautes merveilles
Dissipent ton erreur en frappant tes oreilles.
Abjure un dogme absurde, & vois dans leur
Auteur.

7
LES MERVEILLES
Et l'artisan du Monde, & son modérateur.

CET Être sans principe, & l'auteur de tout être,
Roi des rois, Dieu des dieux, seul arbitre, seul
maître,

Eternel, immuable, & par tout adoré,
Jouïssoit de lui-même en son repos sacré.
Renfermé dans son sein, dans ce secret auguste,
Toujours grand & parfait, toujours puissant &
juste,

Seul, il trouvoit en lui sa gloire & son bonheur.
Mais, ô de ses secrets immense profondeur !
L'instant est arrivé, l'instant où sa puissance
A la Nature, aux Tens doit donner l'existence,
Où tirant du néant tous les êtres divers,
Sa main doit les semer dans le vaste Univers.

Dieu commande. A la voix de ce souverain
Maître.

Et la Terre, & le Ciel soudain reçoivent l'être,
La lumière paroît. Les célestes flambeaux
Brillent au Firmament. La Mer roule ses eaux.
La Terre étale au loin la plus riche parure,
Et se couvre de fleurs, de fruits, & de verdure.
Dans l'onde les poissons, les oiseaux dans les
airs,

Au terrestre séjour mille animaux divers,
L'Homme enfin, ton chef-d'œuvre, ô Principe
suprême,

Tout existe, tout vit, tout se meut par toi-même,
Et de cet univers, d'un seul mot enfanté,
Ton œil avec plaisir contemple la beauté.

D'un si superbe ouvrage exposons la structure.
Des corps organisés discutons la nature.

O nous approfondir des divers élémens
L'essence, les rapports, l'ordre, les mouvemens.
Dévoile à mes regards ces mystères sublimes,
Grand Dieu, leve-toi, viens & confonds dans
ces rimes,

L'artisan d'un système impie & monstrueux,
Dans son cœur, malgré lui, refuté par ses yeux,

L'artisan d'un système. Le système de Spinoza.

DE LA NATURE, *Chant I.* 5

QUEL fastueux amas d'hypothèses subtiles,
Du vains raisonnemens, en problèmes fertiles,
Dont le principe vague & la diversité,
Loin d'elles font chercher l'exacte vérité !
L'un donne l'origine & tout l'ordre du Monde
A des corps volatils, semence vagabonde,
Mais dont les mouvemens ont Dieu seul pour
auteur,

Ce fameux chef des Matérialistes modernes, mort en 1677. attribue la formation de l'Univers à un mouvement éternel de la matiere, mue par elle-même & sans l'intervention d'un moteur primitif. Selon lui, Dieu est tout, & tout est Dieu. La matiere, substance unique, est l'ame universelle, dont les hommes, les animaux, les végétaux sont des modifications. Tel est le dogme du Spinosisme, solidement refuté par le P. Lami, Bénédictin, & par quelques autres Philosophes Chrétiens. Spinoza a formé son système impie sur l'ancien système de l'ame du monde, établi par Pythagore, exposé en vers si beaux dans le sixième Livre de l'Enéide, vers. 724. & seq.

L'un donne l'origine, Gassendi. Selon ce sage réformateur de la doctrine d'Epicure, les atômes (dont il reconnoît que Dieu seul est le principe, ainsi que de leurs mouvemens) les atômes, dis-je, s'acrochant ensemble dans le vuide, & étant mus en ligne circulaire, ont formé le Soleil, les Planètes, tous les êtres, soit simples, soit composés. L'union & la désunion continuelle de ces corpuscules errans, produisent les perpétuels changemens qu'on apperçoit dans le Monde matériel : ainsi l'accroissement des corps est causé par un nouvel assemblage d'atômes qui surviennent, & leur décomposition est produite par leur désenchâinement. Ce système est encore plus idéal que celui des tourbillons, & il faut avouer que l'absurdité du dogme corpusculaire humilie bien l'orgueil philosophique. Mais il y auroit de l'injustice à

DE LA NATURE, Chant I.

Le partisan zélé des loix du mouvement ;
 N'admet dans l'Univers qu'une force attractive,
 Soumettant tous les corps à sa puissance active.
 Vers un centre commun tous ces corps attirez
 L'attirent à leur tour , gravitant par degrez.
 Des systèmes fameux de ces Esprits si vastes
 Comment concilier les étonnans contrastes ?
 Je les vois tour à tour établir , réfuter :
 Leur contradiction m'autorise à douter.
 Aveugles, vainement ils cherchent l'évidence,
 Dieu regarde en pitié leur superbe ignorance.
 Il les a condamnés à disputer entr'eux.
 Le savoir des Mortels n'est qu'un jour ténébreux.
 Cherchons , puisons ailleurs des lumieres plus
 pures.
 Il faut des vérités , & non des conjectures.
 Toi , qui sur le Sina , dans un ardent buisson ;
 Osas voir l'Eternel , & demander son nom ,
 Annaliste sacré des premiers jours du monde ,
 Tu peux seul m'éclairer dans cette nuit profonde.
 Ton système historique est ma suprême loi.
 Organe du Très-haut , tu parles , & je crois.

» ces attractives varient dans la raison inverse
 » des quarrés de leurs distances à ce centre...
 » Ainsi chacun des cinq Satellites de Saturne
 » pèse sur les quatre autres , & les quatres au-
 » tres sur lui. Tous les cinq pésent sur Saturne ,
 » & Saturne sur eux. Le tout ensemble pèse sur
 » le Soleil , & le Soleil sur ce tout. Quelle géo-
 » métrie a été nécessaire pour débrouiller ce ca-
 » hos de rapport » ! *Eloge de M. Neuton.*

1. *Mundum tradidit disputationi eorum , ut non
 inveniret homo quod opus operatus est Deus ab initio.*
Ecclesiast. cap. 3. v. 11.

Ton système historique A parler exactement , ce
 que Moïse rapporte touchant l'œuvre de la Créa-
 tion , ne peut pas être appelé un système. C'est
 un récit historique , & de la dernière certitude,
 qui nous apprend tout uniment , que la structu-
 re de chaque pièce de la machine du monde , &c

8 LES MERVEILLES

Oui, l'immense Univers, & tout ce qu'il enferme ;
Les Etres corporels, les Cieux, les Mers, la Terre,
Sont nés séparément d'autant de volontés,
D'autant d'ordres distincts, soudain exécutés.

CETTE voute d'azur, de structure admirable,
De l'Etre souverain marche-pied respectable,
Ces globes par milliers d'un doux éclat brillant,
D'un immuable cours dans leur sphère roulant,
L'accord qui regne entr'eux, leur marche sans
obstacle,

Leur retour si réglé: quel plus frappant spectacle!
J'admire avec transport un Astre radieux,
Délices de la Terre, & parure des Cieux.
L'immense Firmament, où pompeux il préside,
Lui sert de pavillon, & sa gloire y reside,
Il enfante le jour par ses feux éclatans.
Il marque les Saisons; il divise les Temps.

la formation de chaque Etre particulier, soit
élémentaire, soit organisé, sont l'ouvrage d'au-
tant de volontés spéciales du Créateur, & l'effet
d'autant de commandemens consécutifs. Mais
ce récit simple est non-seulement de la plus
grande certitude, puisque c'est par la révéla-
tion qu'il nous a été transmis; mais il est encore
supérieur aux systèmes philosophiques à tout
autre égard: il est plus intelligible que ces hy-
potèses au moyen desquels on prétend expli-
quer tout par des mouvemens d'atômes, par
des tourbillons, par des attractions: systèmes
dont les deux premiers sont regardés comme chi-
mériques, & le dernier comme seulement pro-
bable. Ainsi

*Soumettez-vous, Mortels: que votre Foi détruise
Ces Mondes qu'd son gré bâtit votre raison,
Et ne rougissez pas de quitter pour Moïse
Descarte & Newton.*

M. Racine, Ode qui a pour titre, *L'Ouvrage
des six jours.*

1. *Soli posuit tentorium in celis.* Psal. 18. juxta.
Heb.

La

DE LA NATURE, Chant I.

La Terre , à son aspect , a tressailli de joie :
Elle a beni le nom de celui qui l'envoie.
Riche dispensateur de mille biens divers ,
Il semble du néant retirer l'Univers.
Quel œil peut soutenir l'éclat de sa lumière ?
Les bords du Firmament sont sa seule barrière.
Il éclaire : il colore : il chauffe , & ses feux
Animent & les Mers , & la Terre , & les Cieux.
De ces feux qu'il répand le déluge effroyable.
N'affoiblit point sa force : elle est inaltérable.
Dispersez en tous lieux , mais sans être détruits ,
Ils sont à chaque instant dans son sein reproduits.
Sans cesse il se nourrit de sa propre matière ,
Aussi vif aujourd'hui que quand , sur l'émisphère ,
Pour la première fois sa lumière brilla ,
Et dans son Tourbillon son vaste corps roula.
Image de celui dont il tient l'existence ,
Le plus brillant éclat s'éclipse en sa présence :
Il retrace sa force , & son immensité.
Unique dans le Ciel , il peint son unité.
Objet le plus frappant qu'étale la Nature ,
O soleil , ô lumière intarissable & pure ,
Tu vis en cent climats les aveugles Mortels
Te prodiguer l'encens , te dresser des autels.

1. *A summo cælo egressio ejus , & occurfus ejus usque ad summum ejus.* Ibid.

Unique dans le Ciel. L'expression , je le sçais , n'est pas exacte en bonne astronomie. Les Etoiles fixes sont des soleils tels que le nôtre , & par conséquent le soleil n'est point unique. Mais il l'est à nos yeux : cela suffit , & je parle ici plus en Poète qu'en Astronome.

Tu vis en cent climats. L'idolatrie la plus ancienne & la plus générale , ça été le culte rendu au Soleil. Les Perses , au rapport d'Herodote (liv. 1. cap. 131.) lui offroient leurs sacrifices sous le nom de Mithra. Il étoit la première Divinité des anciens peuples de l'Inde. Les Sauvages du Pérou & du Chili , selon les relations modernes , l'adorent encore aujourd'hui, Vossius : dans son sçavant Traité *De origine idololatriæ* , fait le dé-

Plus digne de pitié que digne de risée,
 Leur sacrilège erreur sembloit autorisée.
 Tes bienfaits la fondonnent : trop heureux si leur
 cœur

Avoit pu dans toi-même adorer ton auteur !

Loin ce système faux ¹, hypothèse frivole,
 Fille des préjugés de l'ancienne Ecole,
 Qui vouloit, à la Terre asservissant les Cieux,
 Que ce nombre infini de globes radieux
 Autour d'elle roulât ; que son axe tranquille
 De l'immense Univers fût le centre immobile.
 Plus simpl^e & plus solide, ² un système nouveau
 A réparé l'afront de céleste flambeau.
 Destituée enfin de son injuste empire,
 La Terre, dépendante, est forcée à décrire
 Autour de ce grand astre, un circuit annuel ;
 En globe subalterne errante dans le Ciel.

Roi des cieux, le soleil, du monde platénaire
 Est établi le centre, & dans leur vaste sphère,
 Roulent autour de lui des globes sans splendeur,
 Différens en vitesse, en distance, en grandeur.

nombrement des peuples du Paganisme qui ont
 révééré le soleil comme un Dieu, sous différens
 noms, & qui lui ont consacré des Temples. Il
 n'oublie pas celui d'Héliopolis, surnommée la
 Ville du Soleil, à cause du culte particulier que
 ses habitans rendoient à cet astre.

1. Système de Ptolomée

2. Système de Copernic.

Roulent au tour de lui. Suivant la fameuse loi de
 Képler (bien digne du titre qu'il a de *Legislateur*
 en astronomie) les Planètes du premier ordre
 font leurs révolutions dans des plans qui passent
 par le centre du soleil, & elles font toutes assu-
 juries à une loi invariable, par laquelle elles dé-
 crivent des orbes elliptiques autour de cet astre
 qui est à leur foyer commun. Cette loi inviola-
 blement observée par les Planètes majeures, &
 découverte par Képler il y a plus de cent cin-
 quante ans, est la base de l'astronomie moder-
 ne, & confirme en particulier le système de Co-
 pernic.

Des loix du mouvement tributaire lui-même ,
 1. Sur son axe tournant d'une vitesse extrême ,
 Il les voit tour à tour & descendre , & monter ,
 Et de son Tourbillon jamais ne s'écarter.
 Il brille au milieu d'eux , & sa force attractive
 Leur prescrit une marche , ou plus lente ou plus
 vive.

Tel , assis sur son trône , un Monarque puissant
 Fait plier sous ses loix un Peuple obéissant ,
 Et reçoit de sa Cour les hommages fidèles.

Ces masses sans éclat , différentes entre elles ,
 du soleil immobile empruntent leur clarté ,
 Par elles réfléchie avec diversité ;
 A termes inégaux achèvent leur carrière ;
 Et quand l'astre du jour leur cache sa lumière ,
 Tel de ces vastes corps traîne en son tourbillon
 Des globes plus petits qui , sur son horizon ,
 Brillant d'un doux éclat pendant la nuit profon-
 de ,

1. La rotation du soleil sur lui-même s'accom-
 plit en 25 jours , 6 heures

A termes inégaux. Saturne , la plus éloignée des
 Planètes , emploie 29 ans 5 mois 17 jours à faire
 sa révolution autour du soleil , Jupiter 11 ans 10
 mois 14 jours , Mars 1 an 10 mois 21 jours , la
 Terre un an , Venus 7 mois 14 jours , Mercure
 2 mois 27 jours. Telle est la précision astronomi-
 que , que dans ces calculs d'années , de mois &
 de jours , les heures même ne sont pas omises.

Des globes plus petits. Les dix Planètes secon-
 daires , chacune desquelles a une Planète ma-
 jeure pour centre de sa révolution , & roule dans
 son tourbillon ; sçavoir , la Lune qui est assuje-
 tie aux loix du mouvement de la terre , les qua-
 tre Satellites de Jupiter qui tournent l'un au-des-
 sus de l'autre autour de cette Planète , & les
 cinq lunes qui roulent autour de Saturne , à cô-
 té de l'anneau lumineux. Mais & les six Planètes
 du premier ordre , & les dix Planètes inférieu-
 res , qui sont leurs satellites , font ensemble leur
 révolution autour du soleil , foyer universel de
 tout ce monde planétaire.

12 LES MERVEILLES

Remplacent le soleil dans cet immense Monde ;
Et dans le Tourbillon du grand astre des Cieux ,
Roulent , ainsi que lui , d'un cours impétueux.

Mais de ce globe ardent 1 quelle est l'énorme
masse !

Entre la terre & lui quel effrayant espace !
Plus près d'elle , soudain il la consumeroit.
D'elle plus éloigné , sa chaleur ne pourroit
Ni la vivifier , ni la rendre féconde.
O grand Modérateur , ta sagesse profonde
A mis entre elle & lui cet équilibre heureux ;
Balancement utile , autant que merveilleux.
Mais à deux mouvemens 1 tu l'as assujéti ,
Et leur vive action jamais n'est ralentie.
Le premier est diurne , & l'autre est annuel.
Son globe , mû sans cesse , & flottant dans le ciel,
Sur son axe en un jour tourne, & sur l'hémisphère
Amène tour à tour la nuit & la lumière.
Ensuite par degrés il roule , en s'avancant
Des rives du couchant aux bords de l'orient.
La Terre ainsi décrit le plan de l'Ecliptique ,
Mais sans franchir jamais 2 l'un & l'autre Tro-
pique.

Mais de ce globe ardent quelle est l'énorme masse !
Selon les supputations des Astronomes les plus
exacts , le globe du soleil est un million de fois
plus gros que le nôtre ; & de la Terre à cet astre,
il y a environ trente-trois millions de lieues. Cet
éloignement prodigieux est pourtant peu de
chose en comparaison de celui de Saturne , qui ,
dans sa moyenne distance du soleil , en est éloi-
gné de deux cens quatre-vingt-six millions de
lieues , & dont l'immense globe est neuf cens
quatre vingt fois plus gros que celui de la Terre.

1. Les deux mouvemens de la Terre.

2. Le tropique du Cancer , ou le solstice d'E-
té qui arrive le 22. Juin. La Terre alors retro-
grade. Le Tropique du Capricorne , ou le sols-
tice d'Hiver qui arrive le 22. Décembre. Alors
elle commence d'avancer.

S'approchant , s'éloignant de l'Astre radieux ,
 Sous des points différens elle l'offre à nos yeux.
 Son variable cours ramene les années ,
 Par d'intimes liens l'une à l'autre enchaînées ,
 Et je vois les saisons , dans leur constant retour ,
 Se succéder , paroître , & régner tour à tour ,

Quand l'urne du Verseau s'épanche sur la terre,
 La froidure survient , l'engourdir , la resserre.
 Son sein inanimé , de langueur abatu ,
 Semble avoir dépouillé sa force & sa vertu.
 Ses beaux jours sont passés , plus d'éclat , plus
 de graces :

Les fougueux aquilons font marcher sur leurs
 traces

La neige & les frimats , le ravage & le bruit.
 Le nuage épaissi forme une sombre nuit.
 Tombant avec fracas du sommet des montagnes,
 Les torrens écumeux font gémir les campagnes,
 Renversent tout obstacle à leurs rapides eaux ,
 Entraînent les rochers, les arbres, les troupeaux.

Bientôt , sous le Bélier , l'ardent flambeau du
 monde

Brille d'une clarté plus vive & plus féconde.
 Il se montre à la terre en un doux appareil :
 Il l'arrache des bras d'un stérile sommeil.
 Je la vois qui reprend ses charmes , sa parure.
 Les champs , les prez , les bois se couvrent de
 verdure ,

Les plus brillantes fleurs naissent de toutes parts,
 Séduisent l'odorat , enchantent nos regards.
 Zéphire mollement bat les airs de son aile.
 Les bois sont réjouis des chants de Philomèle.
 Dans leur cours sinueux murmurent les ruis-
 seaux.

Sur le gazon fleuri bondissent les troupeaux.
 Douce saison , tu fuis d'une aile trop légère.

Mais lorsque le Lion paroît sur l'émisphère ;
 Le céleste flambeau , de ses traits lumineux
 Semble exciter la force & darder plus de feux.
 Alors , sous ses ardeurs sans cesse renaissantes ,
 Les herbes , les moissons languissent expirantes.
 Des ruisseaux épuisés le lit se retrecit :

14. LES MERVEILLES

La rive se crévasse , & le limon durcit.
 L'onde , dans l'atmosphère en vapeurs attirée ,
 Refuse de tomber sur la terre altérée ;
 Ou fondant quelquefois en torrents furieux ,
 Par des globes durcis cause un ravage affreux.
 Vient enfin la saison , du vendangeur chérie ,
 Où , la serpette en main , à travers la prairie ,
 Il va de son doux fruit dépouiller le coreau ,
 Et , joyeux sous le faix , rentrer dans le hameau.
 Déjà le jour , la nuit sont égaux en durée ;
 Le froid , le chaud douloureux. La terre est moins
 parée ,
 Elle languit. Des fruits le doux règne finit.
 Des arbres dans les champs le feuillage jaunit,
 Il tombe , & dépouillé de ce riche avantage ,
 L'arbre le plus pompeux n'est qu'un triste bran-
 chage.
 Des diverses saisons tel est l'ordre constant.
 Docte Uranie , enfin tu touches à l'instant ,
 Où la face du ciel sera renouvelée ,
 Où ton œil lira mieux dans la voûte étoilée.
 Le souverain Arbitre , & non un vain hazard ,
 Va , par un riche don , étendre au loin ton art.
 L'inséparable décret de sa sagesse immense
 Fait ce don aux mortels par les mains de l'En-
 fance.
 (Dieu voulant opérer un grand événement ,
 Se plaît à se servir du plus foible instrument.
 Au bout d'un long tuyau qui sur soi se replie ;
 Deux verres sont placés : la vue est agrandie.
 L'objet grossit : il semble être voisin de nous.

*Fait ce don aux mortels par les mains, &c. Les en-
 fans d'un Lunettier de Middelbourg dans la Zé-
 lande , jouant dans la Boutique de leur pere ,
 mirent ; dit-on , deux verres de lunettes l'un de-
 vant l'autre à quelque distance. Ils virent avec
 surprise le coq de leur clocher extrêmement gros ,
 & comme s'il eût été tout près d'eux. Ils le fi-
 rent remarquer à leur pere qui fabriqua bien tôt
 après , la première lunette d'approche dont on*

Que des yeux de ¹ Lincée on ne soit plus jaloux,
Cet utile instrument, modernes Zoroastres,
Fait à vos yeux surpris briller de nouveaux ²
astres.

L'éclipse de ces feux, ³ leur éclat recouvré,
Redressent le Nocher dans sa route égaré.
Je vois, par son secours, une impure ⁴ matière,
Qui du flambeau des cieux fait pâlir la lumière.
Source de la clarté, cet astre dans son sein

se soit servi. Zacharie Jansen & Jacques Métius perfectionnerent à l'envi cette heureuse découverte, & Galilée l'appliqua le premier à l'astronomie en 1609. Telle fut, à ce qu'on prétend, l'origine du Telescope. La simplicité de l'invention de cet instrument, lequel a si fort contribué à agrandir la science des astres, est la même à peu près que celle de l'invention de la Boussole, de l'Imprimerie, des Moulins à eau & à vent, &c. L'Auteur de la nature affecte, ce semble, de faire naître des causes les plus simples les effets les plus merveilleux, & ce qui n'est pas moins remarquable, ces utiles secrets de l'art, qui, par leur simplicité se dévoient, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, ont resté ensevelis pendant une très-longue suite des siècles, & n'ont été découverts qu'au tems marqué dans les decrets de la Providence.

1. L'un des Argonautes. Il avoit la vûe extrêmement perçante. La fable en raconte des merveilles, & Valerius Flaccus les brode ingénieusement dans son Poëme sur l'expédition des Argonautes (*lib. 1. v. 463. & seq.*)

2. Découverte des satellites de Jupiter par Galilée, & des lunes de Saturne par Cassini.

3. L'immersion & l'émergence des satellites de Jupiter ont beaucoup contribué à rendre la navigation plus sûre, en perfectionnant la connoissance des longitudes.

4. Les taches du soleil furent apperçues pour la première fois en 1611. par Galilée, ou par le P. Scheiner, Jésuite, qui lui en a vivement disputé.

De ces opacités auroit-il le levain ?
 Je les vois tour à tour & grossir & décroître ,
 S'éloigner , revenir , se cacher , reparoître :
 Flux & reflux constant dans ses variétés.

Exposons-en la cause. En ses flancs agités
 L'astre brillant du jour fait bouillonner sans cesse
 Un océan de feux , qui mêlés avec vitesse ,
 Et courant de son centre à ses extrémités ,
 Forment , en tournant , un tas d'impuretés.
 Telle on voit la liqueur dans l'airain bouillon-

nante ,

Former à long replis une écume flotante.
 Sur sa surface épars , tous ces corps ténébreux
 Affoiblissent l'éclat du globe radieux.
 Que dis-je ? ces amas de solide matière

té la decouverte : procès presque indécis que celui entre Leibnitz & Neuton , au sujet de la fameuse decouverte du calcul différentiel. *Adhuc sub judice lis est.*

Exposons-en la cause, &c. M. de Mairan , dans son sçavant traité de l'Aurore Boréale (*sect. 5. Quest. 3.*) dit que les taches qu'on voit si souvent sur la surface du globe du soleil , peuvent provenir des fréquentes fermentations & de quelques précipitations de parties grossières auxquelles l'atmosphère solaire est peu être sujette. Cette conjecture , fortifiée du sentiment de Descartes , a , je l'avoue , beaucoup de probabilité ; mais la cause à laquelle les tâches du soleil sont ici attribuées , est de son côté tout aussi probable. Du reste , la nature de ces tâches , ou la matière qui les forme , est la même dans l'hypothèse de M. de Mairan , & dans celle que j'ai adoptée : c'est toujours une fermentation de parties grossières. Les deux opinions ne diffèrent qu'en ce que l'illustre Académicien place dans l'atmosphère solaire les parties grossières qui forment les taches , & que je les fais résider dans le corps du soleil , auquel elles sont inhérentes.

Du soleil par degrés éteindroient la lumière,
Si, dans son vaste sein incessamment produits,
Ils n'étoient par sa force incessamment détruit.

Romains, à cette cause & simple & naturelle,
Que l'art de *Galilée* à nos regards décèle,
Il falloit du soleil rapporter la pâleur,
Et non au vain courroux d'un Jupiter vengeur;

Du soleil par degrés éteindroient la lumière, &c. La disparition de quelques étoiles fixes par des causes qui nous sont inconnues, a fait croire à Flamsteed & à d'autres astronomes, que ces soleils se sont éteints, ayant, disent-ils, été obscurcis insensiblement par des taches, qui s'accrochant les unes des autres, ont formé sur leur disque une croûte épaisse. De ce fait astronomique, dont ils assignent la cause avec autant de confiance que s'ils l'avoient bien constatée, ils en ont conclu que les planètes ont été autrefois des soleils; que ces soleils se sont encroûtés & obscurcis par l'entassement de plusieurs couches de parties grossières qui fermentoient sur leur surface, & qu'ils sont devenus des corps opaques, des *terres habitables*. Cette prétendue métamorphose de soleils en planètes & en terres habitables, a été solidement réfutée par l'Auteur du Spectacle de la Nature [tom. 3. pag. 505.] & il est fondé à dire qu'il est aussi impossible qu'un soleil en s'incrûstant devienne une terre habitable, qu'il est impossible qu'une pierre, par le concours des mouvemens, devienne un homme.

Il falloit du soleil, &c. Plutarque, Pline, & Sénèque, disent que pendant toute l'année 707, où César fut assassiné, le soleil ne rendit qu'une clarté foible & languissante. Plutarque *In Cas.* ajoute même qu'il eut si peu de chaleur, que les fruits ne mûrirent point. Virgile parle aussi de cet affoiblissement de la lumière du soleil, dans la belle digression qui termine le premier livre des *Géorgiques*. Les Romains regarderent comme une vengeance des Dieux cette pâleur du soleil, ainsi que les divers prodiges qui paru-

Quand , pour vous respectable à plus d'un titre
 auguste ,
 Le plus grand des Humains , s'il eût été plus
 juste ,
 Entouré d'assassins sans en être troublé ,
 Fut à Rome asservie en victime immolé.
 J'excuse votre erreur : les sciences abstraites

rent , dit-on , après la mort de César , & dont
 Ovide fait une peinture très-poétique vers la fin
 du quinzisième livre des Métamorphoses.

Quand pour vous respectable à plus d'un titre, &c.
 César étoit encore moins recommandable par le
 nombre de ses victoires & des services qu'il avoit
 rendus à la République , que par la vaste étendue
 de son génie , par la grandeur d'ame , sa
 clemence & ses autres vertus , dont pourtant
 une ambition outrée a terni l'éclat. De tous les
 hommes , César seroit , selon moi , celui qui au-
 roit fait le plus d'honneur à l'humanité , s'il eût
 été moins ambitieux.

J'excuse votre erreur : les sciences abstraites , &c.
 Les Romains , qui avoient un goût si dominant
 pour l'éloquence & pour la poésie , n'ont eu
 qu'un goût médiocre pour les hautes sciences.
 Ce ne fut que près d'un siècle avant J. C. qu'ils
 commencerent à les cultiver ; & Lucrèce leur
 donna , pour ainsi dire , le ton. L'astronomie ,
 par exemple , étoit si ignorée à Rome l'an 564 ,
 qu'au rapport de Tite-Live [liv. 38. num. 36.]
 on ordonna des prières publiques pendant trois
 jours , à l'occasion d'une éclipse de soleil qui
 fut prise pour un prodige. Sénèque , qui écri-
 voit environ l'an 50 de l'Ere Chrétienne , avoue
 que c'est depuis peu qu'on connoît certaine-
 ment la cause des éclipses de lune. *Cur luna de-*
ficiat , hoc apud nos quoque nuper ratio ad certum per-
duxit. Nat. quæst. lib. 7. cap. 25. Les Romains
 n'ont eu ni astronomes ni géomètres qui aient
 laissé une réputation. Lucrèce & Plin ont leur
 seuls physiciens en titre : & quels physiciens , sur-
 tout le premier !

DE LA NATURE. Chant I. 19

Furent toujours chez vous stériles, imparfaites.
 Votre ardeur pour Bellone osa les dédaigner,
 Et les vit d'un œil froid dans la Grèce regner.
 Ton art, ô Peuple-Roi, ton unique science,
 C'étoit d'asservir tout à ta vaste puissance,
 De voir la terre entière obéir à tes loix,
 D'être le protecteur, ou le maître des Rois.
 O Rome, ce grand art est celui de la France.
 Mais de la même main qui tient dans la balance
 Le destin de l'Europe, & de vingt Potentats;
 Qui dispense aux BOURBONS des Sceptres, des
 Etats;

Qui sçait incorporer à son vaste domaine
 Les antiques Etats de l'heureuse Lorraine;
 Terrasse à Fontenoy le Batave, & l'Anglais;
 Soumet la Flandre entière, & par de si hauts
 faits,

Sur elle & sur son Roi tient la terre attentive;
 De cette même main elle exerce, cultive
 Les talens de l'esprit, les sciences, les arts,
 Et fait se partager entre Minerve & Mars.

Sous d'augustes lambris quels corps elle ras-
 semble!

Aux progrès du Génie ils concourent ensemble.
 1 L'un, ouvrage d'Armand, cultive l'art des
 Vers,

Et l'autre dont Démostène étonna l'Univers.

2 L'autre parcourt les Cieux, ou fonde la Nature,

3 Et celui-ci des Temps perce la nuit obscure.

Leurs écrits immortels sèment de toutes parts
 Les trésors de l'esprit, du savoir & des arts.

O Pere des savans, ô Roi digne de l'être,

4 Voi ton fameux Lycée en lustre, en honneurs
 croître;

Voi ses chefs s'illustrer par leurs doctes travaux,

1. L'Académie Française.

2. L'Académie des Sciences.

3. L'Académie des Inscriptions & Belles-Let-
 tres.

4. Le Collège Royal, fondé par François I.
 le restaurateur des lettres.

20 LES MERVEILLES

Des *Ramus*, des *Murets*, successeurs & rivaux,
Et toi, siége en ton trône, ô superbe *Uranie*
1 Dans ces murs consacrés à ton puissant Génie :
Monument éternel de l'amour d'un grand 2 Roi
Pour tes savantes Sœurs, pour la Gloire & pour
Toi.

3 Sous ces vastes lambris, quel trésor Litté-
raire,
Que grossit chaque jour un tribut nécessaire;
D'écrits de tous les tems amas prodigieux ;
Ecole du savoir ouverte à tous les yeux !

Tout art est citoyen de cet heureux Empire.

4 Ici, la toile vit : là, le marbre respire.

5 Plus loin l'art d'Arachné fait naître sous nos
doigts

Ces tissus suspendus dans les palais des Rois.

6 L'art charmant de *Lulli* s'agrandit sur la scène.

7 Notre Equerre est, *Bernin*, rivale de la tienne.

8 Le commerce, ce nerf, cette ame des Etats,
Porte le nom François aux plus lointains cli-
mats,

Nous livre l'or de l'Inde, aiguise l'industrie.

FRANCE, tout t'ennoblit : sois-en énor-gueillie,

Mais sois plus fiere encor des vertus de ton Roi,

De ton zèle pour lui, de son amour pour toi.

Toi dont le fond de l'Etre à notre esprit échape;

Par qui seule un objet en m'affectant me frappe,

Qui colores les cieux, & la terre, & les mers ;

1. L'Observatoire.

2. Louis XIV.

3. La Bibliothèque du Roi.

4. La Peinture.

5. La Sculpture.

6. La Manufacture des Gobelins où sont tra-
vaillées de si belles Tapisséries.

7. La Musique.

8. L'Architecture,

9. La Navigation.

Au Toi, dont le fond de l'Etre, &c. La nature de la
simiere a beaucoup exercé la sagacité des Phy-
ciens modernes; mais elle a échapé à toutes

Toi,

Toi , qui fluide immense , investis l'Univers ,
 O Lumiere subtile , avec quel artifice ,
 De ton corps est construit l'étonnant édifice !
 Tous les soleils semés dans les plaines des cieux ,
 Flottent dans ce fluide , & leurs feux à nos yeux
 Ne brillent au lambris de la voute étoilée ,
 Qu'autant que la lumiere est par eux ébranlée.
 De leurs rayons dardés la forte impulsion ,
 Seule , nous fait sentir sa douce impression.
 Par des chocs successifs l'astre du jour l'excite ,
 Et dans quelques instans sur nous la précipite.
 Par ondulations , sa rapide clarté
 Du vaste Firmament franchit l'inimmensité.

Invisible aux regards par sa propre nature ,
 Elle est autour de nous pendant la nuit obscure.
 Toujours prête à briller , elle attend le moment
 Où l'acier , le caillou se heurtant rudement ,
 Par les brivations que ce choc fera naître ,
 Elle doit être mûe , & dans l'instant paroître.
 Il lui faut le secours de ces agens divers ,
 Rien n'agit par soi-même en ce vaste univers.
 Il est dans la Nature une chaîne invisible ,
 Mais tout effet provient d'une cause sensible.
 Ce globe loin de moi ne fuit rapidement ,
 Que parce que mon bras l'a mis en mouvement.
 Le feu dort dans le sein du caillou qui le cache :

leurs recherches. Ils ignorent , & probablement
 ils ignoreront toujours *per quam viam spargitur lux* ,
 comme parle l'écriture. Le fond de cette sub-
 stance qui affecte nos yeux , & nous fait voir la
 configuration & l'arrangement des corps , nous
 est absolument caché.

Et dans quelques instans , &c. Selon les calculs
 de Neuton , sept à huit minutes suffisent à la lu-
 miere pour parvenir du Soleil jusqu'à la terre ,
 c'est-à-dire , pour traverser un espace de près
 de trente-trois millions de lieues. On ne peut
 savoir le tems qu'elle emploie à arriver des
 étoiles fixes à notre globe , leur distance étant
 incommensurable.

Pour qu'il puisse briller, il faut qu'un choc l'arrache.

A mon oreille un son ne peut être porté,
Si par un corps battu l'air n'est pas agité.

Mais quelle mécanique, à ma vue attentive,
Fait agir sur les corps cette lumière active ?
Comment, & par quel art, des sillons déliés
Offrent-ils tant d'objets en tout sens variés ?
Tracent-ils des couleurs si diverses entre elles,
Produisent-ils enfin des nuances si belles ?
Des rayons mélangés, fléchis différemment,
Etalent à nos yeux ce spectacle charmant.
Par des réfractions, brillans plis de lumière,
Leur subtile action sur la retine opère,
Et toutes ces couleurs dont l'œil est enchanté,
De ces réfractions empruntent leur beauté.
De-là, dans les objets toutes ces différences,
Ces degrés variés de teintes, de nuances,
Selon que, dans leurs cours, les rayons lumineux
Sont par les bulles d'air pliés vers chacun d'eux.
A ces réfractions ce brillant météore,
Cet arc majestueux dont le Ciel se décore,
Quand les urnes des airs cessent de s'épancher,
Doit ces couleurs où l'œil se plaît à s'attacher.
O de l'Optique Angloise Interprète fidèle,

O de l'Optique Angloise interprète, &c. M. Algaroti de Venise a composé en Italien des *Entretiens sur la lumière & sur les couleurs*, dans le goût de ceux sur la Pluralité des Mondes. Ce dogme opticien de Newton est exposé dans cet ouvrage, non-seulement avec une méthode précise & lumineuse, mais encore avec beaucoup d'agrément & de légèreté. Tout y est sur le bon ton, à quelques *Concetti* près qu'il faut pardonner au génie de la langue Italienne. On passe moins aisément à l'ingénieux Auteur un manque d'égards pour quelques-uns de nos philosophes, & surtout pour Descartes. *Modeste & circumspetto judicio de tantis viris pronunciandum est.* Quintil. M. Duperon de Castéra a traduit en François l'ouvrage de M. Algaroti.

Dans l'art des agrémens rival de Fontenelle ,
 C'est à toi d'embellir , d'agrandir ce tableau ,
 Esquisse seulement d'un stérile pinceau :
 C'est à toi d'amuser & d'instruire les Graces.
 Heureux secret de l'art, quelle image tu traces !
 Un rayon que reçoit un verre transparent ,
 Forme de sept couleurs le fillon différent.
 Ces premières couleurs se combinant entre elles,
 Enfantent de concert mille couleurs nouvelles.
 Tel un Fleuve , coupé par différens canaux ,
 Dans les fertiles champs forme mille ruisseaux.
 Mais quoi ? de ces rayons la subtile structure
 Ne peut ni s'altérer , ni changer de nature.
 L'art ne la détruit point , & le rouge, & le bleu

Forme de sept couleurs le fillon , &c. Neuton , dans son optique , divise un rayon en sept parties , qu'il appelle couleurs primitives ; savoir, le rouge , l'orange , le jaune , le verd , le bleu, l'indigo , le violet , & il dit que de leur mélange sont produites les couleurs subalternes , le gris , le brun , l'olive , l'ardoise , &c. Le P. Castel , ce géomètre à génie inventif , établit au contraire [*Optique des couleurs* , 6. obser. pag. 87.] qu'un rayon n'a que trois premières couleurs, le rouge , le jaune & le bleu , & que c'est de leurs combinaisons que naissent toutes les autres couleurs. M. du Fay , enlevé trop tôt aux sciences , soutenoit le même sentiment : mais leur autorité réunie , toute grave qu'elle est , ne peut balancer celle de Neuton , fondée sur les expériences les plus fines , & le mieux avérées.

L'Art ne la détruit point , &c. » Faites passer
 » le rayon rouge par un second , par un troisième
 » me & un quatrième prisme , par un verre jaun-
 » ne , par un verre bleu , vous n'aurez toujours
 » qu'une tâche rouge. Si vous recevez de mê-
 » me un rayon bleu , il demeurera bleu dans
 » tous les milieux où vous l'introduirez , & dans
 » toutes les épreuves auxquelles vous le met-
 » trez. Les rayons ont tous une nature propre ,
 » & qui ne change point. » *Spect. de la Nat.*
 tom. 4. pag. 169.

24 LES MERVEILLES

Conservent leur couleur , fixe dans le milieu.
D'eau , de lumière , d'air la plus foible parcellé
Ne peut être détruite , ô Sagesse éternelle.
Tout être corporel , de tes trésors sorti ,
Par Toi seul à jamais peut être anéanti.

Du globe qui nous luit pendant la nuit obscure,
Quel est l'aspect, quelle est la marche , la structure ?

Pourquoi , tantôt opaque , & tantôt lumineux,
Cache-t-il sa clarté , l'offre-t-il à nos yeux ?
Sous la forme d'un arc d'abord il se présente.
Sa lumière s'accroît par progression lente ;
Puis son disque arrondi , brillant au haut des airs,
Représente le jour dans le sombre Univers.
Enfin ce vif éclat par degrés diminue ,
Et , décroissant toujours , disparaît à la vue.

De toi naît , ô Soleil , cette variété :
A l'Astre de la nuit tu donnes la clarté.
Tes rayons réfléchis enfantent sa lumière.

¹ Plus ou moins près de toi , plus ou moins il éclaire.

Oui , ses phases Mais quoi ? je te vois t'obscurcir.

Je vois pâlir tes feux , ton globe se noircir.
Ah ! ta sœur rivale , à t'approcher forcée ,
Entre la terre & toi , dans son cours , s'est placée ,
Et fermant toute issue à tes traits radieux ,
Par son opacité te dérobe à nos yeux.
Sois vengé : qu'à la terre elle soit enchaînée :
Que dans son tourbillon elle roule entraînée :
Que de son globe enfin , son rapide moteur ,
Elle soit tributaire , & lui cède en grandeur.

¹ Les phases de la Lune, ou ses accroissemens & décroissemens de lumière , proviennent des différentes positions de cette Planète à l'égard du Soleil.

² Selon M. Cassini, la Lune est cinquante-deux fois moins grosse que la Terre. Dans son apogée, elle en est distante d'environ quatre-vingts-dix mille lieues , & dans son périée de près de soixante-dix-huit mille lieues.

DE LA NATURE, *Chant I.* 25
Mais sa face , d'un voile O flotte Athé-
nienne ,

Cette noirceur t'inspire une terreur soudaine.
Et vous , peuples grossiers de ces lointains cli-
mats ,
Où vous foulez aux pieds l'or qui naît sous vos
pas ,
Vos cris frappent les airs , & votre esprit crédule .
Redoute les effets d'un combat ridicule.
Bannissez votre effroi : sachez ce qui produit
Cet obscurcissement du flambeau de la nuit.
La Terre en décrivant son orbite ordinaire ,

----- O Flotte Athénienne , &c. Thucydide
rapporte [*lib. 7.*] que la veille du fameux com-
bat qui fut donné dans le Port de Syracuse , il
y eut une éclipse de Lune , laquelle effraya ex-
trêmement la Flotte des Athéniens qui assié-
geoient cette Ville. Nicias , leur Général , prit
l'éclipse à mauvais augure , & suspendit par su-
perstition la retraite qu'on avoit prudemment ré-
solu de faire la nuit même. Ce délai occasionna
le combat du lendemain , où les Athéniens fu-
rent entièrement défaits. C'est bien à cette su-
perstition ridicule qu'on peut appliquer le fa-
meux vers de Lucrèce : *Tantum Religio potuit
suadere malorum.* Tant un culte indiscret peut en-
fanter de maux.

Vos cris frappent , &c. On lit dans quelques Re-
lations des Indes Occidentales , que les Sauva-
ges du Chili , lorsqu'il y a une éclipse de Lune ,
se répandent dans la campagne en jetant de
grands cris , & en frappant sur des vases d'airain.
Ils croient qu'alors la Lune est aux prises avec
un Dragon qui veut la dévorer , & qui la cache
par son énorme grandeur , qu'ils disent être de
deux cens coudées. Ils s'imaginent que le bruit
qu'ils font épouvante le Dragon , & le met en
fuite. Lorsque la Lune est entièrement sortie de
l'ombre , ils célèbrent par des chants & des dan-
ses , la prétendue victoire qu'elle vient de rem-
porter par leurs secours.

Placée entre ce globe & l'astre qui l'éclaire ;
 A par sa vaste masse intercepté ses feux.
 Le globe s'est couvert d'un voile ténébreux.
 Ainsi lorsqu'un flambeau fait briller sa lumière ,
 Si je place la main entre elle & ma paupiere ,
 Ce corps interposé , par son opacité
 Dérobe à mes regards cette douce clarté.

Si d'un verre arrondi le rapport est fidèle ;
 Quel spectacle frappant son disque me décele !
 Etonné , je crois voir d'inaccessibles monts ,
 Des rivières , des mers , des abîmes profonds.
 Tout marque aux mêmes traits & son globe &
 le nôtre.

Ils sont denses tous deux , opaques l'un & l'autre.
 S'il nous sert de flambeau pendant l'obscurité ,
 Notre globe à son tour lui prête sa clarté.
 Chacun d'eux réfléchit par une même voie ,
 L'éclat que le soleil à chacun d'eux envoie.
 Mais si l'astre du jour , par ses feux éclatans ,
 Dans l'un brille aux regards de milliers d'habi-
 tans ,
 Dans l'autre éclaire-t'il seulement la matiere ?

Des rivières , des mers , &c. Le ton affirmatif avec lequel Derham parle de ces mers & de ces rivières [*Théol. astronomique , Disc. prélim.*] me paroît une assertion trop hardie. Il y a tout au plus de la probabilité , & même il se pourroit fort bien qu'il n'y eût dans le globe lunaire ni rivière, ni mer, comme M. Huguens [qui cependant y place des habitans] tâche de le prouver dans son *Comossthéoros* [pag. 114.] Je trouve beaucoup plus de réserve dans le ton conjectural que prend M. de Fontenelle , en parlant sur la même matiere. » Ces Sçavans , dit-il , qui voyagent » dans la Lune avec des lunettes d'approche, y » ont découvert des mers , des lacs , de très-hau- » tes montagnes ; des abîmes très-profonds..... » Ce n'est pourtant qu'une conjecture , & de la » distance où nous sommes , il est permis de ne » pas deviner tout à fait juste. » *Pluralité des Mondes , deuxième Entretien.*

Sur des Etres pensans ces rayons de lumiere
 Seroient-ils épanchés pour offrir à leurs yeux
 D'un monde régulier le spectacle pompeux ,
 Des trésors , les beautés , le jeu de la Nature ?
 L'hypothèse est plausible , & jamais conjecture
 Ne fut plus à ta gloire , ô suprême Moteur.
 Elle accable l'esprit du poids de ta grandeur.
 Tous ces globes formant le Monde planétaire ;
 Sur qui l'astre du jour fait jaillir sa lumiere ,

L'hypothèse est plausible, &c. Je ne parle d'habitans dans la Lune & dans les autres Planètes, que conjecturalement, & seulement pour ne pas passer sous silence une pure hypothèse, & sans l'adopter ; elle trouve ici sa place naturellement. Entre plusieurs Auteurs qui en ont parlé, je n'en citerai que deux. » Il n'y a point, dit un » Docteur Allemand aussi profond dans la Physique que dans la Theologie, il n'y a point » de pensée plus frivole, plus déraisonnable, » plus indigne de la majesté du Créateur, que » celle de quelques personnes qui prétendent » que les Planètes ne servent qu'à luire pendant » la nuit, & qui se moquent de ceux qui y » admettent des Créatures raisonnables, qu'elles qu'elles puissent être, que Dieu a placées sur ces théâtres, peut-être plus magnifiques que notre Terre, pour être les spectateurs de ses Ouvrages, & les adorateurs de sa Majesté divine, » *Jean Albert Fabricius, Théol. de l'Eau, liv. 2. chap. 1.* L'illustre Auteur du Spectacle de la Nature parle moins affirmativement que le savant Fabricius, & dans cette retenue il y a plus de sagesse. » Que Dieu, dit-il, y ait » distribué [dans les Planètes] diverses intelligences pour en être loué ; il n'y a dans ce magnifique soupçon rien qui blesse sa grandeur, » ou qui affoiblisse notre reconnoissance : & » quoiqu'il les fasse servir de demeure à différents ordres de créatures, nous n'en sommes pas moins tenus de sentir l'avantage de notre condition. » *Spec. de la Nat. Tom. 4. pag. 499-*

Tant d'invisibles corps sur qui d'autres soleils
Dardent aussi leurs feux , à les feux tous pareils,
Seroient ainsi peuplés des substances pensantes,
Etres d'un premier Etre , & de lui dépendantes.
L'adorant comme nous , leurs cœurs reconnois-
sans

A ce Dieu créateur offriroient leur encens.....
Ah ! pardonne , grand Dieu , pardonne ce pro-
blème :

Si j'ose l'exposer , c'est pour ta gloire même.

Des mondes infinis semés d'adorateurs :

Quelle carrière immense ouverte à tes grandeurs !

Un Astre peu connu , plus craint que le ton-
nerre ,

Un Astre peu connu , &c. J'ose avancer que nous n'avons point de système fixe sur les Comètes , parce qu'à proprement parler , on ne s'est mis à les étudier avec soin que depuis l'apparition de celle de 1680. la plus grande & la plus brillante qu'on ait encore vûe. Ce ne sera qu'après une longue suite d'observations exactes sur le retour , sur la marche , & sur les apparences des Comètes d'une classe un peu distinguée , qu'on pourra connoître la vraie cause de l'irrégularité de leur cours , & de la variété de leurs configurations. Tout ce qu'aujourd'hui nous savons de sûr au sujet des Comètes , c'est que ce sont des Planètes; qu'elles entrent dans notre Tourbillon , d'où elles se dégagent par une accélération graduelle , & qu'elles décrivent autour du soleil , leur foyer commun, des Ellipses fort excentriques & extrêmement allongées. Neuton dit dans ses Principes Mathématiques , qu'elles s'étendent beaucoup au-delà de l'orbe de Saturne. Quelle doit être l'immensité de ces ellipses ! A l'égard du nombre des Comètes , depuis la mort de Copernic , arrivée en 1543 , on en a compté 31 , toutes différentes , en y comprenant la dernière de 1742 , sans parler de beaucoup d'autres ; aperçues antérieurement à l'an 1543. Voilà les Planètes de

De son aspect terrible épouvante le terre.
 d'une marche inégale il roule dans les Cieux.
 Bizarre phénomène, il se montre à nos yeux
 A cheveux flamboyans, à queue étincelante,
 O peuples éperdus, banissez l'épouvante.
 Non, non, ne craignez point qu'un barbare
 vainqueur

Porte dans vos foyers le carnage & l'horreur,
 Que d'un air empesté les vapeurs meurtrières
 Transforment vos cités en vastes cimetières,
 Que tous les élémens, par un commun effort,
 Soufflent sur vos guerets la disette & la mort.
 Trop long-tems l'ignorance, & des erreurs an-
 tiques

Vous firent redouter ces fléaux chimériques.
 Sans vertu, sans pouvoir, ces globes étrangers,
 Dans notre tourbillon seulement passagers,
 S'approchent du soleil à diverses distances,
 Puis, faits pour parcourir des élipses immenses,

notre Monde, fort multipliées, & les bornes
 de notre Tourbillon, bien plus étendues que
 Descartes ne l'a cru.

A cheveux flamboyans, à queue étincelante. C'est
 cet appareil menaçant qui effraye le peuple ; &
 qui contribue le plus à lui faire regarder les Co-
 mètes, comme des hérauts que Dieu envoie
 pour annoncer ses vengeances, & comme les
 avant-coureurs de la guerre, de la peste, ou
 de la famine. Cette chevelure ou cette queue,
 si formidables aux yeux du vulgaire, n'ont rien
 que de fort naturel aux yeux du Physicien. C'est
 suivant l'opinion la plus générale, un grand amas
 d'exhalaisons que le soleil, par l'activité de sa
 chaleur, détache du corps de la Comète, à me-
 sure qu'elle approche de cet astre & qui débord-
 de dans l'atmosphère qui environne la Comète.
 Voyez dans le traité de l'Aurore Boréale [*Secl.*
5. Quest. 23.] une autre opinion que M. de Mai-
 ran propose modestement comme un doute, &
 qui n'est pas moins probable que celle que je
 viens d'exposer.

Pour reparoître un jour à nos timides yeux ,
Vont terminer leur 'coursé aux barrières des
cieux.

Quel amas varié de clartés * *scintillantes* ,
Sur un lambris d'azur en apparence errantes !
D'un éclat vif & doux mon œil les voit briller ,
Mais leur nombre infini qui le peut calculer ?
Tu le peux seul , grand Dieu , Toi , qui d'une
parole

En as semé les Cieux de l'un à l'autre pole ,
Qui leur as assigné leur rang , leur fonction ,
Qui donnes à chacune & son poste & son nom :
Et qui les dirigeant dans leurs vastes orbites ,

Pour reparoître un jour , &c. M. le Monier , de l'Académie des Sciences , dit dans sa *Théorie des Comètes* , pag. 63 , qu'il est bien porté à croire que la Comète de 1681. est la même qui parut en 1607 , & en retrogradant , en 1531 , & 1456. Les élémens de leurs theories étant les mêmes , il en conclut qu'elle reparoîtra , suivant toute apparence , en 1758. Cette Comète , en calculant les intervalles de tems auxquels elle a paru , acheveroit sa révolution en 75 ans.

On lit dans le même ouvrage , pag. 75. que M. Neuton rapporte dans ces principes Mathématiques de la Philosophie , que M. Halley ayant remarqué qu'il avoit paru quatre fois de suite , à chaque intervalle de 575. ans , une très-grande Comète , savoir , immédiatement après la mort de Jules César , ensuite l'an de Jesus-Christ , 531 , puis au mois de Février de l'an 1106 , & en dernier lieu sur la fin de l'année 1680 , & que cette Comète avoit eu à chaque fois une queue d'une grandeur prodigieuse ; M. Halley a déterminé par ce moyen l'orbe elliptique de cette Comète , & il en prédit le retour vers l'an 1255. Ce sera aux Halleys de l'an 1255 , à vérifier la prédiction.

* Etoiles fixes.

1. Qui numerat multitudinem stellarum , & omnibus eis nomina vocat. Ps. 146.

DE LA NATURE, Chant I.

31

Les asservis aux loix qui leur furent prescrites ,
Fameux restaurateurs de l'art que je décris ,
Hipparque , Ptolomée , & toi , Timocharis ,
De ces douces clartés vous fixates le nombre.
Vous êtes démentis : mais un nuage sombre
Obscurcissoit encor vos regards vigilans.
Vous parcouriez les Cieux à pas hardis , mais
lents.

De ces douces clartés. Les Astronômes de l'antiquité ne comptoient que mille vingt-deux Etoiles fixes. Nous n'en compterions nous-mêmes guères davantage aujourd'hui , si nous étions privés du secours des Lunettes astronomiques. Les grands-hommes que je viens de citer , auroient fait les mêmes découvertes que nous avons faites dans le Ciel , s'ils avoient connu le Telescope. Sur ce principe , c'est bien injustement que nous reprochons aux Anciens leur peu de progrès dans la Physique , l'Anatomie , & la Navigation. Leurs étonnans succès dans l'Eloquence , dans la Poësie , dans les Arts libéraux , prouvent qu'ils ne nous cédoient ni en génie , ni en connoissances spéculatives. De-là il s'ensuit que s'ils eussent pu faire usage de la machine pneumatique , du Microscope , de la Boussole , ils auroient de proche en proche poussé tout aussi loin que nous les Sciences que ces utiles instrumens ont si fort agrandies. L'avantage que nous avons sur les Anciens , du côté des connoissances pratiques , nous le devons uniquement au hasard , & il nous sied peu d'être fiers d'un savoir purement fortuit , & des richesses que nous ne possédons qu'en qualité de derniers-venus.

Vous parcouriez les Cieux. Hipparque , Ptolomée , Timocharis , & avant eux , Conon & Pythéas de Marseille , qui vivoit environ 350 ans avant J. C. , ont successivement perfectionné l'ancienne Astronomie par quantité d'observations , dont quelques-unes sont venues jusqu'à nous. Strabon nous a conservé sur-tout [lib. 2.] la fameu-

Leur éclatante voute aux yeux de Galilée :
 Dans son immensité devoit être étalée.
 Aidé d'un instrument , industrieux flambeau ;
 Il devoit le premier voir un Ciel tout nouveau ,
 Et , né pour présider à l'art des Zoroastres ,
 Mesurer , discuter , ¹ multiplier les Astres.
 Tel , avant lui , cet ² homme utile à l'Univers ,
 Ce moderne ³ Typhis ; aigle hardi des mers ,
 Qui s'ouvrit un sentier impratiqué sur l'onde ,
 Fit , aux yeux des mortels , éclore un nouveau
 Monde.

En rivaux du soleil , ces feux étincelans ,
 Immobiles flambeaux , par eux-mêmes brillans ,
 Prodiguent , comme lui , la lumière & la vie.

se Observation de Pythéas , par laquelle en comparant l'ombre d'un Gnomon à sa hauteur au tems du solstice , il détermina la latitude de Marseille , ou sa distance de l'Equateur. Mais l'Astronomie , quoique cultivée avec soin , n'étoit pas de leur tems une science fort étendue. Il étoit réservé au célèbre Galilée de l'agrandir , & de s'y frayer des routes toutes nouvelles.

Leur éclatante voute , &c. Ce fameux Sectateur du système Copernicien , qu'il lui [*a*] coûta si cher d'avoir soutenu , est regardé à juste titre comme le pere de l'Astronomie moderne. C'est lui qui par le moyen du Telescope , a fait le premier dans le Ciel ces surprenantes découvertes qui ont agrandi la science des Astres , & perfectionné l'art de la Navigation. Il les expose agréablement dans son *Nuncius Sidereus*. J'y renvoye le Lecteur.

[*a*] Voyez à ce sujet l'Almageste du P. Riccioli , lib. 9 Sect. 4. Cap. 40. Le savant Jésuite y détaille les démêles de Galilée avec le Tribunal de l'Inquisition , qui aboutirent à une prison.

¹ Découverte des quatre Satelites de Jupiter , qu'il nomma les Astres de Médicis.

² Christophe Colomb , en 1492.

³ Pilote des Argonautes.

D'eux

D'eux à lui la distance est énorme, infinie.

Peut-être ils sont encore plus grands, plus lumineux,

Et dans leur tourbillon font rouler autour d'eux,
Des globes sans éclat que leur vive lumière,
Dans ses divers effets, colore, échauffe, éclaire.

A peine perceptible, une foible * blancheur
Montre à l'œil attentif un sillon de lueur.

Quelle est donc cette voie ? Au rapport de ma
vue :

Par le secours de l'art fortifiée, acruë,

C'est un amas de feux, fixes au firmament.

D'eux à lui la distance est énorme, La distance du soleil aux étoiles est imcommensurable. » Quelles tentatives qu'on ait faites, dit *M. Cassini le fils*, pour parvenir à connoître la distance de *Sirius*, elles ont été inutiles ; parce que, suivant les observations les plus exactes, on n'a reconnu dans les étoiles fixes aucune paralaxe, ou elle s'est trouvée presque insensible. » Ce que dit *M. Cassini* de l'impossibilité de mesurer la distance de *Sirius* à l'égard de la Terre, on peut le dire d'une fixe à l'égard du Soleil. Et quel doit être l'éloignement de cet astre aux étoiles qui forment ce qu'on appelle la *voie lactée*, & dont la profondeur dans le ciel est si prodigieuse, que les plus excellens telescopes les rendent à peine sensibles ? Cette effroyable distance confond & épouvante l'imagination.

Des globes sans éclat. On présume avec beaucoup de fondement, que les étoiles fixes étant des soleils, éclairent des planètes qu'on suppose tourner, chacune dans son tourbillon, autour de leur soleil, centre commun de leurs révolutions. C'est sur l'emploi de notre soleil ; & sur la théorie de nos planètes, que cette conjecture très-probable est fondée, sauf la variété infinie que l'Auteur de la nature peut avoir employée dans la forme & dans l'arrangement de tous ces mondes invisibles.

* Voie lactée.

De notre globe au leur tel est l'éloignement ,
 Que l'esprit se confond en fondant leur distance ,
 Et ne peut qu'adorer , dans un humble silence ,
 Le pouvoir de celui qui d'un mot les forma ,
 Dont la prodigue main dans les cieux les sema
 A tas aussi nombreux , qu'en tout inépuisable
 Sur la rive des Mers elle a semé le sable.

Quelle est votre étendue & votre immensité ,
 Vastes cieux ! Mon esprit en est épouvané ,
 O terre , tu n'es donc qu'un atôme , qu'une om-
 bre ?

Quoi ? des mondes sans fin , & des soleils sans
 nombre.

Dés marches , des retours à des globes prescrits ,
 Par ces globes roulans avec ordre décrits !
 Point d'obstacle , nul choc , une exacte harmo-
 nie ,

Une règle immuable ! O miracle ! Et l'impie ,
 Frapé de l'évidence , ou plutôt accablé ,
 Ose encor soutenir qu'un ordre si réglé
 Est l'œuvre du hazard , du choc de vils atômes ;
 Aux yeux de la raison ridicules fantômes ,
 La matière pensante auroit donc le pouvoir

*Est l'œuvre du hazard ! C'est de cette marche
 invariable des corps célestes , c'est de l'ordre
 & de l'harmonie qui regnent entr'eux , que Ci-
 céron tire un argument contre le système d'Epi-
 cure. » Hæc omnis descriptio siderum , a qua hic tan-
 » tus cæli ornatus , ex corporibus huc & illuc casu &
 » temerè concursantibus , potuisse effici , cuiquam sa-
 » no videri potest ; aut verò alia quæ natura , mentis
 » & rationis expers , hæc efficere potuit , quæ non mo-
 » dò , ut fierent , ratione eguerunt ; sed intelligi qua-
 » lid sine summa ratione non possunt ? De nat.
 Deor. lib 2, num. 44.*

Ce raisonnement si solide est précédé d'une
 objection à laquelle l'Epicurisme n'a rien à op-
 poser : » Quod si mundum efficere potest concursus
 » atomorum ; cur porticum , cur templum , cur do-
 » mum , cur urbem non potest ? quæ sunt minus ope-
 » ræ , & multò quidem faciliora.

De combiner , d'agir , d'arranger , de vouloir ?
 Ce principe éternel , cette cause première ,
 Par qui tout être existe & vit , c'est la matière ?
 Ah ! loin , idée absurde , affreux raisonnement ,
 Que mes yeux , ma raison , mon être , tout dé-
 ment.

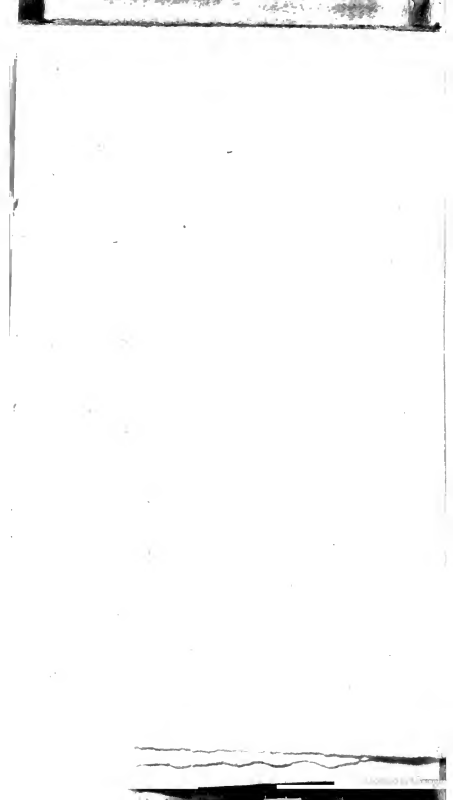
Ce bel ordre est , grand Dieu , l'œuvre de ta
 puissance ,

Toi , dont tout l'Univers démontre l'existence ,
 Toi , dont le Firmament annonce la grandeur ,
 Toi , dans qui la Nature exalte son Auteur.

*Ce bel ordre est , grand Dieu. Cette vérité , fol-
 lément combattue par Spinosa , Hobbes & To-
 land , a été reconnue par Platon & par quel-
 ques autres sages du Paganisme. Je ne citerai
 que deux témoignages , & la Poésie aura la gloi-
 re d'en fournir un. Cicéron [De natura Deorum
 libro secundo numero 38.] ne doute point qu'une
 intelligence toute excellente , toute divine , ne
 soit la cause première de cette constante régula-
 rité qu'on admire dans la marche & dans les ré-
 volutions des corps célestes. Claudien reconnoît
 que toutes les pièces qui composent la machine
 du Monde sont l'ouvrage du Conseil de Dieu ,
 d'une intelligence suprême qui a formé leur ar-
 rangement , & qui règle tous leurs mouvemens
 mécaniques.*

*Nam cùm dispositi quæsissem fœdera Mundi ,
 Præscriptosque maris fluxus , terræque meatus ,
 Et lucis , noctisque vices : tunc omnia rebar
 Consilio firmata Dei , qui lege moveri
 Sidera : qui fruges diverso tempore nasci ,
 Qui variam Phœben alieno jussit igne
 Compleri , solemque suo , porrexerit undis
 Littora , tellurem medio libraverit axè.
 In Rufin lib. 1.*

A reste , il est juste de faire honneur à Clau-
 dien de ce qu'il a su réunir dans ces vers la saine
 Physique & la bonne Poésie. L'accord n'est pas
 si aisé,
 D ij



SOMMAIRE.

D U

SECOND CHANT.

TABLEAU de la Mer calme. Tableau de la Mer agitée. Flux & Reflux. Que la vraie cause de ce Phénomène est inconnue. Utilité des Marées. Analyse des propriétés du sel marin. Que la Mer, par le moyen de l'évaporation de ses eaux, fait naître les Fleuves, & fournit à leur entretien. Mécanisme de l'évaporation perpétuelle de la Mer. Les Poissons. Description de la Baleine. Digression sur la pêche qu'on en fait dans la Mer Glaciale. Description du Requin, de la Sie, de l'Espadon, ou Epée de mer. Leur antipathie, & leurs guerres. Qu'elles sont l'effet d'une Providence sage. Description du Dauphin. Les Poissons amphibies. Description du Lamentin, ou Vache de mer, du Veau marin, du Watrus. Qu'ils ont un besoin indispensable de sortir de l'eau pour respirer l'air. Leur précaution singulière pour empêcher qu'on ne les surprenne, lorsqu'ils dorment sur le rivage. Les Poissons volans. Mécanismes de leur vol. Avantage qu'ils retirent de cette faculté, propre à leur espèce. Les Poissons recherchés pour la délicatesse de leur chair. Dénombrement des plus exquis. Fécondité prodigieuse des Poissons en général, soit visibles, soit invisibles. La Mer, théâtre de discorde & de guerre parmi eux. Adresse de la Torpille & de la Stéhe pour se dérober à la poursuite de leur ennemi. Les Coquillages. Que le flux les apporte sur les côtes. Description du Poisson à coquille que l'on nomme le Nautilé ou le Navigateur. Description du Murres ou de la Pourpre, de la Conque de Mer, de la mere-Perle. Les Plantes marines. Que le fond de certaines Mers est semé d'un nombre infini des plantes de

E iiij

*différente espèce. Principes de leur végétation. Leur
utilité à l'égard du Poisson-reptile. Description de l'E-
ponge & du Corail. Les Isles Que le bouleversement du
globe de la Terre, opéré par le Déluge, est la vraie
cause qui les a produites. Description des horribles effets
du Déluge. La Navigation. Découverte du nouveau
Monde. Tableau de cet autre Univers. Ses richesses en
tout genre. Commerce par la voie des échanges, entre
les Naturels du pays & les Européens. Que la Navi-
gation sert aux vues générales de Dieu, par rapport au
bien de la société, & à ses vues particulières, par rap-
port à la publication de l'Evangile.*





*LA GRANDEUR
DE DIEU
DANS LES MERVEILLES
DE LA NATURE,
POÈME.*

SECOND CHANT.



UITTONS du Firmament les
routes lumineuses :
Abaissons nos regards sur les Mers
spacieuses :
Dans leur vaste circuit , & dans
leur profondeur ,
Contemplons du Très-haut l'inéfinable grandeur :
Dans tout ce que contient leur étendue immense ,
Admironz sa sagesse , admironz sa puissance .
O * toi , tantôt paisible , & tantôt furieux .
Toi , que mon œil charmé confond avec les
cieux ,
Théâtre d'inconstance & d'intestine guerre ,

* Tableau de la mer calme .

Qui de tès flots altiers environnes la terre ;
 Qui , source de trésors , lien de l'Univers ,
 Enrichis , réunis mille peuples divers ,
 Océan , quels objets ta surface présente !
 De nos prez , sur tes flots , la verdure riante
 Est unie à l'azur du ponpeux Firmament.
 Quel calme dans ton sein agité molement !
 Par les Zéphirs ta face à peine est filonnée.
 Des fiers tyrans des airs la cohorte éfrénée
 Se tait. Un vif essain de citoyens des flots
 Bondit , plonge , revient , fond encor dans les
 eaux :

L'onde , à foibles replis , s'approche de la plage.
 Avec un doux murmure elle bat le rivage.

La Fable ici diroit qu'*Alcione & Célis*

De leurs tendres amours couvent alors les fruits.

* Mais ce calme est troublé. Fierement cour-
 ronnée ,

L'onde s'enfle & mugit. Jusqu'aux Cieux élan-
 cée ,

Elle tombe écumante , & cent gouffres ouverts

L'engloutissent soudain , & soudain dans les airs

Vomissent de leurs flancs la vague renaissante.

Elle retombe , & roule en montagne bruyante.

Le flot choque le flot. A leurs mugissemens

Les aquilons fougueux joignent leurs siflemens.

Ah ! L'onde furieuse , en cet affreux orage ,

Prête à submerger tout , va franchir le rivage.

Non , ne le craignons point. Un frein impérieux.

Enchaîne , ô fiere Mer , tes flots seditieux.

Le doigt du tout-puissant a trace sur le sable

Un ordre redouté , barrière impenétrable.

Ton onde audacieuse , à cet auguste aspect ,

Tombe , & pleine d'effroi , recule avec respect.

A ce tableau ** succède une frapante image.

Tour à tour le flot quitte & reprend son rivage.

* Tableau de la mer agitée.

† *Usque huc venies , & non procedes amplius , & nō confringes tumentes fluctus tuos. Job. cap. 38. v. 11.*

** Flux & Réflux de la mer.

Je le voi chaque jour lentement se hauffer,
 Puis, fixe quelque tems, lentement s'abaisser :
 Accès perpétuels, & marche régulière,
 Dont le vrai mécanisme, & la cause première
 Seront toujours l'écueil de l'esprit étonné,

Puis, fixe quelque tems. L'eau, dans le flux, reste quinze minutes ou environ dans sa plus haute élévation. Dans le reflux, elle demeure aussi près d'un quart d'heure dans son plus grand abaissement. Le flux est de six heures, c'est-à-dire, que les eaux sont entraînées six heures de suite du midi au nord. Elles employent le même tems à revenir du nord au midi.

Seront toujours l'écueil. Les Philosophes modernes ne s'accordent point sur la cause des marées, & leurs divers sentimens ne sont que problèmes. Pour ne citer que les deux plus célèbres d'entr'eux, l'hypothèse de Descartes, suivant laquelle le tourbillon de matiere subtile, pressé par le globe de la lune, foule les eaux de l'Océan, & par cette pression les fait monter, n'est qu'une conjecture : encore faut-il admettre le système des tourbillons que celui de l'attraction, aujourd'hui le système dominant, a presque anéanti. Neuton prétend que les eaux de la mer Océane gravitent vers le centre de la terre par les loix de la pesanteur ; que loin d'être foulées par le globe lunaire, elles en sont au contraire élevées par la force de l'attraction, & qu'elles s'abaissent lorsque la force de répulsion agit sur elles. Cela doit être en conséquence du système de Neuton ; mais enfin ce système de Neuton, fut-il encore plus probable qu'il n'est, est-il en rigueur une démonstration ? Son principe, quoi qu'on dise en sa faveur, n'est pas une vérité mathématique. Ce n'est qu'une hypothèse vrai-semblable au jugement du Philosophe qui fait combien est cachée la cause primordiale de la plupart des effets de la Nature. Ainsi la vraie cause qui opère les alternatives constantes & régulières du flux & du reflux, est jusqu'à pré-

Cet esprit si superbe , hélas ! & si borné.
 Aveugles , qui marchons dans une nuit obscure ;
 Vils jouers de l'erreur , laissons à la nature
 Le voile qui la cache , & sans la surveiller ,
 Respectons des secrets qu'elle veut nous céler.
 Et qu'importe après tout que du flux de l'Euripe,
 Aristote nouveau , j'ignore le principe ?
 Par ces heureux effets le Flux sert mes besoins :
 C'est tout ce que je veux. J'adore en lui les soins
 D'un Dieu sage & puissant qui le pousse au rivage
 Pour amener par lui les vaisseaux dans la plage ,
 Pour garantir les flots d'un calme corrupteur ,
 Pour disperser au loin un sel conservateur ,
 Pour entraîner enfin les impures matieres ,
 Que sur les bords des Mers vomissent les Rivie-

res.

Ce sel , agent actif , les ronge & les détruit.

QUELS * biens plus précieux ta salure pro-
 duir ,
 Vaste Océan ! C'est peu qu'elle empêche ton onde
 De perdre sa vertu , d'être infectée , immonde :
 Elle fait vivre encor tes habitans nombreux.
 Leur vigueur s'en accroît. Le flot en soutient
 mieux

sont une enigme , & le sera peut-être toujours.
 Tout esprit sage doit dire avec Lucain , au sujet
 de ce Phénomène merveilleux :

Quærite, quos agitat Mundi labor. At mihi semper.

Tu , quæcumque moves tam crebros causa meatus ,

Ut superi voluere , late. Pharf. lib. 1. v. 417.

Aristote nouveau. » On a prétendu , dit M. Rol-
 » lin , qu'Aristote étoit mort de chagrin pour
 » n'avoir pu comprendre le flux & le reflux de
 » l'Euripe , & que même il s'étoit précipité dans
 » cette mer en disant : Que l'Euripe m'englou-
 » tisse puisque je ne puis le comprendre. Il y
 » avoit bien d'autres choses dans la Nature qui
 » passoient son intelligence , & il avoit trop bon
 » esprit pour s'en chagriner. » *Hist. anci. tom. 12.*
pag. 576.

* Avantage du sel marin.

Le poids, l'énorme poids de ces masses flotantes,
Que mon œil voit marcher à voiles ondoyantes.

Le sel atténué, devenu volatril,

Entre dans les vapeurs, & toujours plus subtil,
Avec elles s'élève & remplit l'atmosphère.

Incorporé pour lors à la vapeur légère,

Lorsqu'elle se résout en ruisseaux bienfaisans ;

Comme elle, il vivifie & féconde les champs :

Avec elle il concourt, par ses pointes piquantes,

A faire végéter les arbres & les plantes.

Plus grossier, de quel bien ce sel est l'instrument !

A la chaleur solaire, au fluide élément

Il oppose son poids, quand sur l'onde tranquile,

Ils exercent tous deux leur action utile.

A leur force attractive il permet d'élever

Ce qu'il faut seulement pour pouvoir abreuver

Les verdoyans coteaux, les fertiles campagnes.

Sans un frein si puissant, de liquides montagnes,

Torrents par le soleil attirés dans les airs,

Fondroient de toutes parts, & noiroient l'Univers.

Dans ses propriétés toujours plus admirable,

Il est pour l'homme même un agent secourable.

Sans lui, nos alimens sont vuides de saveur.

Il écarte loin d'eux tout germe corrupteur.

Des principes vitaux le plus actif peut être,

Aux esprits qu'il anime il semble donner l'être.

Grand Dieu, Toi, dont la main, dès le commencement,

Aux ondes de la Mer l'unit intimement ;

Cet agent merveilleux, si vil en apparence,

Signale ta sagesse autant que ta puissance.

Le plus foible instrument, quand Tu veux,
dans tes mains,

De prodiges sans nombre étonne les Humains.

Avec quelle fierté vous voyez, Mers profondes,

Cent Fleuves vous porter le tribut de leurs ondes,

Et malgré leur orgueil, en ignobles ruisseaux,

Se perdre obscurément dans le sein de vos eaux !

De cet hommage vain cessez d'être si fiers.

Vous n'êtes de leurs flots que les dépositaires.
 Ces fleuves à jamais doivent couler pour nous.
 Leur source intarissable, ils la tiennent de vous.
 Sans cesse s'échappant des plaines azurées, *
 D'innombrables vapeurs dans l'air sont attirées.
 Elles fondent en pluie, elles forment le cours
 De ces fleuves féconds en utiles secours.

Par quels ressorts cette eau que la vapeur recelle,
 Malgré le poids des sels incorporés en elle,
 Peut-elle s'élever aux régions de l'air,
 Et comment la soutient ce fluide léger ?
 La chaleur du soleil, agissante & féconde,
 Dilate fortement l'air comprimé dans l'onde.
 Libre alors, il agit. Son élasticité
 Donne à la bulle d'eau plus de légèreté.
 L'un & l'autre attirez par la chaleur solaire,
 Ils s'élancent ensemble au haut de l'atmosphère.
 Là, rencontrant un air d'un poids égal au leur,
 Il est en équilibre, ainsi que la vapeur.

Grand Dieu, tels sont les biens que ta munificence.

Par l'organe des Mers à la terre dispense :
 Innombrables bienfaits, qui toujours renaissent,
 Doivent te consacrer nos cœurs, & notre encens.
 Mais pour mieux signaler ta sagesse profonde,
 Tu voulais, Dieu puissant, que dans le sein de
 l'onde,

Des êtres animés à ta féconde * voix,
 Vécussent asservis à d'immuables loix ;

* Evaporation de l'eau.

Elles fondent en pluie. L'origine des fleuves n'est plus un problème. Il est aujourd'hui presque démontré qu'ils naissent des pluies abondantes qui tombent sur les montagnes, dans le cœur desquelles sont leurs sources. J'entre là-dessus dans un plus grand détail dans la quatrième note du troisième Chant, & j'y expose l'ancien système qui n'a plus pour partisans que quelques Cartésiens endurcis.

* Création des poissons.

Que

Que chaque espèce propre enfantant son sembla-
ble,

Fût de productions un germe inépuisable.

Tu dis : & dans l'instant des milliers d'animaux
Reçurent l'existence , & peuplèrent les eaux :
Stables & vagabonds dans les plaines humides,
Unis , & divisés , adroits , de proie avides ,
Différens en espèce , en figure , en grandeur ,
Fidèles à l'instinct , leur guide & leur moteur.

SUR ce peuple infini les énormes * Baleines
Dominent fierement , superbes souveraines ,
Et sous l'immense poids de leurs corps mon-
strueux ,

Pressent & font gémir les flots tumultueux.
L'onde en leurs flancs reçue , & de leurs flancs
chassée ,

Par deux larges canaux est souvent élancée ,
Et ces colonnes d'eau jaillissant dans les airs ,
En liquide cristal retombent dans les Mers.

O tristes régions , tonbeau de la Nature ,
Où l'homme à l'ours dispute une vile pâture ,
Où le flambeau du jour n'éclaire qu'à demi ,
Où l'homme vit enfin sous un ciel ennemi ,
Sauvage Groenland , ces Reines fastueuses

**** Grands poissons.**

Par deux larges canaux. » Il y a sur la tête de
la Baleine une élévation ou bosse , & au haut
de cette élévation deux larges tuyaux , un de
chaque côté , & vis-à-vis l'un de l'autre. C'est
par ces deux ouvertures que la Baleine rejette
l'eau à la hauteur de plus de vingt piés & avec
un bruit semblable à celui du vent qui s'en-
gouffre dans une caverne. Lorsque la Baleine
est blessée elle élance l'eau avec beaucoup
plus de force , & le bruit qu'elle fait ressem-
ble à celui de la mer agitée. » *Description des
animaux du Spitzberg dans le Groenland , insérée dans
le recueil des voyages au Nord , tom. 2.*

Sauvage Groenland. Ce vaste pays qui fait par-
tie des terres Arctiques , fut découvert , selon
la chronique Danoise , l'an 770 , par un Norvégien

Ont fixé leur empire en vos mers orageuses :
C'est là qu'est leur demeure, & leur essain nom-
breux

Ne demandoit pas moins qu'un champ si spa-
cieux.

Par quels puissans efforts , par quelle audace
heureuse ,

Ta main , hardi mortel , en est victorieuse !
Du haut de la nacelle un ¹ javelot lancé

gien appelé *Erric le roussseau*. L'excessive rigueur du froid , des monceaux de glaces éternelles , des ténèbres qui durent six mois, une terre frappée de stérilité , toutes ces horreurs justifient bien le nom de *Terre de désolation*, que le fameux Navigateur Jean Davis donna à ces régions voisines du Pole , lorsqu'il y aborda en 1585.

C'est là qu'est leur demeure. Il semble que le Créateur ait assigné à chaque espèce de poissons une demeure particulière. Nous voyons , par exemple , dans la mer Méditerranée bien des poissons qu'on ne voit point , ou qu'on ne voit que peu souvent dans la mer océane , & il y en a beaucoup dans celle-ci qui ne passent presque jamais dans l'autre. Ce n'est que dans l'océan Atlantique qu'on voit le spectacle singulier des poissons volans. Le Requin & le Cachalot ne sortent guere des mers de l'Amérique. Le Narwal & l'Épaular quittent rarement les mers du Nord , & ainsi de plusieurs autres grands poissons. A l'égard des Baleines , la mer Glaciale semble leur avoir été affectée pour demeure. Elles s'en éloignent fort peu , & y sont en si grande quantité , sur-tout vers le Spitzberg dans le Groenland , qu'elles nagent par grosses troupes , comme des Carpes dans un vivier.

¹ Le Harpon. C'est un fer à deux tranchans qui ressemble à une fleche , & qui est extrêmement pointu. Le manche est de cinq ou six piés de long.

Atteint le monstre : il plonge , & de son sang
versé

La surface de l'onde au loin est empourprée.
Un long tissu qui tient à la flèche acérée ,
Lâche rapidement , au fond des eaux le fuit ;
Et du monstre aux haboïs indique le réduit.
Vuide du sang , il meurt. Son vaste corps sur-
nage ,

Et par le matelot tiré vers le rivage ,
Son effroyable aspect , son énorme ¹ grandeur,
Tout mort qu'il est , inspire encore la terreur.
L'art en tire bientôt mille secours utiles ,
Et ces monstres hideux enrichissent nos villes.
Sur-tout l'huile à grands flots extraite de leur
corps ,

Aux grossiers habitans de ces arides bords
Fournit une clarté dans cette nuit obscure,
Où l'absence de l'astre , ame de la nature ,
Pendant six mois entiers plonge leurs tristes
yeux ,

Et redouble l'horreur de ces sauvages lieux.

A mes regards tremblans quel monstre se pré-
sente ?

¹ Elle excède quelquefois cent cinquante piés.

L'art en tire bientôt mille secours utiles. L'huile de Baleine , dont on fait un si grand commerce, est employée à bien des usages. On ne brule point d'autre huile dans tout le Nord. Les Calfats s'en servent à engraisser le brai , à enduire & spalter les navires ; les foulons à préparer les laines ; les corroyeurs à humecter les cuirs ; les peintres à détremper leurs couleurs. On peut voir dans le Dictionnaire du Commerce de Savari , où j'ai puisé ce détail mécanique , plusieurs autres usages auxquels on l'employe , & celui qu'on fais des fanons de la baleine , qui sont des lames souples , larges de huit ou neuf pouces , longues d'environ quinze piés , & attachées à ses machoires.

A mes regards tremblans quel monstre se présente ?
Le Requin , ou Chien de mer. Les auteurs du

Il seme au sein des flots la mort & l'épouvante.
 Nul de ces citoyens , ô liquide élément ,
 N'a tant de cruauté , n'a tant d'acharnement.
 Par son vaste contour sa tête est monstrueuse.
 Son dos large est couvert d'une peau raboteuse,
 Et telle est la largeur de son affreux gosier ,
 Qu'un homme est dans ses flancs englouti tout

entier.

De six cordons de dents , tranchantes , crénelées ,

Et sur chaque machoire en étages doublées ,
 Sa gueule spatieuse est armée , & ses yeux
 Aperçoivent la proie au gouffre le plus creux.
 Il fond , & l'engloutit. Tout le craint : tout l'évite.

Il en est plus ardent , plus âpre à la poursuite :
 Monstre , des vâtes mers le fléau , la terreur ,
 Sur son espece même exerçant sa fureur.

Combien d'autres poissons de figure effrayante , *

Occupés à se faire une guerre constante !

Le puissant Cachalot , ennemi du Requin ;

Du combat avec lui balançant le destin ;

Le Priste monstrueux , dont l'arme est une scie ,

Dictionnaire de Trevoux écrivent indifferemment *Requiem* ou *Requin* , & ils prétendent qu'il est ainsi nommé » *parce que quand on en est mordu , il n'y a rien autre chose à faire qu'à chanter le Requiem.* » On a souvent trouvé dans le ventre du Requin , des hommes qu'il venoit d'engloutir sans les avoir dévorés par morceaux. Dampiere garantit le fait comme témoin oculaire.

* Antipathie & guerres des Poissons.

1 Cet énorme poisson est aussi l'ennemi de la baleine. Voyez dans Plin [*lib. 9. c. 6.*] une description énergique des combats qu'ils se livrent.

Le Priste monstrueux. Il se nomme aussi la Scie. L'Auteur d'une description curieuse des animaux du Spitzberg , décrit ce poisson en ces termes : " Le poisson à scie est ainsi appelle à

Qui , pourſuivant ſa proie , ou défendant ſa
vie ,

Sépare en deux le corps de ſon fier ennemi :
Vainqueur , ſoit qu'il aſſaille , ou qu'il ſoit aſ-
ſailli ;

Et l'Eſpadon , armé de ſa tranchante ¹ épée ;
A ² percer les vaiſſeaux quelquefois occupée ;
Qui toujours prévoquant la Baleine au combat,
Fond ſur elle, l'attaque, & ſous ſes coups l'abat;
Le ³ Narwal, l'Epaular : tous ardens à ſe nuire,
Prompts à ſ'entre-attaquer , prompts à ſ'entre-dé-
truire.

» cause d'un os long & large qu'il a à ſa machoire
» ſupérieure , & qui eſt bordé de chaque côté
» de pluſieurs dents crénelées comme celles d'u-
» ne ſcie. Il ſ'en ſert pour couper en deux les
» poiſſons qu'il pourſuit , & ceux qui le pour-
» ſuivent. Il a ſur le dos deux nageoires , & qua-
» tre ſous le ventre , deux de chaque côté. Ses
» yeux ſont au-deſſus de ſa tête , & ſa bouche eſt
» directement ſous les yeux : ce qui lui donne
» un air monſtrueux. J'ai vu un de ces poiſſons
» qui avoit plus de vingt piés de longueur. »
chap. 6.

¹ Rondelet dit qu'elle a quelquefois ſept ou
huit piés de long , & quatre ou cinq pouces de
large. [*De Piſci. lib. 16. c. 15.*]

² Xiphias , *id eſt gladius , roſtro mucronato eſt* .
& *ab hoc naves perſoſſæ merguntur.* Plin. lib. 32.
cap. 2.

³ » Le Narwal ou Licorne de mer eſt ainſi
» nommé parce qu'il a une corne de cinq ou ſix
» piés de long qui fort de ſon muſeau , & lui
» ſert d'arme avec laquelle il ne craint pas d'at-
» taquer la Baleine la plus puiffante , & même
» un vaiſſeau qu'il perce quelquefois. Ce poiſſon
» a ſur le cou une ouverture par où il rejette
» l'eau. Il eſt extrêmement fort , agile & diffi-
» cile à prendre. Il a depuis ſeize juſqu'à vingt
» piés de longueur, » *Description des animaux du*
Spiritzberg chap. 6.

Grand Dieu , tu le permets , ou plutôt tu le
veux.

Ces combats éternels qu'ils se livrent entre eux,
Sont un physique bien , réglé par ta sagesse.
Par-là s'amoindrisant , leur meurtrière espèce
Désolé moins des flots les habitans légers ,
Et leur voracité dépeuple moins les mers.

Quel spectacle charmant ! Sur la liquide plai-
ne ,

Que les tièdes Zéphirs font sillonner à peine ,
Un citoyen de l'onde , * aux yeux des matelots
Lève son front , se joue & bondit sur les flots.
Fier & tranquille, plein d'une noble assurance,
Tantôt il suit la nef , tantôt il la devance.
Au devant de sa tête un creux large & placé.
Des plus riches couleurs son corps est nuancé ,
Selon que la lumière est sur lui réfléchie.
Sa peau fine est par tout d'écailles enrichie.
D'une 2 rapide course il fend le flot amer.
Il en est surnommé la *Fleche de la Mer*.
C'est toi , poisson fameux, qu'a célébré la Fable,
Pour prix d'avoir sauvé ce chantre mémorable,
Que vouloient immoler d'avidés matelots.
Près d'être ensevelis dans l'abîme des flots ,

* Le Dauphin.

1 *Hominem non expavescit, ut alienum. Obviam na-
viganti venit, alludit exultans, certat etiam, & quam-
vis plena præterit vela. Plin. lib. 9. c. 8.*

2 *Velocissimum omnium animalium, non solum ma-
rinorum, est Delphinus: ocyor volucre, ocyor telo*
Ibid.

Pour prix d'avoir sauvé ce chantre mémorable. Plin.,
Aulu-Gelle , & avant eux Hérodote , donnent
ce fait pour certain , & le premier cite à ce su-
jet plusieurs exemples de l'amitié prétendue du
Dauphin pour l'homme. Je dis prétendue ; car
cette amitié est tout aussi fabuleuse que l'avan-
ture d'Arion , laquelle a pourtant un fond his-
torique , que M. l'Abbé Banier développe dans
sa Mythologie expliquée par l'histoire , tom. 8.
liv. 7. chap. 8.

DE LA NATURE, Chant. II. 51

Il déplorait son sort d'une voix gémissante.
 Attiré par les sons de sa lyre touchante,
 Tu parus, & ton dos fut un trône pour lui.
 Pour immortaliser ton généreux appui,
 Les filles de mémoire à l'envi te chanterent ;
 En 1 astre radieux dans le ciel te placèrent.
 Mais ne sois plus si fier de ces honneurs pom-
 peux :
 Il en est un pour toi plus grand, plus précieux.
 C'étoit peu que la Fable eût consacré ta gloire,
 Il falloit que ton nom fût gravé dans l'histoi-
 re ;
 Qu'il fût le nom du fils du plus puissant des Rois
 D'un Prince, l'espérance & l'amour des Fran-
 çois,
 L'héritier des vertus de son auguste Pere,
 Aquises aux BOURBONS par droit héréditaire.

EST-CE une illusion ? Je vois du sein des
 eaux *
 Sortir, en bondissant, d'aquatiques troupeaux.

1 Constellation du Dauphin dans la partie septentrionale du Ciel.

Il falloit que ton nom. Je désigne ici l'acte de donation si célèbre dans l'histoire de France, par lequel Humbert Dauphin de Viennois, donna son pays de Dauphiné à Charles, petit-fils de Philippe de Valois, à condition que les fils aînés des Rois de France porteroient à perpétuité le nom de Dauphin, & écarteleroient de France & de Dauphiné. M. l'Abbé de Choisi nous apprend dans son Histoire de Philippe de Valois, d'où j'ai tiré ce détail historique, que l'acte fut passé à Romans le 30 Mars 1349. & non en 1343, comme disent quelques Historiens, moins exacts que cet élégant Ecrivain. Personne n'ignore l'accident funeste qui occasionna cette fameuse donation.

* Poissons amphibies.

Du meuglement des uns les airs au loin raisonnent.

Les autres sur la rive au sommeil s'abandonnent.
J'en vois qui , sur les rocs que bat le flot amer ,

Du meuglement des uns. Le cri du Lamentin ressemble beaucoup au meuglement de la Vache , & c'est ce qui l'a fait appeller la Vache de mer. Ce poisson amphibie a deux pieds en forme de main qui ont chacun quatre doigts. Le P. du Tertre [*Histoire des Antilles.*] décrit la maniere dont on le prend dans les mers de l'Amérique. La pêche en est curieuse.

Les autres sur la rive au sommeil s'abandonnent. Ce sont les Veaux marins. *Sternunt se somno diverse in littore Phocæ* , dit Virgile , [*Georg. lib. 4.*] Leur sommeil est profond , & il passoit en proverbe chez les Anciens. De-là le vers de Juvenal : *Eripiunt somnum Druso , vitulisque marinis.* Sat. 3. » Le Veau marin , dit l'Auteur de la description des animaux du Spitzberg , » a la » tête semblable à celle du chien , avec des » oreilles écourtées. Il a les yeux grands & enfoncés , les dents asilées , des griffes noires , » longues & pointues , la queue courte. Il » aboie comme un chien enrôlé. » Chap. 4.

J'en vois qui sur les rocs. le Walrus , ou Bœuf marin. » Cet animal amphibie ressemble assez » au Veau marin , mais il est beaucoup plus » gros. Il a l'ouverture de la gueule aussi large » que celle d'un Bœuf , lequel il égale en grosseur. Ses yeux qui sont rouges comme du sang , » sont fort élevez au-dessus des naseaux. Chacun de ses quatre pieds a cinq doigts dont les » ongles sont courts & pointus. Son cou est si » épais qu'il a de la peine à tourner la tête. Il » a à la mâchoire supérieure deux dents longues d'un pié , plus blanches & plus estimées » que l'ivoire , & qui se recourbent en demi » cercle vers sa poitrine , laquelle est fort large. Le mugissement du Walrus est affreux. » Il aime à sortir de l'eau , & il grimpe avec

En agiles chevreaux , grimpent d'un pied léger.
 Sur le sable mouvant qui couvre ton rivage ,
 O mer , tu m'offres donc une réelle image
 Des troupeaux de nos champs , épars sur le co-
 teau ?

Ton pasteur fabuleux I manque seul au tableau,
 Sur ces bords écartés quel motif les amène ?
 Qui les force à sortir de la liquide plaine ?
 Des organes divers qui composent leur corps ,
 Telle est la contexture & tels sont les ressorts ,
 Que de ces animaux l'espèce vagabonde ,
 Citoyenne à la fois de la terre & de l'onde ,
 Reçoit dans les poumons le fluide élément ,
 Nécessaire pour elle autant que l'aliment.
 Ils viennent donc souvent respirer sur la rive ;
 Et goûtent du sommeil la douceur fugitive.
 On dit qu'alors l'un d'eux , de la troupe écarté ,

» agilité sur les rochers qui font le long du ri-
 » vage , & sur les énormes quartiers de glaces
 » qui flottent dans ces mers » *Description des*
animaux du Spitzberg , chap. 4.

1. Prothée.

On dit qu'alors l'un d'eux. Je rapporte ce fait
 singulier sur le témoignage de Dampiere , dans
 son voyage autour du monde , écrit avec plus
 d'exactitude que * d'élégance. Pline dit la mê-
 me chose des Grues [*lib. 10. chap. 23.*] L'Au-
 teur de la Description que j'ai déjà souvent ci-
 tée , parle de cette sentinelle , mais moins afir-
 mativement que Dampiere. » Je crois , dit-il ,
 » que pendant qu'ils dorment , [*les Walrus*]
 » il y en a un qui fait sentinelle , car j'ai sou-
 » vent remarqué que lorsqu'on approche , il y
 » en a un qui donne aussitôt un coup de dent
 » à son voisin , & celui-ci au sien , ce qui con-
 » tinue de même jusqu'au dernier. Dès qu'ils
 » sont éveillés , ils se dressent sur leurs pieds

* Je parle de la Traduction qui en a été faite
 en Hollande sur l'original par les Anglois , &
 qui est la seule que je connoisse.

54 LES MERVEILLES

Argus ensemble & Lynx , veille à leur sûreté.
 Voit-il approcher l'homme ? A cet aspect terrible ,
 Il pousse un cri perçant qui du sommeil paisible
 Tire ses compagnons , au signal allarmés.
 Tout fuit. Déjà sur eux les flots sont refermés.

ON diroit que la mer , émule de la terre ,
 Se plaise à copier , dans tout ce qu'elle enferme,
 Du terrestre séjour les différens tableaux.
 Tout s'y présente aux yeux sous des aspects
 égaux.
 Je vois divers poissons d'espèce singulière ,
 S'élancer hors de l'onde , & d'une aîle légère

» de devant. Ils regardent d'un œil farouche ,
 » & poussant un mugissement terrible , frap-
 » pent de leurs défenses sur le rocher ou sur la
 » glace , comme s'ils vouloient les aiguïser. Puis
 » mettant leurs pieds de derrière sous ces def-
 » fenses , ils se culbutent en foule dans la mer. "

Chap. 4.

S'élancer hors de l'onde. Voici ce que dit sur les
 poissons de cette espèce, le Traducteur de l'his-
 toire générale des Voyages [*M. l'Abbé Prevost*]
 „ Les Poissons volans paroissent des monstres
 „ à ceux qui les voient pour la première fois.
 „ Il est si étrange d'apercevoir tout d'un coup
 „ des especes de harangs qui sortent de l'eau
 „ avec des aîles , & qui traversent l'air dans
 „ un certain espace , qu'on à peine à ne pas
 „ les prendre pour de véritables oiseaux. " *Tom.*
II. pag. 445. *M. l'Abbé Guyon* , dans son His-
 toire des Indes anciennes & modernes , entre
 plus dans le détail. " Les poissons volans , dit-
 „ il , sortent de la mer par grosses troupes , &
 „ volent à la hauteur d'une pique , & à cent
 „ pas loin , mais point au-delà , parce que leurs
 „ aîles se séchent au soleil, Ils sont presque sem-
 „ blables à des harangs , & leurs aîles appro-
 „ chent de celles des chauvefouris. „ *Tom. I.*
part. I. chap. 6.

Fendre, traverser l'air étonné de les voir,
 En agiles oiseaux à l'envi se mouvoir,
 Puis fondre & s'abîmer dans la plaine salée,
 Quand l'aîle s'engourdit, cessant d'être mouillée.
 Ce vol, traité de fable, & cependant réel,
 A quel titre, pourquoi leur est-il naturel ?
 Si l'être créateur l'accorde à leur espèce,
 C'est pour eux un bienfait, digne de sa sagesse.
 C'est par un tel moyen qu'il garantit 1 urs jours
 Des coups de l'ennemi qui les poursuit toujours.
 Quand ils n'espèrent plus d'échaper par la fuite,
 Leur aîle déployée élude la poursuite.
 Tel souvent, dans les bois, un sauvage Ramier,
 Que dévore des yeux le chasseur meurtrier,
 Pour suivi, fend les airs d'un vol prompt & rapide :

Heureux s'il peut tromper une adresse homicide !

POISSONS, exquis au goût, sur les côtes semés,

Vous vous offrés en foule à mes regards charmés.

Je vois & l'Erurgeon à la chair savoureuse ;
 Délices d'une table à grands frais somptueuse ;
 Et l'excellent Turbot, de la mer le 1 Faïsan,
 Et la Sole grisâtre, & le blanc Eperlan,
 La vive à l'aiguillon au pêcheur redoutable,
 Et ce 2 poisson rougeâtre, au goût si délectable,
 Et toi, petit poisson, dont le corps argenté,

1 Son goût exquis l'a fait ainsi nommer.

2 Le Rouget. Sa couleur lui a fait donner ce nom.

Et toi, petit poisson, dont le corps argenté. La Sardine. Ce poisson qui est sans arêtes, & d'un manger délicat, n'a guère que quatre pouces de longueur, & dix lignes de largeur. Il est extrêmement abondant sur les côtes de Provence. Il y a des Sardines plus petites qu'on appelle *Anchois*. On les sale, après en avoir ôté la tête ; & il s'en fait un grand commerce à Marseille pour les pays étrangers.

De parcelles d'azur est partout moucheté,
 Toi, qui de tout convive enlevant les suffrages,
 De la riche Provence inondes les rivages,
 Mille autres, tous exquis, tous d'un goût différent.

Leur foule, à mes regards, se déborde en torrent :

Innombrables enfans de cette voix féconde,
 Qui sema d'habitans les airs, la terre & l'onde,
 Et qui, les benissant, leur dit : *Multipliez*.¹
 Tes ordres ne sont point eu vain signifiés,
 Grand Dieu ! Les citoyens de la liquide plaine,
 Fideles à remplir cette loi souveraine,
 Peuplent à l'infini l'immense champ des eaux,
 Produits, renouvelés à flots toujours égaux.
 Souvent, non moins féconde, une espèce inconnue,

Phénomene nouveau, vient fraper notre vue.
 Même fécondité dans l'innombrable essain
 Des reptiles que l'onde enferme dans son sein,
 Dont, à nos foibles yeux, la petitesse extrême
 Dérobe la figure, & l'existence même :

Etres organiques, conformés avec art,
 D'atomes animés formant un monde à part,
 Plus merveilleux encor, peut-être plus immense.
 Que celui des poissons dont on voit l'existence,

Tous ces divers poissons, pour leur goût recherchés,*
 Ont leurs fiers ennemis, visibles, ou cachés.

¹ Gen. c. 1. v. 22.

Souvent, non moins féconde. „ Quelques soins que
 „ les Auteurs anciens & modernes aient pris de
 „ distinguer les genres & les especes des poissons par des caractères qui les rendent reconnaissables, tous les jours il en tombe dans les
 „ filets des pêcheurs, qui dérangent par leur nouveauté le système de nos naturalistes. Souvent on ne sçait dans quelle classe les loger,
 „ ni quel nom leur donner. » *Spec. de la Nat.*
Tom. III. pag. 224.

* Leurs guerres & leurs ruses.

A leur antipathie, à leur haine fidèles,
Ils se livrent entre eux des guerres éternelles.
O mer ! quoi, votre sein n'est qu'un champ spa-

cieux,
Théâtre de discorde & de combats nombreux,
Un empire où la force opprime la foiblesse,
Où tout est stratagème, art, embûches, sou-

plexe,
Où l'ennemi triomphe & cede tour à tour :
Scene renouvelée au terrestre séjour.

Quel prodige l'un d'eux à mes regards dé-
ploye, *

Soit que fier assaillant, il attaque sa proie ;
Soit qu'il veuille échapper à la perfide main ;
Qui dans un piège adroit l'a fait tomber en
vain ?

La proie à son abord est soudain engourdie,
Et ne peut se soustraire à la dent ennemie.
Du robuste pêcheur le bras pétrifié

* La Torpille.

Du robuste pêcheur le bras pétrifié. Dans un Mé-
moire inséré parmi ceux de l'Académie des Scien-
ces [*an.* 1714. *pag.* 344.] M. de Reaumur ex-
plique la cause de l'engourdissement que la
Torpille produit dans ceux qui la touchent. La
Torpille a, comme tous les poissons plats, le
dos un peu convexe. Lorsqu'elle veut se ven-
ger de celui qui la touche, cette partie, selon
M. de Reaumur, s'applatit insensiblement, &
même quelquefois jusqu'à devenir concave. Par
cette contraction lente, le poisson bande pour
ainsi dire, tous ses ressorts. Les coups partent,
& ils sont si subits, si réitérez, qu'ils ébranlent
les nerfs du bras, & arrêtent ou changent le
cours des esprits animaux, ou de quelque flu-
ide équivalent. De-là l'engourdissement & la
douleur qui l'accompagne, laquelle est quel-
quefois assez vive. » Celle que je ressentis là
» première fois, dit agréablement M. de Reau-
» mur, ralentit en peu mon ardeur à faire
» par moi-même des expériences sur la Torpille.

Reste subitement immobile & lié.

C'est ainsi qu'à l'aspect de cette tête horrible,
Couverte de serpens au sifflement terrible,
De ce monstre hideux contre Persée armé, 1
En roc, selon la Fable, on étoit transformé.

Un autre, * que poursuit son vorace adver-
saire,

Echappe avec plus d'art à sa dent sanguinaire.

D'un petit réservoir, une noire liqueur 2

Est lancée, & j'aillit contre son agresseur.

Un nuage alentour dans l'onde se déploie.

L'ennemi dérouter cherche à tâtons la proie,
Et sa gueule qu'il ouvre & qu'il ferme au ha-
zard,

Croit à chaque reprise engloutir le fuyard.

Tel un Lievre aux abois qui ne court qu'avec
peine,

Prompt à mettre en défaut la meute hors d'ha-
leine.

Se cache, se blotit en centre d'un hallier,

Et voit en vains efforts s'épuiser le levrier.

Toi seul, grand Dieu, toi seul leur donnes
cette adresse.

Ils éludens par toi les pièges qu'on leur dresse.

Cette dextérité, cet instinct merveilleux,

Voisins de la raison, sont étrangers en eux.

Par la subtilité tu balances la force.

Quant à leur fière haine, à leur constant di-
vorce,

Ta sagesse sans doute, en ses profonds décrets,

Y cache un germe heureux d'avantages secrets.

RIEN ne peut épuiser la prodigue nature.

Sur nous ses riches dons sont versez sans mesure.

L'homme, en son champ fertile, ardent à mois-
sonner,

1 Meduse.

* La Seche.

2 *Ubi sensere se apprehendi, effuso atramento, quod pro sanguine his est, infusata aqua absconduntur.* Pli-
ne le Natur. liv. 9. c. 29. en parlant de la Seche.

Recueille cent fois moins qu'elle ne peut donner.

Des poissons sous un toit * qui leur sert de défense ,

A mes yeux étonnez s'offre une foule immense,
Les uns au pied du roc attachez fortement ,
Les autres sur le sable épars confusément.

L'onde à cours progressif s'avancant vers la plage ,

Les a tous avec elle entraînez au rivage ,
Et de son plus haut point descendant par degrez,
A nos avides mains elle les a livrez.

Oui , par cette faveur, par cette heureuse-voie,
Moules , Huitres , Homars , vous êtes notre proie ,

Toi , sur-tout , ô poisson , pour ton goût si prisé ,

* Les Coquillages.

Des poissons sous un toit. Sur les coquillages de mer voyez la seconde partie d'un ouvrage qui a pour titre, *l'Histoire Naturelle éclaircie dans deux de ces principales parties, la Lithologie & la Conchyliologie.* La sagacité de l'Auteur [M. d'Argenville], membre de la Société des Sciences de Montpellier, n'y laisse presque rien à desirer touchant le genre, la forme & les propriétés des coquillages de mer, de rivière & de terre.

Toi, sur-tout. Le poisson à coquille qu'on nomme *Ourfin*. C'est un Hérifon de mer d'une espece particuliere, fort connu sur les côtes de la Méditerranée. La forme de l'Ourfin est un globe un peu applati, tout couvert de piquans qui lui servent comme de pieds, & au moyen desquels il marche en roulant. Sa couleur est tantôt grisâtre, tantôt tirant sur le violet, mais plus souvent noire. La partie par où il se nourrit est armée de cinq petites dents, & elle est placée au centre inférieur de la coquille. La chair que cette coquille renferme est partagée en cinq lobes d'un rouge foncé, ou d'un jaune pâle. Tel est exactement ce petit poisson. Com-

Formant un globe noir d'aiguillons herissé.

Quel pinceau tracera de ce peuple reptile ;
 En tous lieux avec lui traînant son domicile ,
 La forme variée , & les propriétés ,
 De leurs toits sinueux les diverses beautés ,
 L'instinct que la nature assigne à chaque espece ;
 Comment elle s'unit , se reproduit sans cesse ,
 Par quel art au péril elle fait s'arracher ?
 Ce tableau merveilleux , je n'ose l'ébaucher ,
 Et plus frappé des traits que propre à les dé-
 crire ,

Spectateur enchanté , je me tais , & j'admire.
 La nature est sans borne , & l'art est limité.

? Tu me frapes , sur-tout , par ta dextérité ,
 Hardi Navigateur , * petite nef flotante ,

me l'Auteur du *Spéctacle de la Nature*, & celui de
l'Histoire naturelle éclaircie, &c. ne peignent point
 ce coquillage à des traits assez marquez, j'ai cru
 devoir le décrire pour le rendre plus reconnois-
 sable. Il mérite cette petite distinction pour
 son goût exquis ; qui le fait préférer par bien
 des gens à l'huitre verte, toute excellente qu'elle
 est.

* Le Nautile.

Hardi Navigateur , petite nef flotante. Il y a
 dans l'Histoire Naturelle certains faits singuliers
 qu'on aime à décrire à l'envi , & qui forment ,
 pour ainsi dire , une succession de tableaux à
 coloris différens , mais à dessein uniforme. Du
 nombre de ces tableaux répétez sont les opéra-
 tions du poisson à coquille , qu'on appelle le
 Nautille ou le *Navigateur* , & qui est assez com-
 mun dans la Méditerranée. On en lit dans le
Spéctacle de la Nature [tom. III, pag. 231.]
 une description élégamment traduite de l'ouvra-
 ge du Chevalier Vallisnieri , intitulé : *Saggio d'Is-
 toria naturale*, ou essai d'Histoire naturelle. L'Au-
 teur Italien n'a fait lui-même que traduire la
 description d'Oppien , dans le premier Livre
 de son Poëme sur la Pêche , & le Poëte Grec a
 fort bien pû la puiser dans Plinè , qui écrivoit

DE LA NATURE, Chant II. 61
Des nef's que construit l'homme image ressemblante.

Réunis dans ton sein leur nombreux attirail :
Sois seul & mât , & voile , & rame , & gouvernail :

Fais en Pilote expert , manœuvrer ta nacelle.
Non, je n'en doute point , ce fut sur son modèle,
Qu'on fabriqua la nef qui des rives d'Argos ,
La première cingla vers la riche Colchos ,
Et ravit avec art cette Toison fameuse ,
Que l'histoire a tournée en fable ingénieuse.
Et toi , poisson vanté , * jadis trésor de Tyr :

environ 130, ans avant lui , & qui décrit [*lib. 9. c. 30.*] peut-être aussi d'après quelque modèle , la manœuvre admirable du Nautile. Je ne parle point des Naturalistes modernes qui ont expressément écrit sur les poissons , & qui à l'égard de celui-ci , sont presque tous les échos les uns des autres.

* Le véritable motif de la célèbre expédition des Argonautes est exposé dans l'ouvrage de M. l'Abbé Banier , qui a pour titre : la Mytologie & les Fables expliquées par l'Histoire , *tom. 6. liv. 3.* J'y renvoie le lecteur

* Le Murex , ou , la Pourpre.

Jadis trésor de Tyr. On attribue aux Tyriens l'invention de la teinture en pourpre. Leur industrie porta au plus haut degré de perfection cette précieuse teinture qui faisoit la branche la plus florissante de leur commerce , & qui étoit la source de leurs immenses richesses. Pline nous apprend [*lib. 9. c. 40.*] que la pourpre de Tyr qui avoit été mise deux fois à la teinture , se vendoit à Rome mille deniers la livre , ce qui revient à près de cinq cents francs de notre monnoie. Voyez sur le Murex ou *Buccinum* des anciens , un Mémoire curieux de M. de Reaumur , inséré parmi ceux de l'Académie des Sciences [*an. 1171. pag. 168.*] son exactitude ordinaire n'y laisse rien à desirer , & tout y est appuyé sur des expériences répétées.

Qui , détaché du roc , de ton corps fais sortir
 Cette riche liqueur qui , sur la laine empreinte ,
 Du rouge le plus vif produit l'heureuse teinte ,
 Et lui prête un éclat qui ne peut s'affoiblir :
 Voi de cette couleur Rome s'enorgueillir ,
 S'en faire un ¹ privilège , un titre de noblesse ,
 Et les Rois , sur leur trône étaler sa richesse.

Et toi , poisson caché sous un toit argenté , *
 Sois fier d'un logement sans égal en beauté.
 Qu'il l'offre à l'œil charmé de graces différentes !
 Quels contours variez ! Quelles couleurs bril-
 lantes !

Il trace tour à tour & le pourpre & l'azur ,
 Des nuances de verd , de bleu , de clair-obscur.
 Son sein (si l'on en croit les fables du Permesse)
 Son sein servit de trône à la tendre Déesse ,
 Quand sur ce char flottant , de son poids orgueil-
 leux ,

Que pouffoient mollement les Zéphirs amou-
 reux , (de ,

Q'entouroient les Tritons & les Nymphes de l'on-

Et lui prête un éclat. L'éclat de la pourpre Ty-
 rienne étoit à l'épreuve du tems. Je vais en ci-
 ter un exemple remarquable. M. Rollin rappor-
 te [*Histoire ancienne* , tom. 6. pag. 428.] qu'à la
 prise de Suse , Alexandre trouva dans le trésor ,
 outre cinquante mille talens (cent cinquante mil-
 lions) cinq mille quintaux de pourpre qu'on y
 avoit amassée pendant l'espace de cent quatre-
 vingt-dix ans , & qui avoit encore toute sa fleur
 & tout son lustre. Au reste , ce grand amas de
 pourpre faisoit une somme immense ; car , se-
 lon M. Rollin , la pourpre se vendoit jusqu'à
 cent écus la livre. On a vu dans la note précé-
 dente que Pline l'évalue à un prix bien plus
 haut. Il est vrai qu'il parle de la pourpre mise
 deux fois à la teinture , ce qui en devoit hausser
 le prix , & presque le doubler.

¹ Les Consuls & les Sénateurs avoient seuls le
 droit de porter des robes de pourpre.

* La conque de mer appelée *Porcelaine*.

Avec tous ses attrait elle parut au monde,
Et, subjuguant le cœur des dieux & des mortels,
Fut en pompe à Paphos recevoir des autels.

Enfin, toi, qu'aux regards la rive orientale,*
Sur ses bords fortunez pompeusement érale,
Qui vois former en toi par un suc précieux,
Des globes arrondis un essein gracieux,
Qui t'ouvres aux rayons du Dieu que l'Inde ado-

re,

Qui te nourris, dit-on, des larmes de l'aurore;
Et sur ton cher trésor te t refermant soudain,
De qui veut le ravir tranches l'avidé main ;

* La mere-Perle.

Enfin, toi, qu'aux regards. Les deux plus fameuses pêches de perles orientales se font au Cap Commorin, & dans l'Isle de Ceylan. Les Indes Occidentales en fournissent de beaucoup plus grosses, mais elles sont moins parfaites pour l'eau & pour la rondeur. Voyez dans les voyages de Tavernier [*liv. 2. chap. 21.*] la maniere dont on pêche les perles dans les mers d'orient.

Qui te nourris dit-on. C'est Pline qui le dit [*lib. 9. cap. 35.*] & il ajoute que les perles sont molles dans la mer, & ne se durcissent que quand elles sentent l'air ; que la mere-Perle s'amaigrit & avorte lorsqu'il tonne. Ce sont-là de ces erreurs de fait qui ne sont pas en petit nombre dans l'ouvrage de l'*Historien de la Nature* : ouvrage fort estimable d'ailleurs, d'une immense étendue, d'une érudition infinie, & presque aussi varié que la nature elle-même. C'est le jugement qu'en porte Pline le jeune. [*Epist. 5. lib. 3.*] & dans cet éloge, ce n'est point un neveu qui parle, c'est un historien désintéressé.

¹ *Concha ipsa cum manum videt, comprimit sese operitque opes suas, gnara propter illas se peti, manumque si praveniat, acie sua abscindit, nulla justiore pœna.* Plin. lib. 9. c. 35. La poésie avoueroit un tableau si énergique. Il y en a beaucoup de la même force dans l'ouvrage de ce sçavant Naturaliste, que je cite si souvent dans ces notes.

O richesse de l'onde , ô nacre éblouissante ;
 Prodigue à l'univers ces globules qu'on vante.
 Que leur poids , leur blancheur ; leur régularité
 Ornent le front des Rois , décorent la beauté.

QUELLE image à mes yeux est ici * présentée ?
 Dans la mer la campagne est-elle transportée ?
 D'herbes & de gazon son fond est parqueté.

Ornent le front des Rois. La couronne des Rois d'Espagne est enrichie de la fameuse perle qui fut présentée à Philippe II. Cette Perle est de la grosseur d'un œuf de Pigeon & elle est taillée en poire. Cléopâtre avoit à ses oreilles deux perles les plus belles qu'on eût jamais vues , & dont chacune étoit estimée plus d'un million. Plin & Macrobe nous apprennent à quel usage extraordinaire l'une de ces perles fut employée. Le détail de ce fait historique est trop ample pour pouvoir être inséré dans une note. Je me bornerai à dire que la perle qui resta fut donnée à Auguste qui , l'ayant fait couper en deux , la fit servir de pendans d'oreille à la statue de Vénus qui étoit dans le Panthéon.

* Les plantes marines.

D'herbes & de gazon. Il est certain que le fond de bien des mers est semé d'herbages & de mousse. Plin place même des forêts au fond de l'Océan oriental ou la mer des Indes : *» Totus orientis oceanus refertus est sylvis. »* lib. 13. c. 25. Au rapport de Robbe, dans sa Géographie, la surface de la mer , près du Cap de bonne-Espérance , est si couverte de mousse , qu'après une rude tempête , on la prendroit pour une vaste prairie. On y voit sur-tout une grande quantité de Goëmond, qui est une herbe tirant sur le verd foncé , assez semblable au foin , & dont les brins sont entrelassés les uns dans les autres. Je conjecture que la tempête , en agitant extraordinairement les flots , arrache cette sorte d'herbe du fond de la mer , où elle doit tenir foiblement. Voyez sur la nature du fond de la mer, la Théologie de l'eau, liv. 1. c. 7.

Le plongeur du nocher l'a souvent rapporté.¹
 Dans son sein quel amas de racines, de plantes,
 En espèces, en contours, en forme différentes !
 Elles trouvent dans l'eau le suc bitumineux ,
 Les particules d'air , & les esprits nitreux ,
 Dont la vertu distincte est propre à leur nature,
 Et dont l'heureux concours sert à leur nourri-
 ture.

De ces agens unis les secours réguliers ,
 Les font & végéter & naître par milliers,
 Si pour nous leur usage est rarement utile ;
 Elles versent leurs biens sur le poisson reptile :
 Il y puise sans fin des suc's alimenteux.
 Sur les couches de mousse il dépose ses œufs.
 Dans leur masse touffue il trouve des retraites,
 Qui lui font éviter mille embuches secrettes.

* Viens , brille dans mes vers , corps souple &
 spongieux ,

A jaunâtre couleur , à pores sinueux ,
 Croissant au pié des rocs qui bordent le rivage,
 Toi , dont le sein criblé donne un libre passage
 Au liquide élément , qu'il absorbe soudain ,
 Et dans le même instant, comprimé par la main,
 Le rejette & l'épanche , & le fait reparoître.
 Jusqu'à la fin des tems l'onde te fera naître ,
 Pour servir sur la terre aux usages nombreux ,
 2 Où t'employe avec art un bras laborieux.

¹ La seconde. Lorsqu'elle porte sur un fond uni , & qui n'est pas sablonneux , il s'y attache ordinairement quelques brins d'herbes.

* L'éponge.

² Personne n'ignore l'utilité des Eponges, soit fines , soit grossieres , & les divers usages auxquels on les employe dans plusieurs arts mécaniques.

³ Voyez dans l'Histoire physique de la mer par M. le Comte Marigli , les curieuses observations que cet illustre Physicien a faites sur le corail , & en particulier sur les fleurs de cette plante marine , lesquelles il a découvertes le premier. M. de Réaumur assure pourtant que

Décore aussi mes chants, ô merveilleux Arbuste,
 Qui souffres en Europe un rebut trop injuste,
 Mais, vengé de l'affront aux bords Orientaux,
 Vois l'Inde t'égalér aux plus riches métaux.
 Du rouge le plus vif tes branches sont empreintes.

Tu végètes, tu crois dans les vastes enceintes,
 Sur le plafond pierreux des antres de la mer,
 Et tes souples rameaux se durcissent à l'air.
 Tantôt, réduit en poudre en *alkalis* fertile,
 A l'art de Galien ta substance est utile.
 Tantôt, dans le réduit d'un amateur des arts,
 Sur toi d'un Curieux tu fixes les regards.

LES merveilles, grand Dieu, que tu semas
 dans l'onde,
 Sont de tableaux sans fin une source féconde.
 Moins nombreux mille fois sont ces grains si légers,
 Dont ta prodigue main couvrit le bord des mers.
 Une nouvelle lice à mes chants est ouverte.
 Une scène plus vaste à mes yeux est offerte.
 De grands corps isolés dominant sur les eaux :
 D'ailés remparts de bois fendent le sein des flots.

ces fleurs mieux observées, ne sont qu'un amas de très-petits insectes de mer. Voyez la *pref. du 6 vol. de son Hist. des Insectes.*

Qui souffres en Europe. On ne fait plus guère usage du Corail en Europe & on en néglige assez la pêche dans la Méditerranée : mais on l'estime toujours beaucoup en Asie. Il y est employé à une infinité de petits ouvrages d'agrément, à des poignées de sabre, des Pommes de canne, des brasselers, des colliers, &c. Le cas que les Orientaux font du corail, & l'usage auquel ils l'emploient, sont fort anciens, puisque Plin, qui vivoit sous Vespasien & Tite, en parle dans le deuxième chapitre du trenté-deuxième livre de son Histoire naturelle,

Tous ces vastes terrains * qui d'espace en espace ,

Sont semés au hazard sur l'humide surface ,
Qui peuples d'habitans , en espèce divers ,
D'un front si fastueux s'élèvent sur les mers ,
Rassembrent dans leur sein des cités , des cam-

pagnes ,
Des fleuves , des forêts , des plaines , des mon-

tagnes :

Spectacle varié dont les yeux sont frappés ;
Océan , les as-tu sur la terre usurpés ,
Ou , fracassant ses flancs , des secousses bru-

* Les Isles : leur origine.

Ou , fracassant ses flancs. Je ne disconviens pas que des tremblemens de terre violens ne puissent détacher d'un continent bordé par la mer, où même du fond de la mer qui le baigne, certaine portion de terrain , & voila une Isle nouvelle , mais une Isle peu étendue , & voisine du continent où le tremblement de terre se fera fait sentir. Ainsi fut formée la petite Isle de Santorin , qui sortit [le 21 Mai 1707] du fond de la mer , sur les côtes de l'Archipel. Telle peut aussi avoir été la formation des trois petites * Isles qui sont à deux milles de la chaîne de montagnes , qui borde la côte de Marseille vers le Nord. Mais je nie que les Isles d'une très-vaste étendue , & fort éloignées de la Terre - ferme , que l'Isle de Saint Dominique , par exemple , & l'Isle de Cuba puissent avoir été ou détachées du continent de l'Amérique septentrionale , ou élancées du fond de ses mers par un tremblement de terre quelconque. Les bornes que prescrit une note [& celle-ci les excède déjà] ne me permettent pas d'exposer les raisons physiques qui prouveroient, si je ne me trompe, cette impossibilité. Le Lecteur un peu Physicien les suppléera aisément.

* On les appelle le Château d'Is, *Pomègue & Ratoneau*. Elles existoient déjà du tems de César ,

Meres d'affreux dégâts , & d'horreurs effrayan-
tes ,

Les ont-elles jadis de sa masse arrachés ,
Et d'un ferme lien à ta base attachés ?

Non : ces immenses corps ont une autre origine.

Quand l'Etre créateur eut juré la ruine
De ce peuple d'ingrats qui , fiers de leurs for-
faits ,

D'un oubli monstrueux payoient tous les bien-
faits ,

Et dont l'audace impie , à son comble portée ,
Bravoit du Dieu vivant la justice irritée :

Aux flots il commanda de servir son courroux.

Les flots obéissans soudain s'armèrent tous.

Les eaux du grand abîme à torrens s'échapè-
rent.

Les eaux des vastes mers de leur lit s'élancèrent.

S'élevant par degrés , tous ces flots furieux ,

Des vengeances du Ciel ministres rigoureux ,

Eurent bientôt couvert la face des campagnes.

L'onde enfin surpassa le faîte des montagnes :

Le terrestre séjour par tout fut submergé.

Le Genre-humain périt. L'Eternel fut vengé.

Alors tout ne fut plus que terres éboulées ,

Eparfées d'un côté , de l'autre amoncelées ,

Que monceaux de rochers à leur centre arra-
chés ,

Dont les plaines , les champs au loin étoient
jonchés ,

Que terrains crevassés , qu'effroyables abîmes ,

Enfin qu'arides monts à sourcilleuses cimes ,

Pour la première fois de glaçons hérissés ,

Les uns prêts à crouler , les autres renversés.

Ce désordre naquit de la secousse horrible ,

c'est-à-dire , il y a près de 1800 ans , puisqu'il
en parle [*de Bell. civ. lib. 1*] dans la description
du fameux siège de Marseille.

Ce désordre naquit de la secousse. On conjecture
avec beaucoup de fondement , que pour opé-
rer le déluge , miracle du premier ordre & au-
dessus de tout raisonnement physique , Dieu in-
clina

Qu'au globe de la terre une main invisible
 Donna dans sa fureur, & dans le même temps
 Que l'onde engloutissoit ses pervers habitans.

Au tremblement affreux de la terre éperdue,
 Des terrains de petite ou d'immense étendue,
 Roulerent, de sa masse à grand bruit séparés.
 Des eaux, de toutes parts, ils furent entourés.
 Par leur énorme poids soudain ils s'affaîsèrent.
 Et lorsque dans leur lit les flots vengeurs ren-
 trèrent,

Piérement élevés sur la face des mers,
 Ces terrains isolés restèrent découverts.

Telle est votre origine, ô rives si fécondes;
 Vous, que la mer Egée embrasse de ses ondes;
 Vous, le digne berceau de vingt Chantres fa-
 meux,

clina quelque peu l'axe de la terre vers le nord.
 Ce déplacement de l'axe déranger l'atmosphère,
 & dilata le ressort de l'air, dont le débân-
 dement violent causa au globe terrestre une se-
 couffe universelle. De-là tous les ravages que
 je viens de crayonner, & qui furent sans doute
 beaucoup augmentés par le débordement gé-
 néral des eaux supérieures & des eaux inférieures.

Telle est votre origine. L'Archipel : qui fait par-
 tie de la mer méditerranée, entre l'Asie, la Ma-
 cédoine & la Grèce, est semé d'Isles plus ou
 moins grandes; mais toutes fort abondantes en
 blé, en huile & en laines. Les Anciens les divi-
 soient en Cyclades & en Sporades.

Vous le digne berceau. Alcée & Sapho naquirent
 à Mytilene dans l'Isle de Lesbos, Simonide &
 Bacchylide à Céc. Paros fut la patrie d'Archilo-
 que. Chalcis, dans l'Isle d'Eupée, fut celle d'Eu-
 phorion, Poète Elégiaque dont Virgile fait men-
 tion dans sa dixième Eglogue, & qui vivoit en-
 viron 250 ans avant Jesus-Christ. Leurs ouvra-
 ges ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ils sub-
 sistoient encore du tems de Trajan, puisque
 Quintilien qui vivoit sous cet Empereur, les ca-
 ractérise dans le dixième livre de ses Institutions
 Oratoires

70 LES MERVEILLES
 Dont la Grèce admira les sons harmonieux.
 Tu fus ainsi formée, Albion orgueilleuse,
 Toi, non moins que la France, & docte & bel-
 liqueuse,
 Qui t'illustres autant par ton goût pour les arts,
 Que par ta fiere audace au noble champ de
 Mars.
 Peuple, libre & sujet, je t'ai dû cet éloge.
 Mars, soufflant ses fureurs, vainement y déroge;
 L'exacte vérité fait parler par ma voix
 Le citoyen du monde, & non pas le François;

QUEL spectacle frappant ? Mille maisons
 mobiles
 Fendent le sein des flots vainement * indociles.
 Le Vent enfle la voile, & l'aviron sur eux
 Forme, à coups redoublés, des sillons écumeux.
 Quel art maîtrise ainsi la vague mugissante ?
 Malgré son fier courroux, elle est obéissante.
 Des obstacles vainqueurs, de hardis Matelots,
 Dominateurs des mers, & souverains des flots,
 De l'aurore au couchant, du midi jusqu'à l'ourse,
 Proménent des vaisseaux, leur prescrivent leur
 course.
 Un acier aimanté, vers le Pole tourné,
 Par un attrait occulte à le suivre obstiné,

1 La Guerre déclarée entre la France & l'An-
 gleterre en 1744. * La navigation.

Par un attrait occulte. La vraie cause de la di-
 rection de l'aiguille aimantée vers le Nord, est
 absolument inconnue. C'est un des mystères de la
 nature les plus impénétrables. » Le Philosophe,
 » dit un grand Physicien, veut savoir la cause de
 » ce phénomène. Il employe les pores en ligne
 » spirale, les attractions, les répulsions, &
 » après y avoir usé, pendant des années entie-
 » res, sa Mécanique, sa Géométrie, & ses cal-
 » culs, où il avoue qu'il n'y comprend rien lui-
 » même, ou il a le chagrin de ne pouvoir faire
 » goûter son système aux autres. » M. Pluche,
Spectacle de la nature tom. 4. pag. 570.

Opère ce prodige : & par lui dirigée,
La nef de la tempête en vain est assiégée.

O toi, qui fis éclore un nouvel univers ;
Toi, l'œil du Nautonnier, & le flambeau des
mers,
Qui vois l'Europe entière, où le sort te fit naître,

Se disputer l'honneur de t'avoir donné l'être,
Bouffole, par ton aide, un fier ¹ Navigateur,
Dont le puissant génie égalait le grand cœur,
Le premier découvrit ces immenses contrées,
Du reste des humains jusqu'alors ignorées ;
Le premier vit ces bords dont l'aspect l'étonna,
Des plaines que le soc jamais ne sillona,
Un ciel brûlant, fécond en ² orages terribles,
Une terre essuyant des ³ secousses horribles,
Des essaims d'animaux ⁴ monstrueux & cruels,

Se disputer l'honneur. Plusieurs Nations de l'Europe revendiquent l'importante découverte de la Bouffole, sans que l'une soit en droit de se l'arroger exclusivement à l'autre. L'Histoire moderne n'a pas eu soin de conserver le nom de son inventeur, qui méritoit bien de passer à la postérité. Elle s'est contentée de nous apprendre qu'on commença vers l'an 1200. à se servir de cet admirable instrument, le plus utile sans contredit qu'on ait encore inventé ; & à qui nous devons tous les progrès de la Géographie, de la Navigation & du Commerce.

¹ Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492 : il étoit Génois, grand homme de mer, & le meilleur Géographe de son siècle.

² Les ouragans, qui font des ravages si affreux dans l'Amérique septentrionale. Voyez la dix-septième note du troisième Chant.

³ On fait combien les tremblemens de terre sont fréquens & terribles dans le Pérou.

⁴ Tel est, entre plusieurs autres, le Cuntur ou Condor, oiseau qu'on trouve dans le Pérou. J'en fais la description dans le cinquième Chant.

Des hommes sans pudeur , sans loix , & sans autels ,

A figure hideuse , enfin antropophages.

Ces climats si lointains , aujourd'hui moins sauvages ,

Renferment dans leur sein ce qui fait exciter

L'avarice de l'homme , & sans la contenter.

Des plus riches métaux , tyrans de notre monde ,

Ils sont l'heureux berceau, la semence féconde.

D'ineestimables biens, graines , plantes & fruits,

Dans leurs fertiles champs en foule sont produits.

De la cupidité méconnoissant l'ivresse ,

L'habitant de ces bords , dans sa noble rudesse,

Voit d'un œil dédaigneux cet or , & foule aux pieds.

Tous ces brillans métaux , par nous déifiés.

A leur éclat frivole il préfère , en vrai sage ,

Des trésors plus réels l'indispensable usage ,

Ce qui sert à la vie , & pour le procurer ,

A la fureur des flots nous osons nous livrer.

Au Mexique , au Chili nous portons l'abondance ,

Et l'or , sur leur rivage inutile opulence ,

Par nos agiles nefs conduit dans nos climats ;

Est l'ame , le mobile , & le nerf des Etats.

Ainsi donc , l'un de l'autre en secret tributaire ,

Chaque pays , au gré d'un échange arbitraire ,

Trafique en paix d'un bien sous d'autres cieux produit ,

D'ineestimables biens. C'est du nouveau Monde que nous viennent la canelle, le girofle, le poivre, la noix muscade & autres épiceries, le sucre & le cacao, le thé & le tabac, &c. Nous lui devons aussi la cochenille & l'indigo, d'un si grand usage dans la teinture, & ce qui nous est personnel & d'un secours plus important, la rhubarbe, & le quinquina, l'ipécacua, remèdes si efficaces dans plusieurs sortes de maladies.

Et le bonheur du monde en est l'utile fruit.
 A l'aide du besoin , pere de l'industrie ,
 Tout l'univers devient une même patrie ,
 Et les humains , unis par ces heureux liens ;
 Malgré l'éloignement , sont tous concitoyens.

TA sagesse , grand Dieu , rapprochant les contrées * ,

Par tant de vastes mers entre elles séparées ,
 Ne veut pas seulement pourvoir à nos besoins.
 Il est un autre objet plus digne de tes soins.
 De ton immensité symbole respectable ,
 De ton ardent courroux symbole épouvantable ;
 La mer fait parvenir dans toute région
 Ta grandeur , ta puissance , & ta gloire & ton nom.

Dans l'ombre de la mort les nations assises ,
 Au joug du fier satan cessent d'être soumises ,
 Ton Soleil de justice à la fin se levant ,
 Chasse la nuit , dissipe un charme décevant.
 Au signe des Chrétiens Xavier fait rendre hom-
 mage.

La loi de CHRIST s'étend de rivage en rivage.
 Satan, sois terrassé. Tombez. Dieux impuissans.

* Missions étrangères.

Au signe des Chrétiens. Quarante-quatre ans après que Vasco de Gama eut découvert les nouvelles Indes Orientales , Paul III. envoya [en 1541] François Xavier dans cet immense continent , pour y prêcher l'Evangile. Le saint & infatigable Missionnaire établit avec beaucoup de succès le Christianisme dans le Malabar & dans le Japon. Le desir de soutenir ce grand ouvrage de salut a depuis fait passer successivement dans le Canada , au Paraguay, dans le Brésil , &c. de pieuses colonies d'hommes Apostoliques , qui ont éclairé des lumieres de l'Evangile des nations entières. L'exemple de S. François Xavier a sur-tout été renouvelé bien des fois dans la respectable Compagnie qui s'honore de l'avoir eu pour membre.

Il n'est qu'un Dieu. Son regne a précédé les temps.

A son aspect, la mer s'enfuit dans ses abîmes;
Les cédres du Liban courbent leurs fières cimes;
Les monts fondus soudain au feu de ses regards,
A torrens enflammés coulent de toutes parts.
Son trône, c'est le Ciel, son Autel, c'est la
Terre.

Eh ! qui peu à l'aspect de tout ce qu'elle en-
ferme,

Douter du premier Etre, & ne pas l'adorer ?
Qui peut, en la voyant, s'empêcher d'admirer
Le surprenant amas de merveilles sublimes,
Qu'étale sa surface, ou cachent ses abîmes ?



SOMMAIRE

D U

TROISIEME CHANT.

TABLEAU de la Terre, considérée comme Élément. Description des Cordillieres, chaîne de montagnes dans le Pérou. Origine des Fleuves. Richesses renfermées dans les entrailles de la Terre. Mines d'or, d'argent, de cuivre, &c. Mines de diamans, de rubis, & d'autres pierres précieuses. L'Air, premier agent de la Nature. Cause de sa fluidité. Ses effets. Merveille dans l'équilibre qui regne entre la pression & le ressort de l'Air. Le Son. Comment il est produit. L'Air, principe des refractions de la lumière, & de l'utilité des crépuscules. Action de l'Air sur tous les corps organisés. Digression sur la Peste mémorable qui ravagea la terre en 1342. Élasticité de l'Air. Ses effets terribles. Tonnerre. Éruption des Volcans. Tremblemens de terre. Tableau des horreurs qu'enfantent ces redoutables Phénomènes. Le Vent. Que sa vraie origine est inconnue. Biens qu'il procure. Maux qu'il produit. Description d'un Ouragan. Que les Phénomènes nuisibles cachent, sous un désordre apparent, un ordre effectif, & sous un mal physique, un bien moral. Qu'ils n'en prouvent pas moins, contre le système de Spinoza, une Intelligence pleine de sagesse & de bonté. Le Feu terrestre. Sa nature, énigme inexplicable. Que le feu est un fluide prodigieusement élastique. Il réside dans tous les Êtres corporels. Dans les uns, il est en plus grande abondance, dans les autres en plus petite quantité. Théorie du feu. Qu'il reçoit de l'Air son action. Que, par son élasticité, il s'oppose continuellement à l'adunation des corps. Qu'il les divise & les separe même jusques dans leurs parties élémentaires.

Qu'il y a une action & une réaction perpétuelle du Feu sur les corps , & des corps sur le Feu terrestre , infiniment inférieur en élasticité , en force , en activité , au feu du soleil réuni dans le foyer du verre ardent. Le Feu central. Sa résidence dans les entrailles de la terre | démontrée par les volcans & par les sources d'eau chaude. Il est une des causes physiques de l'action des végétaux. Que le feu embrasse , remplit , & anime toute la nature. Qu'il fait sans cesse des efforts pour se répandre, mais que Dieu lui donne un frein jusqu'au jour qu'il se servira de son ministère pour dissoudre les Elémens. *Détail des services du feu. L'homme en abuse en l'employant dans les combats. Les horreurs que le Feu , par le moyen de la poudre , enfante à la guerre , nous punissent d'un abus si coupable. Tableau des terribles effets de la poudre. Digression sur les conquêtes du Roi dans la Flandre en 1744 , & sur le rétablissement de la santé de ce Prince , conservé pour faire le bonheur de ses Peuples.*





L A G R A N D E U R
D E D I E U
D A N S L E S M E R V E I L L E S
D E L A N A T U R E ,
P O E M E .

T R O I S I E M E C H A N T .



Le composé d'eau, d'air, d'huile ;
de feu, de fels,
De la Nature active agens univer-
fels,
Ce globe, des humains domaine
riche & vaste,
La Terre, en biens féconde & prodigue sans
faute,
Offre de toutes parts le plus frappant tableau,
Pour des yeux attentifs objet toujours nouveau.
D'êtres matériels quelle foule innombrable !
De causes & d'effets quel concours admirable !
Des divers Elémens, si contraires entre eux,
Quel intime lien, & quel mélange heureux !
Ouvre les yeux, impie, & dans cet assemblage,
D'un Etre intelligent voi, reconnoit l'ouvrage,
Et non d'une matiere oisive & sans pouvoir,

78 LES MERVEILLES
Incappable d'agir, d'arranger, de vouloir.

QUEL est ce long tissu de masses monstrueuses, *
Qui cachent dans les cieux leurs cimes fourcil-
leuses.
Et dont le front, sous lui, voit former ces va-
peurs,
Qui du bruyant tonnerre enfantent les horreurs?
A tes yeux, *Almagro*, ces monts inaccessibles
Offrirent autrefois des corps incorruptibles,
Qui, glacés par le froid paroïssent animés,

* Les Montagnes.

Quel est ce long tissu. Je décris ici, d'après Zarate & Garcilasso de la Véga, *Histoire des Incas*, les montagnes du Pérou qu'on nomme les *Cordillieres* ou les *Andes*, & qui, suivant tous les Géographes modernes, sont les plus hautes qu'il y ait dans l'Univers. Elles forment une chaîne de plus de douze cens lieues, depuis l'Isthme de Panama jusqu'au détroit de Magellan, & elles séparent le Pérou du Chili, en tirant du nord au sud.

Qui glacés par le froid. Les sommets des *Cordillieres* sont la plupart au-dessus de la moyenne région de l'air, & le froid est si excessif à une certaine hauteur, qu'il tue les hommes & les animaux. Il gèle les corps & les durcit tellement qu'ils ne se corrompent point. Au rapport de Zarate, [liv. 3. chap. 2.] Don Diegue d'Almagro allant découvrir le Chili [en 1534.] vit péri de froid dans ces montagnes plusieurs de ses soldats. Lorsqu'il y repassa cinq mois après au fort de l'Eté, il trouva leurs corps encore debout, appuyés contre des rochers, & aussi frais que s'il n'y avoit eu que quelques momens qu'ils eussent expiré. Il y en avoit même qui tenoient encore la bride de leurs chevaux sur pié, dont la chair, ajoute l'Historien Espagnol, servit de nourriture à Almagro & à ceux qui l'accompagnoient. La cause de cette incorruptibi-

DE LA NATURE, *Chant. III.* 79
Sur qui leurs traits encore étoient même imprimés.

De glaçons éternels , de neiges entassés ,
Les pointes de ces rocs sont toujours hérissées ;
Souvent enfin , au pié de ces superbes monts ,
On voit en frémissant des abîmes sans fonds :
1 On voit sur leurs sommets dans les airs se ré-

pandre
Des tourbillons de feu, de fumée, & de cendre ;
Mais leur penchant, semé de vallons verdoyans,
N'offre que champs féconds, & bocages rians :
Monts, fiers rivaux de ceux qu'un Héros invin-

cible
A fait choir sous les coups de sa foudre terrible ;
Des Alpes , dont l'orgueil 2 vient d'être anéanti,
Qu'ont forcé seulement *Annibal & Conry* ;
Des Alpes, mur d'airain , redoutable barrière,
Que 3 *Charles* opposoit à notre ardeur guerrière.
Mais qui peut arrêter le cours de nos exploits ,
Lorsque *LOUIS* nous guide , ou le Sang de nos
Rois ?

Les montagnes, dit-on, par leur informe masse,

lité est toute physique. Ces montagnes par leur extrême élévation , sont inaccessibles à la chaleur , à la pluie & aux insectes , principes de la putréfaction des corps organisés.

1 On compte dans la longue chaîne des Cordillères, plus de quinze Volcans dont quelques-uns jettent continuellement des flammes. La fréquence des tremblemens de terre qu'on essuie au Pérou provient, suivant toute apparence , de la multiplicité de ces Volcans.

2 Ce morceau fut écrit lors du passage des Alpes en 1744.

3 Le Roi de Sardaigne.

Les montagnes. " Ces masses superbes , dit un
" des grands Physiciens d'Angleterre , ne doi-
" vent point être regardées comme des excres-
" cences inutiles & difformes d'un globe mal
" arrangé , ainsi qu'on l'a faussement soutenu.
" Elles sont au contraire des instrumens admira-

Du terrestre séjour défigurent la face.

Aucun bien n'en résulte , & l'Être créateur

N'a pas marqué cette œuvre au sceau de sa grandeur.

Je déplore, ô mortel, ton erreur insensée.

Ces Colosses pompeux dont ta vue est blessée ,

Te dispensent, ingrat, les plus rares bienfaits.

Apprens leur noble usage, & l'admire, & te tais.

Attriré dans les airs par la chaleur solaire ,

Le flot amer s'élance au haut de l'atmosphère.

Amas de bulles d'eau, la vapeur s'épaissit.

L'astre brillant du jour à nos yeux s'obscurcit.

Du nuage criblé , par l'air raréfiée ,

L'eau s'éclapè à torrens. La terre en est noyée.

», bles , construits & ordonnés par le Créateur ,

», pour servir aux fonctions les plus utiles & les

», plus nobles de la nature , & pour distribuer

», les bienfaits de Dieu à toute la terre. ,,

Derbam, Theal. phys. livre 3. chap. 4.

L'eau s'échape à torrens. Les pluies qui tombent

à flots dans la Zone Torride, depuis le mois de

Novembre jusqu'au mois de Mai , s'insinuent

dans les entrailles des Cordillieres & emplissent

les vastes & innombrables réservoirs que la nature

y a creusés. C'est de cette cause que proviennent

les immenses rivières d'Orénoque , des

Amazones & de Plata, qui ont leur source dans

le cœur de ces montagnes. Tel est aussi l'origine

du Rhône & du Pô qui sortent des Alpes, du

Rhin & du Tésin qui naissent au pié du vaste

mont Saint-Godard , & de tous les grands fleuves

de l'Europe. Ce système, assez récent, approche

fort de la démonstration. Il est du moins

infinitement plus probable que le système qui attribuoit

l'origine des rivières & des fontaines ,

ou à la distillation des eaux de la mer , élevée

en vapeurs jusqu'à la voute des cavernes des

montagnes , comme l'a cru Descartes, ou à leur

filtration au travers des terres , comme quelques

Physiciens l'ont avancé. Ces deux sentimens

sont réfutés dans le Spectacle de la Nature ,

Jusques

DE LA NATURE, *Chant III.* 81
Jusques au cœur des monts au sommet sourcil-
leux.

Elle passe, se filtre en son cours finueux,
Et dans des cavités, immenses réceptacles,
Admise sans efforts, séjourne sans obstacles.

Mais bientôt, s'échappant par de secrets * ca-
naux,

Lassés de leur prison, les fugitives eaux,
Au pié même du mont qui se perd dans la nue;
Par les fentes du roc se forment une issue.
Sur un lit de gravier, & parmi des glayeux,
D'abord la source coule à replis tortueux.

Elle murmure à peine, & foible en sa naissance,
Retardée en son cours, lentement elle avance.

Mais sa lenteur s'anime, & plus prompte à couler,
Mon œil la voit déjà dans la plaine rouler.

Sources, ruisseaux, torrens s'offrent sur son
passage.

De leurs ondes, en Reine, elle reçoit l'hommage.
Ses flots en font acrus, ainsi que sa fierté.

Son nom qu'on ignoroit, est déjà respecté.
C'est un fleuve. En tous lieux il répand l'abon-
dance.

Des fiers rempars qu'il lave il accroît l'opulence.
Son lit large & profond, sur le dos de ses eaux
Porte, orgueilleux du poids, les plus riches
fardeaux,

Par des bords exhaussés ses ondes retenues,
Traversent fierement des voutes suspendues.

Las enfin de rouler chez cent peuples divers,
En orage bruyant il fond au sein des mers.

Telle est votre origine, ô fleuves, ô rivières,
Souvent d'un vaste Empire & bornes, & bar-
rières;

Ornement de la terre, à qui votre heureux cours
Prodigue noblement tant d'utiles secours;

Si fiers & si pompeux dans vos courses rapides,

*tome 3. XXme. Entret. & le nouveau système y
est établi par des raisonnemens tout neufs & ex-
trêmement forts.*

* Origine des fleuves.

Qui reportez sans fin dans les plaines humides;
L'amas immense d'eau que d'elles vous tenez;
Trésors toujours rendus, & toujours redonnez.

O terrestre séjour, tes* entrailles profondes
Sont, comme ta surface, en richesses fécondes:
L'homme en est possesseur : mais il faut que sa

main

Les arrache de force à ton avare sein.
Pour ravir ces trésors, germe de tant de crimes,¹
Il devient l'habitant des plus profonds abîmes.
2 Son œil, privé du jour dans cet affreux tom-

beau,

Ne voit qu'à la lueur d'un lugubre flambeau.
Tout augmente l'horreur de ces ancêtres funé-

bres,

Silence, 3 profondeur, solitude, ténébres.
Il y respire un air trop souvent meurtrier.
Des voutes que son bras s'efforça d'étayer,
Ecrasent leurs apuis, tout à coup éboulées.
Ces horreurs à ces yeux sont en vain étalées :
L'or est tout ce qu'il voit. Cet objet plein d'apas
Ferme son cœur avide à la peur du trépas.
Des veines du rocher il l'arrache avec peine.
Au bord du soupirail en monceaux il le traîne,
Et par de longs tissus le fardeau soulevé

* Richesses renfermées dans les entrailles de la terre.

¹ *Effodiuntur opes irritamenta malorum.*

² Cette description est exactement conforme à la relation que plusieurs Voyageurs dans l'Amérique Méridionale ont faite des mines d'or de Valdivia dans le Chili, où elles sont plus abondantes que nulle autre part dans le nouveau monde.

³ La fameuse mine d'argent de Potosi dans le Pérou, a plus de 150 toises de profondeur. De toutes les mines qu'on connoît c'est la plus profonde, comme elle est la plus riche par son abondance prodigieuse.

Et par de longs tissus. Dans les mines qui sont

DE LA NATURE , *Chant III.* 83

Monte : à nuire, à servir, tour à tour réservé ;
De nos biens , de nos maux source la plus fé-
conde ;

Le bonheur à la fois, & le malheur du monde.

O terre , dans ton sein combien d'autres mé-
taux ,

Qu'à la nature avare arrache nos travaux ,
Et l'argent, & le fer, & le plomb, & le cuivre !
Mais quels nouveaux trésors ce souterrain nous
livre ?

Que de corps transparens s'offrent de toutes
parts !

Leur éclat éblouit & charme les regards :

L'opale diaprée, & le rubis rougeâtre ,

Le saphir azuré, l'émeraude verdâtre ,

Le lapis moucheté, la topaze au traits d'or ;

L'onice blanche & noire, & mille autres encor.

Tous ces riches cailloux te cèdent la vic-
toire ,

auprès de Valdivia , les travailleurs font monter
l'or dans des sacs par le moyen d'une grosse pou-
lie qui est à l'ouverture de la mine, & à laquelle
deux cables sont attachés. Ce moyen est simple
& d'une opération facile : celui dont on se sert
dans la mine de Potosi est plus compliqué , &
il est d'une exécution pénible & même dange-
reuse. “ On monte l'argent , dit *Durret* , par le
,, moyen de certaines échelles faites de cour-
,, roies de cuir cru, & qui ont plus de 800 échel-
,, lons. Le travailleur a un fanal à la main , &
,, sa charge sur les épaules dans un sac de peau.
,, Il arrive souvent qu'il tombe , & qu'il entrai-
,, ne dans sa chute beaucoup d'autres ouvriers
,, qui montent après lui. Cette chute est quel-
,, quefois occasionnée par un tournolement de
,, tête , quelquefois aussi par un mouvement de
,, désespoir , qui porte ces malheureux à se pré-
,, cipiter , pour se délivrer des mauvais traite-
,, mens & des fatigues qu'ils essuyent dans cette
,, prison affreuse & perpétuelle. ” *Voyage des*
Indes Occidentales , part. 1. chap. 28.

O diamant superbe : ils rehaussent ta gloire :
Orne le front des Rois, accrois leur majesté.
Etre dans leurs trésors , & pare la beauté.

LE premier des agens qui regnent sur la terre,*
La vie & le moteur de tout ce qu'elle enferme,
Etre simple, corps mixte, animaux, homme enfin,
Quel est-il ? Ce fluide indivisible & fin,
Embrassant l'univers, présent, mais invisible,
A nos sens toutefois matière aussi sensible ,
Par le palpable jeu de ses divers ressorts ,
Que le sont à nos mains les plus solides corps.
Atômes déliés , ses subtiles parties
Sont par des frottemens entre-elles défunies.

O diamant superbe. Voyez dans les Voyages de Tavernier [liv. 2. chap. 16.] les différentes manières dont on tire les diamans des mines de Golconde & de Visapour, les plus renommées qui soient dans les Indes Orientales. C'est dans une de celles de Golconde que fut trouvé le plus gros diamant qu'il y ait dans le monde. Tavernier qui l'avoit vu dans le Trésor du Grand-Mogol ; dit qu'il est de la forme d'un gros œuf de poule coupé par le milieu , & qu'il pèse 279 carats. Il l'évalue onze millions sept cens mille livres, & on peut s'en rapporter à lui, car il étoit bon Jouaillier.

* L'air, ses propriétés.

Le premier des agens. Cicéron dans les *Entretiens* sur la nature des Dieux, expose les différentes propriétés de l'air, & il en parle en Physicien plus exact que ne le sont communément les Anciens. "*Aër*, dit-il, *tum fusus & extenuatus sublimè fertur ; tum autem Concretus in nubes cogitur, humoremque colligens, terram auget imbribus : tum effluens huc & illuc, ventos efficit. Idem annuas frigorū & calorum facit varietates. Idem & volatus alitum sustinet, & spiritu ductus, alit & sustentat animantes Nobiscum videt, nobiscum audit, nobiscum sonat, nobiscum movetur.* Lib. 2. num. 33. 39.

Ils les brisent sans cesse , & la fluidité
 En acquiert plus de jeu , plus de vitesse.
 C'est par-là que l'oiseau fend d'une aile légère ;
 Les particules d'air remplissant l'atmosphère.
 C'est par-là que cet air , dans nos poumons

pressé,
 Entre & sort, tour à tour introduit & chassé.
 Ce fluide * pourtant est pesant par lui-même.
 La masse en est énorme. Eh ! sous ce poids ex-
 trême ,

Comment mon foible corps n'est-il pas écrasé ?
 Quelle digue, quel frein lui peut être opposé ?
 Providence d'un Dieu qui veille sur ma vie !
 Mécanique sublime , & frappante harmonie ,
 Dont j'admire le jeu, mais sans le concevoir !
 L'air que mon corps renferme a le secret pou-
 voir

De brider , de tenir dans l'exacte balance ,
 Une colonne d'air dont le poids est immense.
 Elle veut fondre en vain, & contre son effort ,
 J'ai dans ce contrepois le rempart le plus
 fort.

* Equilibre entre la pression & le ressort de l'air.

Dont j'admire le jeu. Les Mécaniques, qui mettent si bien en œuvre les forces mouvantes de l'air, ne peuvent rendre raison de l'équilibre qui regne entre la pression & le ressort de l'air, agissant sur le corps humain. Le jeu de cette mécanique étonnante est au-dessus de notre portée. Comment, en effet, expliquer cette juste proportion qui se trouve entre l'effort d'une grande masse d'air, & la résistance d'un volume d'air très-petit ? Les calculs les plus exacts ont démontré qu'un poids de deux cens dix quintaux pèse sur nos têtes. Le peu d'air que notre corps renferme suffit pour contrebalancer la masse énorme d'air extérieur dont la pression, sans ce contrepois, nous écraseroit à l'instant : merveille des plus admirables, & cependant des moins remarquées.

A mes sens * étonnés s'offre une autre merveille.

Un bruit harmonieux vient fraper mon oreille.
Dans un ** rameau d'érable, artistement creusé ,

Percé diversement , sur la bouche posé ,
Le fluide se glisse , & l'instrument raisonne.
D'où naît ce son si doux qui me charme & m'étonne.

Doit-il son origine à l'art industrieux ?

Non : son principe vrai se dévoile à mes yeux.
L'instrument, corps sonore, est ouvert au fluide,
Et l'air répecurté dans son effort rapide ,
Est transmis jusqu'à moi par ondulations.
Mon oreille reçoit ces modulations.

O Toi , qui mieux qu'orphée eus fléchi Proserpine ,

1 *Blaver*, de tes concerts telle est donc l'origine
De-là naissent ces sons qui charment tout Paris ,

Toujours redemandés & toujours applaudis.
Pan ce Dieu fabuleux , ne fit jamais entendre
Des acords si touchans , une plainte si rendre ,
Quand son cœur regrettoit , toujours plus enflammé ,

L'objet de son amour , en roseau 2 transformé.
Avec quel *** art, grand Dieu, ta puissance
inéfable.

A formé de cet air la structure admirable !
Quelle proportion , quel accord merveilleux
Entre le corps fluide , & le corps lumineux !
Blanchissant l'horison , des filets de lumière,
Précurseurs du soleil , sillonnent l'atmosphère ,
Et quand l'astre du jour disparoit à nos yeux ,
Le pourpre se confond avec l'azur des cieux .

* Le son , sa cause.

** La flûte.

1 Excellent joueur de Flûte.

2 *Syrinx*. *Ovid. Mét. liv. 1.*

*** L'air , principe des réfractions de la lumière : & de l'utilité des crépuscules.

De toi naît, ô fluide, un si charmant spectacle.
La lumière dans l'air s'introduit sans obstacle.
Ses obliques rayons, par lui modifiés,
Sont, dans leur prompt effort, vers la terre
pliés.

Ils tombent sur sa masse en parcelles subtiles,
Et leurs réfractions sont doublement utiles.
Le lever du soleil n'ofusque point nos yeux.
La nuit étend plus tard ses voiles ténébreux.

L'air * est l'ame de tout. Son action diverse
Sur tous les végétaux sans relâche s'exerce.
S'ils vivent, c'est par lui. Ce fluide agissant
S'introduit dans la tige, & son ressort puissant,
Mis en jeu par l'effort de la chaleur solaire,
Au soufre, aux sels, à l'eau prête son minis-
tère.

La sève dans le tronc coule, circule, agit.
L'arbre végète, croît, & des fruits s'enrichit.
C'est peu des ** végétaux : sur tout ce qui res-
pire,

Sur tout corps animé l'air étend son empire.
Dans un *** flexible agent, par un contraire
effort,

Attiré, repoussé sans cesse il entre & fort.
Il opère le jeu des ressorts de la vie.
Le feu git dans nos corps, & dans chaque partie
Porte, à l'aide du sang, cette douce chaleur,
Des esprits animaux le principe moteur.
Mais le feu doit à l'air, à ce subtil fluide,
Sur le sang qu'il remplit, son action rapide.
Le sang vuide de feu, ne peut plus circuler,
Et le feu vuide d'air, ne peut plus travailler.
Dilaté dans le corps par la chaleur active,
Il fait sentir au sang son impulsion vive,
Et, par lui, de ses chocs la forte impression
Rend parfaits & le chile, & la nutrition.

* Action de l'air sur les arbres & sur les
plantes.

** Action de l'air sur le corps animal.

*** La poitrine.

Ainsi donc un peu d'air que le feu raréfie ;
 Pour le corps animal est un germe de vie.
 De ses propriétés le merveilleux concours
 Est l'ame, l'aliment, le soutien de nos jours.
 Mais si quelque vapeur, de venin infectée,
 Change son souffle pur en haleine empestée,
 Des maux de tout un peuple il est l'affreux le-
 vain.

Notre conservateur devient notre assassin.
 Ainsi la mer, lien & richesse du monde,
 De mille doux bienfaits est la source féconde.
 Mais si les fiers Autans bouleversent ses flots,
 Nuisible, elle engloutit & nef, & matelots.

Cette cause, aux humains quelquefois si fu-
 neste,
 Sous le premier *Valois*, enfanta cette peste,

Des maux de tout un peuple. Il est constant que bien des maladies épidémiques sont produites par l'altération accidentelle de l'air, quelle qu'en soit la cause physique. Les annales de la Médecine en font foi. Pour me restreindre aux autorités de l'Histoire, Mezerai rapporte que l'air infecté fut l'origine de la peste mémorable qui, depuis 1342 jusqu'en 1348, ravagea successivement l'Asie, l'Afrique & l'Europe, & emporta plus de la moitié des hommes & des animaux. L'Empereur Jean Cantacuzène, dans l'Histoire qu'il composa pendant sa retraite monastique, dit que cet horrible fléau fut causé par des vapeurs d'une extrême malignité, qui s'exhalèrent d'un gouffre que forma un tremblement de terre dans la grande Tartarie. Il fut témoin de ses affreux ravages dans la capitale de son Empire [Constantinople] & il en fait [liv. 3.] une description énergique. Cette peste universelle dura plus de six ans, & ce qui prouve qu'elle provenoit de l'altération de l'air, c'est qu'elle pénétra jusques dans les isles de l'Islande & de la Norvège les plus voisines du Pole.

1 Ce fut sous le regne de Philippe de Valois que cette peste, époque fameuse dans l'Histoire

Qui de la fiere Parque aiguissant les ciseaux ,
 Creusa dans l'univers d'innombrables tombeaux ,
 Et portant en tout lieux sa fureur meurtrière ,
 Ne fit du monde entier qu'un vaste cimetière.
 Les peuples fortunés de l'empire des lys
 Furent du monstre horrible à leur tour assaillis ,
 Et de son souffle infect les atteintes subtiles
 Dépeuplèrent les bourgs , les hameaux , & les
 villes.

L'art voulut arrêter ce torrent furieux ,
 L'obstacle renversé le rendit plus fougueux.
 A quels traits s'annonçoit le venin homicide !
 Dans les veines couloit un sang noir & livide.
 La face étoit hideuse , & les yeux enflammés
 L'haleine entr-coupée , & les nerfs comprimés
 La voix manquoit : la langue aride & desséchée ,
 Au palais gangrené paroissoit attachée.
 Un souffle corrompu , par la malignité ,
 Rendoit à l'air infect un air plus empesté.
 Les entrailles brûloient d'une ardeur dévorante ;
 Et tout le corps n'étoit qu'une plaie effrayante.
 Poussant des cris plaintifs , ou d'affreux hur-
 lemens ,

Le malade expiroit dans l'horreur de tourmens :

De la société la chaîne étoit rompue :
 La police bannie , & Thémis suspendue :
 Les ressorts du commerce arrêtés en tous lieux :
 Le Ministère saint Mais quel spectacle
 affreux !

Les sources d'alimens de tout côté tarissent.
 Les carfours sont jonchés de mourans qui gé-
 missent.

moderne , passa d'Italie en France , où elle fit
 de grands ravages. Le P. Daniel dit qu'elle dé-
 sola le Royaume deux ans.

2 Les symprômes de cette étrange maladie
 ressembloient presque en tout , à ceux de l'es-
 froyable peste qui dépeupla aussi la terre , l'an
 du monde 3574 [avant J. C. 430.] & qui a
 été si bien décrite par Thucydide [lib. 2.] &
 par Lucrece [lib. 6. de Rer. nat.]

Des cadavres hideux , entassés à monceaux ,
Exhalent aux mortels mille trépas nouveaux.

Devoir , nature , amour , vous n'avez plus
d'amorces :

Vous souffrez , sans rougir , de monstrueux di-
vorces ,

1 Tendant ses foibles mains , le vieillard par
ses cris

Implore vainement son épouse & son fils.

Dans un tombeau 2 mouvant , une beauté tou-
chante

Est par des inhumains plongée encor vivante.

La mere avec horreur repousse de son sein

Le foible nourrisson infecté du venin.

Tout du fléau rapide essuya le ravage.

Les animaux eux-mêmes éprouvèrent sa rage.

Les habitants de l'air , les hôtes des forêts ,

Les troupeaux , tout sentit ses redoutables traits.

L'astre du jour , dit-on , fournissant sa carrière ,

N'épanchoit qu'une pâle & débile lumière ,

1 L'Histoire ne rapporte point ces faits , mais la peste qui ravagea Marseille en 1720 , en a fourni l'affreux exemple. Or ce qui s'est passé à cet égard dans ces jours d'horreurs , *quæque ipse miserrima vidi* , a bien pu se passer aussi il y a quatre cens ans , dans un fléau de même nature , & dont il semble que le propre est d'endurcir le cœur.

2 Chariots sur lesquels on transporte les cadavres dans la grande mortalité , pour les inhumer dans des fosses.

N'épanchoit qu'une pâle. La cause de cette pâleur du soleil étoit des plus simples. Elle provenoit sans doute des particules grossières dont l'atmosphère devoit être chargée , & qui étoient plus denses par la quantité d'exhalaisons malignes dont l'air étoit impregné : c'est ainsi que le soleil épand quelquefois sur l'horison une clarté pâle , lorsque l'atmosphère est chargée d'un grand amas de particules nitreuses ou crasses , qui s'amoncellent & se condensent dans la moyenne région

Comme s'il eut gémi de tant d'affreux revers,
Et qu'il eut partagé le deuil de l'Univers.

DE * l'air rarefié j'ai peint les avantages,
De ce puissant fluide exposons les ravages,
Quand, bridé fortement, son élasticité
Triomphe de l'obstacle en vainqueur irrité.

Sous un ciel ** orageux, mille clartés funebres
Brillent d'un pôle à l'autre au milieu des tenebres.

L'éclair rapide, éteint aussi-tôt qu'enfanté,
De cette nuit profonde accroît l'obscurité,
A sillons redoublés s'échappant du nuage,
Semant l'éfroi, portant la mort & le ravage;
La foudre étincelante est tombée à mes yeux.
Assemblage de nitre & de corps sulphureux,
Par un choc violent elle s'est embrasée.
L'air se raréfiant dans la nue écrasée,
A forcé sa prison; & mis en liberté,
Avec un bruit terrible à soudain éclaté.

De ce feu si subtil les parcelles brûlantes
Opèrent des effets, merveilles effrayantes.
L'intrépide Guerrier qu'ont respecté ses coups,
Surpris, dans le fourreau voit son glaive dissous.
Dans un vase scellé la liqueur enfermée,
Sans qu'il soit entamé, dispaçoit consumée.
Dans le sein maternel l'enfant est calciné,

de l'air, principalement en Été, où ces matieres s'exalent davantage.

* Ressort de l'air; ses effets terribles.

** Tonnerre.

Dans le sein maternel. Ce fait, arrivé à Altembourg, ville de la haute Saxe, est analysé dans une Dissertation latine faite à ce sujet, & insérée dans les *Acta Eruditorum* de Leipzig. Il y est dit que la mere, à qui le tonnerre ne fit aucun mal, se délivra quelques heures après d'un enfant à demi brûlé, dont le corps étoit tout noir. L'auteur de cette Dissertation [*M. Jean-Ernest Dorisfoack*] qui est toute physique & fort curieuse, cite en preuve de la possibilité de ce fait ex-

Et la est mere soustraite au souffle empoisonné,
O foudre meurtriere, ô fille des tempêtes,
Pour éfrayer le crime éclate sur nos têtes.
Tes traits vengeurs du ciel, ces redoutables traits,
De plus d'un *Capaneé* ont puni les forfaits.

Êtres si différens, * & pourtant compatibles,
Souffre & sels, air & feu, que vous êtes terribles,
Lorsqu'en un souterrain ensemble renfermés,
Par un puissant effort vous êtes comprimés !
Si le feu, par un choc, dans le souffre peut naître,
Soudain l'air se dilate, & chasse le salpêtre.
La plaine retentit de longs mugissemens :
La terre tremble au loin, s'entrouvre, & dans
ses flancs

traordinaire, un effet de l'*aura seminalis*, qui ne peut être décemment expliqué en françois. J'ai puisé dans la même Dissertation les deux autres exemples qui, quoique singuliers en leur genre, ne sont pas uniques comme l'est peut-être celui-ci.

* Eruptions de volcans.

La plaine retentit. Cette description n'est qu'une foible peinture des ravages effroyables que fit l'éruption du mont Gibel le douze Janvier 1693, suivant la relation qui parut dans ce tems-là. Le dégorgement du Volcan fut précédé d'un tremblement de terre qui se fit sentir dans toute la Sicile, & dura trois jours à diverses reprises. Les villes de Catane & d'Agouste, qui sont à quatre milles du mont Gibel, furent entièrement détruites. Il se fit dans la montagne une ouverture de plus de six cens toises de circuit, d'où s'élançoient avec un mugissement affreux, des quartiers de rochers calcinés & des tourbillons de matieres enflammées. Les petites villes de Carlenrini, de Léontini & de Modica, furent ensevelies sous les cendres. Il y a dans la relation d'autres circonstances, non moins épouvantables, celle sur-tout d'un torrent de souffre flamboyant qui rouloit dans la campagne & consumoit les arbres qu'il trouvoit sur son passage.

La

Engloutit & des monts, & des villes entieres.
 L'œil frappé de terreur, voit couler des rivières
 De bitume allumé, de souffre flamboyant,
 Qui forment dans la plaine un fillon effrayant.
 Un abîme vomit d'une bouche enflammée,
 Des rochers calcinés, des torrens de fumée,
 Des tourbillons de cendre, & dans les champs
 voisins,

Tout un peuple tremblant au ciel lève les mains.

O Grecs, trop amoureux des mensonges
 d'Homère,

C'étoit là de ces feux la cause nécessaire,
 Non les brafiers vomis par ce 1 Titan fameux;
 Qui voulut follement escalader les cieux,
 Et qui, précipité d'un éclat de tonnerre,
 Dans les gouffres qu'Etna dans ses antres enferme,
 De son énorme bouche à longs flots exhaloit
 Mille torrens de feux que son sein receloit,
 Etoit enseveli sous ces roches fumantes,
 Frappoit leurs noirs cahots de clameurs mugif-

antes,

Et roulant le fardeau de son immense corps,
 De la Sicile au loin faisoit trembler les bords

Mais outre ces*deux monts à fourcilleuse cîme,
 A mes yeux éfrayés s'offre un profond abîme.
 Quelle cause a formé ce précipice affreux?
 Seroit-ce des torrens le cours impétueux,
 Qui parmi ces rochers s'échappant d'âge en âge...
 Non: d'un agent plus fort cet abîme est l'ouvrage.

1 Encélade ou, selon quelques Mythologif-
 tes, Typhée. Voici la peinture qu'en fait Virgile
 avec cette force de pinceau qui lui est si familière:

*Fama est Enceladi semustum fulmine corpus
 Urgeri mole hâc, ingentemque insuper Ætnam
 Impositam, ruptis flammam expirare caminis,
 Et, sessum quoties mutat latus, intremere omnem
 Murmure Trinacriam, & cælum subtexere fumo.*

Ænéid. lib. 3.

* Tremblemens de terre.

Au centre de la terre avec éfort bridé ,
Et dans ses souterrains par le feu débandé ;
L'air frémit en vainqueur que l'obstacle cour-
rouce.

Il s'élançe , & soudain un horrible secouffe ,
De la terre ébranlée a fracassé les flancs :
Elle s'est entr'ouverte , & des éboulemens
Ont fait ici jaillir une nouvelle source ;
Là , d'un fleuve rapide ont détourné la course ;
Plus loin , cette montagne avec un bruit af-
freux

S'est fendue : & de-là l'abîme spacieux.
Fière de sa splendeur , une cité fameuse ,

Au centre de la terre. L'air introduit dans les cavités souterraines, ne produit pas seul les tremblemens de terre, mais il y contribue plus qu'aucun des divers agens qui les opèrent avec lui. La terre comme on sçait, renferme dans ses entrailles des lits de sel, des couches de soufre : des mines de vitriol, de grands amas de parties métalliques & bitumineuses. Toutes ces matieres, dont quelques-unes sont extrêmement inflammables, fermentent ensemble, & leur fermentation est quelquefois si forte qu'elles s'embrasent. Alors l'air comprimé dans ces souterrains, se dilate, & débande avec lui les corps nitreux. Leur action réunie est d'une force si prodigieuse, qu'elle ébranle & soulève l'immense poids des terres qui sont au-dessus; & plus la raréfaction de l'air & le débandement des sels sont considérables, plus la secouffe est violente & s'étend au loin.

Fière de sa splendeur. Naples, Palerme, & l'ancienne ville de Smirne, ont souvent été renversées de fond en comble. Pékin & Lima ont essuyé plus d'une fois le même désastre, & pour en citer une preuve toute récente, les nouvelles publiques nous ont appris que cette dernière ville a été totalement détruite par un tremblement de terre arrivé la nuit du vingt-huit au vingt-neuf Octobre 1746. De plus de quatre

Sous l'effort redoublé de la secousse affreuse,
A vu fondre & palais, & tours, & boulevards,
Périr sous leurs débris femmes, enfans, vieillards.

Vous, de qui * l'origine est douteuse, incertaine,
Qui parcourez la terre, & la liquide plaine,
Régles, irréguliers dans vos accès divers,
O vents, de quels bienfaits vous comblez l'univers :

mille maisons qu'on y comptoit, il n'y en a eu que vingt qui n'ont pas été renversées.

* Le Vent ; ses effets utiles.

Vous, de qui l'origine. Le vent est un air agité. Voilà ce que nous savons avec certitude. Mais quelle est la véritable cause de cette agitation, ou de ce défaut d'équilibre entre les parties de l'atmosphère ? Sont-ce les écoulemens d'un air qui s'est dilaté dans les cavités de la terre ? Est-ce l'échappement de l'air renfermé dans les vapeurs qui fermentent ensemble dans la moyenne région de l'air ? Est-ce enfin la chaleur du soleil qui, en raréfiant l'air plus qu'à l'ordinaire, le met en mouvement ? Problèmes sur lesquels les Savans disputent, & qui ont chacun leur probabilité ; mais la vraie origine des vents n'en est pas plus connue. Au reste, on voit bien qu'il s'agit ici des vents locaux ou irréguliers ; car pour les vents tels que sont ceux qu'on nomme alises, & qui soufflent sans cesse d'Orient en Occident entre les deux Tropiques, leur origine est beaucoup moins incertaine, ou plutôt elle est presque démontrée. Voyez l'explication qu'en donne M. Pluche, M. l'Abbé Nollot, M. Rohault, &c.

O vents, de quels bienfaits. Sénèque détaille les avantages qui naissent du souffle des vents, & l'analyse qu'il fait de leurs effets utiles, est aussi exacte qu'aprofondie. *Providentiâ, dit-il, ac dispositio-
tor ille mundi Deus aëra, ventis exercendum dedit...
ad custodiendam cæli, terrarumque temperiem, ad
evocandas, suprimendasque aquas, ad alendos fructus
arborum fructus quos ad maturitatem,*

96 LES MERVEILLES

De vous chaque climat tient sa température ;
 Vous renouvelez l'air : votre souffle l'épure.
 Vous déposez aux champs , des sels , des suc
 nouveaux.

Par vous seuls la nef vole, & fend le sein des
 eaux.

1 Vous modérez du chaud les ardeurs dévoran-
 tés.

2 Vous émouffez du froid les pointes pénétran-
 tes.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'à ces rares faveurs
 Vous mêliez si souvent les plus tristes horreurs !

Dans les * plaines de l'air roule le vent de
 l'ourse ,

Et le vent du midi le heurte dans sa course.
 J'entens mugir 3 celui des bords où naît le jour.
 Le 4 vent de l'occident se déchaîne à son tour.
 Quels horribles dégats , quel ravage épouvanta-
 ble !

Ils soufflent à la fois , & tous diversément ,
 L'un en ligne directe , & l'autre obliquement ,
 Celui-ci dans un sens aux deux autres contraire,
 Et celui-là décrit un orbe circulaire.

» cum aliis causis , adducit ipsa jactatio , attrahens.
 » cibum in summa ; & ne torpeat , promovens.... De-
 » dit ventos , ut commoda cujusque regionis fierent
 » communia. Il ajoute cette réflexion, bien digne
 » d'un Philosophe : non ut legiones , equitemque
 » gestarent , nec ut perniciofa gentibus arma trans-
 » vererent. « Quæst. nat. lib. 5. cap. 17. 18.

1 Vent de nord. 2 Vent du sud ou du midi.
 3 Tourbillons & ouragans. Les Marins appel-
 lent ouragan un vent extraordinairement impé-
 tueux , presque toujours mêlé d'une forte pluie
 & de tonnerres épouvantables. Ce vent fait tout
 le tour du compas, c'est-à-dire , qu'il parcourt
 tous les points de l'horison , les uns après les
 autres.

* Effets funestes du vent.

4 Le vent d'est. 5 Le vent d'ouest.

Ils fondent dans la plaine en tourbillons fougueux.

Précédé de l'éfroi , leur souffle impétueux
Porte au loin & la pluie, & la grêle, & l'orage.
L'horreur les accompagne, & marque leur passage.

Les chênes les plus forts tombent déracinés.
Je vois crouler des murs , par leur fougue entraînés.

De la cime d'un mont des rochers détachées
Roulent dans les vallons , à leur base arrachées.
Le dégât , les débris imprimant la terreur ,
Font des champs & des bois un théâtre d'horreur.

Tels deux camps ennemis que des haines provoquent ,
Dans le fort du combat se heurtent , s'entrechoquent.

Bellone , des efforts , voit la valeur s'aigrir ,
Et chaque combattant veut ou vaincre, ou périr.
Du salpêtre & du fer l'homicide ravage ,
Le désordre , les cris échauffent le carnage.
La plaine ensanglantée offre de toutes parts
Le plus affreux tableau des cruautés de Mars.

Les chênes les plus forts. Il n'y a rien d'exagéré dans ce tableau , ou plutôt ce n'est qu'une esquisse des horribles ravages des ouragans dans l'Amérique septentrionale. La relation de celui qu'on essuya à la Martinique le 7 Octobre 1699, est pleine de circonstances qu'on a de la peine à croire. Selon l'Auteur cependant, elle est d'autant plus fidèle , qu'il vit tout de ses yeux. Les effets étonnans & bien constatés, de l'ouragan essuyé à la Guadeloupe le neuf Septembre 1740 , semblent garantir l'exactitude du récit du P. Labat. Je n'en citerai qu'un trait , qui m'a été confirmé par un homme digne de foi , témoin oculaire. Des vaisseaux ancrés dans le port furent enlevés par le vent & jettés dans les terres les uns à cinq cens pas du rivage , les autres à fix cens , proportionnellement à leur grosseur.

Les feux qu'Etna vomit, la foudre, les orages ;
Les secousses , les vents , grand Dieu , sont tes
ouvrages.

Les Spinofiste impie avec absurdité ,
N'y voit point ta sagesse, encor moins ta bonté.
Mais loin de blasphémer ce qu'aveugle il ignore,
Ah ! qu'il ouvre les yeux , voie , admire , &
t'adore.

Tout désordre apparent est un ordre caché.
Aux effets qu'il opère , un bien est attaché.
Dieu le scella du sceau de la sagesse immense ;

Le Spinofiste impie. Selon Spinoza , tous les Phénomènes nuisibles sont autant d'imperfections dans la Nature . & s'il étoit vrai qu'une Intelligence infiniment sage eût créé le monde, elle n'auroit pas mis dans son ouvrage ces défauts. S'il étoit vrai qu'un Dieu infiniment bon existât , il ne permettroit point que ces Phénomènes meurtriers détruisissent ses créatures. On a répondu très-solidement à cette objection, qui est , si j'ose m'exprimer ainsi , l'épée & le bouclier des Matérialistes. A l'autorité des Philosophes Chrétiens , joignons ici celle d'un des Peres de l'Eglise le plus respectable. » *Quædam* , » dit S. Augustin , *quibusdam , quia non conveniunt* , » * *mala putantur : sed eadem ipsa & bona sunt , & in* » *semetipsis bona sunt. Et omnia hæc quæ sibi in-* » *vicem non conveniunt . conveniunt inferiori parti re-* » *rum quam terram dicimus , &c.* » Conf. lib. 7. cap. 13. Il développe ce raisonnement dans son explication du vingtième chapitre de la Genèse , & il réfute par de fortes preuves l'argument des Manichéens , qui faisoient la même objection que Spinoza. Si , dans la main de Dieu , le mal physique est un instrument de vengeance & de châtimement , il est aussi un instrument de bonté & de miséricorde. L'Histoire sacrée en fournit plus d'un exemple , & cette main paternelle qui ne frappe que pour corriger , est un sujet de consolation pour le Chrétien dans les afflictions temporelles.

Et d'ailleurs, ces fléaux signalent sa vengeance.
 La voix de son tonnerre est un cri menaçant,
 Qui va, sous le dais même, éfrayer le méchant.
 Les désastres affreux, utilement sinistres,
 Sont de ses châtimens les fidèles ministres.
 Plus même sa bonté suspend son bras vengeur ;
 Plus le coup est terrible, au jour de sa fureur.

CE * feu matériel, être dont la nature
 Aux yeux les plus perçans est une énigme ob-
 cure,

Ce fluide élastique, élément destructeur,
 Ne doit point au soleil sa force & sa chaleur.
 Il les doit à celui par qui seul il existe,
 Par qui seul il échauffe, éclaire, agit, subsiste.
 Il est dans tous les corps invisible, & présent ;
 Il est dans chacun d'eux plus ou moins abon-
 dant :

S'il est libre, fougoux : s'il est captif, paisible,
 Pour forcer sa prison, & devenir visible,
 Il n'attend que l'instant où deux corps excités
 Seront l'un contre l'autre avec force heurtés.
 Aussi-tôt, s'échappant du sein qui le recèle,
 Furieux, il s'élance en ardente étincelle,
 Et si de proche en proche il trouve un aliment ;
 Cette étincelle enfante un vaste embrasement.
 Les parcelles de feu, de leur centre chassées,
 Dans l'air environnant brusquement élancées.

* Le feu, son action.

Aux yeux les plus perçans. " Si le fond de tous
 „ les êtres se refuse à nos regards, qui entre-
 „ prendra d'approfondir la nature du feu ? Il
 „ s'échappe aux travers des instrumens dont ont
 „ le veut saisir, & ni l'œil, ni la main n'en peu-
 „ vent soutenir les aproches. Sa chaleur en
 „ quoi consiste-t-elle. Tout ce que nous en fa-
 „ vons se réduit à dire quelle est une sensa-
 „ tion plus ou moins vive, plus ou moins agréa-
 „ ble ou douloureuse, dont Dieu nous affecte :
 „ à la présence du feu, *Specl. de la Nature, tome 4.*
 pag. 234.

Sur les corps d'alentour fondent en circulant,
Mille invisibles traits, en tourbillons roulant,
Par leur agilité dans leur pores se glissent,
Par leur activité bientôt les défunissent,

Et ces corps, aliment dont ils sont reproduit,
En proie à leur furie, en cendres sont réduits.

Mais quoi ? cet * élément, ame de la nature,
Dans l'air, qui le nourrit, dispersé sans mesure,
Agit par ce fluide, & sa vive action
N'est que le simple effet de son impression.
Plus l'air est condensé, plus sa chaleur aug-
mente.

C'est par la pression qu'elle est plus violente.
Les atômes ignés, dans leur sphere bridés,
Avec plus de roideur sur les corps sont dardés.
Par l'air raréfié leur pointe est émouffée.
Pourquoi ? c'est qu'elle agit sans être traversée.
Ainsi donc l'air au feu semble imposer des loix,
Il semble l'atifer, l'amortir à son choix,
Et de son action, par lui seul agissante,
Rendre, à son gré, la marche impétueuse ou
lente.

Placé dans l'équilibre, & s'exerçant en paix,
Le feu répand sur nous mille utiles bienfaits.
De lui naissent alors les plus grands avantages.
Mais perd-il ce milieu ? Quels funestes ravages !
O superbe Ilion, ô murs tant célébrés,
Par des torrens de feu vous êtes dévorés.
La flamme en votre sein ondoye, & sa furie
Change en inculte champ la Reine de l'Asie. x

Ame du ** mouvement, source de la chaleur,
Le feu, de la nature est le puissant moteur.
Il dispense à tout corps l'action & la vie.
L'onde qui serpentoit, par sa fuite appauvrie,
Se voit en corps solide aussi-tôt transformer.
L'air qu'il n'échauffe plus, prompt à se com-
primer,

Exhale les frimats, engourdit la nature.

* L'air, principe de l'action du feu.

x *Et campos ubi Troja fuit. Æneid. l. 3.*

** Effets de l'action du feu sur les corps.

La terre enfin , sans lui , ingrate à la culture ,
N'enfanteroit ni grain , ni verdure , ni fruit.
C'est par lui que tout vit , & que tout est produit.

Il nourrit & soutient , vivifie & féconde.
O Spinosiste impie , il est l'ame du monde :
Oui , ta *matiere mue* a dans lui son moteur ,
Mais le sien à son tour , c'est l'être créateur.
Sur son œuvre admirable il répandit lui-même
Ce souffle actif de vie , & cette force extrême ,
Qui s'oppose sans cesse à l'union des corps.
Dans eux le feu se glisse , & malgré leurs efforts ,
Les dilate , les fond , les dissout , les divise.
En substance tenue il les volatilise.
Ce n'est point sans combat , & les corps révoltés ,
Contre leur agresseur s'arment de tous côtés.
Leur dureté résiste à son ardeur active.
Il ranime , irrite , sa force destructive ,
Et du feu triomphant l'assaut continué ,
Les transforme en corps noir , de tout suc dénué.
Tout être corporel , soit fluide , ou solide ,
Combat donc vainement son action rapide.
Il faut qu'il cède enfin à son activité.

Mais , ô fier élément , ô vainqueur indomté ,
Quelque actif que tu sois , ta fougue véhémence
Reconnoît une flamme encore plus agissante.
Au feu du globe ardent , dispensateur du jour ,
En élasticité tu cèdes à ton tour.
Tu ne peux l'égaliser en force , & ta furie
D'effets pareils aux siens ne fut jamais suivie.
Non , tu ne fus jamais si prompt à dévorer.
Ce feu , dans un foyer propre à le concentrer ,
Dilacte les métaux les plus compactes même ,
Calcine , vitrifie , & sa force est extrême.

Calcine , vitrifie. Le fameux miroir ardent de Monsieur Tschirnhaus de l'Académie des Sciences , brule avec tant de violence & de promptitude , qu'en plaçant du plomb ou de l'étain dans le foyer , il est liquéfié & tombe goutte à goutte en six secondes. Il vitrifie une tuile en trente-quatre secondes. Ce grand verre , dont

Vainqueur * de Syracuse, ô célèbre Romain,
 Ce feu si véhément (si le fait est certain)
 En cendre réduisit ta flotte audacieuse.
 Un seul ** mortel rendit la victoire douteuse.
 Ce nouveau *Briarée* , embrassant tes vais-
 seaux ,

M. de Fontenelle n'a pas dédaigné de faire la description dans l'éloge de M. Tschirnhaus , est dans le cabinet de M. le Duc d'Orléans , & il n'en fait pas une des moindres raretés.

* Marcellus.

----- [*Si le fait est certain.*] Descartes & tous les Physiciens qui se sont exercés dans la Dioptrique , ont traité de fable l'histoire des miroirs ardents d'Archimède. Ce qui leur a paru une preuve négative non moins forte que leurs objections , c'est qu'aucun Ecrivain de l'Antiquité n'en parle , & qu'on ne la fait que par une tradition moderne dont l'origine n'est pas bien connue. Les effets du miroir ardent que M. de Buffon a inventé depuis peu , garantissent cependant la possibilité de ce fait historique. Ce miroir qui fait tant de bruit dans le monde savant est un secret d'Optique des plus simples. Il est composé de plusieurs petites glaces planes & quarrées , de six pouces de largeur. On fait coïncider au même point tous les rayons que ces glaces réfléchissent , & leur force ainsi réunie porte le feu à beaucoup plus de distance que ne font les meilleurs miroirs que nous connoissons , lesquels n'enflamment qu'à dix ou douze piés tout au plus. Le foyer du nouveau miroir , d'où il sort comme une colonne de lumière très-vive d'environ un pié de diamètre , allume le bois à deux cens piés de distance , & fait fondre le plomb à cent cinquante , l'étain à plus de cent , & l'argent à près de cinquante. Quel argument en faveur des miroirs du *Briarée Géomètre* , comme Marcellus appelloit l'immortel défenseur de Syracuse!

** Archimède.

Dans ton camp éperdu détruisoit les travaux ,
Lançoit contre tes tours, d'une main foudroyante ,

Des masses de rochers une grêle bruyante ;
Et si la trahison , secondant tes dessein ,
N'eut vendu lâchement Syracuse aux Romains ,
Syracuse, ¹ l'écueil de la grandeur d'Athènes ,
Auroit toujours bravé la puissance Romaine.

Offrons ici le * feu sous les plus nobles traits.

Exposons-le tableau de ses nombreux bienfaits.
De l'astre ardent du jour , caché sous l'hémisphère ,

Le feu par son éclat remplace la lumière.

A sa douce action nos alimens livrés
Soutiennent notre vie, en nous incorporés.

De nos jours menacés il prolonge la trame ;
Plus d'un simple , ² dissous par une active flamme ,

Qui seroit sans vertu s'il n'étoit exalté ,
Dans un corps languissant ramène la santé ,
Contre nous s'arme en vain la froidure piquante !
Il oppose à ses traits sa chaleur bienfaisante.
Un sable calciné par son activité ,

Aide à construire un toit des Autans respecté.

³ De son sein dévorant, le métal qu'on y plonge
Sort souple. Sur l'enclume il s'accourcit , s'allonge ,

Se plie , & prend au gré de l'art industrieux ,
Une forme qui frappe & charme tous les yeux.

¹ Ciceron dit , en parlant du fameux combat qui fut donné dans le port de Syracuse , & dans lequel les Athéniens furent entièrement défaits : « *In hoc portu Atheniensium nobilitatis, immo perit, gloriæ naufragium factum.* Verrin 7. num. 97.

* Services du Feu.

² Opération chimique. Le feu , absolument nécessaire pour la dissolution des mixtes , l'est aussi pour la fusion des métaux.

³ La Métallurgie.

O nouvelles faveurs ! 1 le verre est son ouvrage.
Retiré des fourneaux où , fluide , ilURNAGE ,
2 S'il ferme nos palais à la froidure , au vent ,
S'il les ouvre aux rayons de l'astre étincelant ,
3 S'il sert à dévoiler le jeu de la nature ,
4 A découvrir des cieux l'admirable structure ;
C'est au feu qu'il le doit , & l'art ingénieux
Ne fut que l'inventeur de ces secrets heureux.

Tels sont , noble élément , tes utiles services.
Tu te vis , à ce prix , offrir des sacrifices.
Les savans Caldéens , les antiques Persans ,
Touchés de tes bienfaits , t'adressoient leur en-
cens.

1. La Verrerie.

2. Le Vitrage des maisons.

3 Le Microscope.

4 Le Telescope. Il y a aussi plusieurs autres ouvrages de verrerie dont on se sert pour les expériences de Physique : tels sont le Récipient de la machine du Vuide , le Thermomètre , les Siphons , &c.

Tu te vis , ce prix. Le culte idolatrique du Feu étoit presque universel dans le Paganisme : il passa des Caldéens aux Perses , des Perses aux Grecs , des Grecs aux Romains , & il étoit dès long-tems établi dans les Indes lorsqu'Alexandre en entreprit la conquête. Cette idolatrie si répandue étoit fondée sur les propriétés & sur les services du Feu : on le regardoit comme le symbole de la Divinité par sa pureté & son éclat , par sa force & son activité. Voyez là - dessus l'ouvrage d'un savant Anglois [*M. Hide.*] qui a pour titre , *Historia Relligionis veterum Persarum* : Ouvrage plein de recherches mytologiques fort approfondies. Les Romains rendoient au Feu un culte perpétuel en l'entretenant continuellement dans le Temple de Vesta. Ils regardoient l'extinction du Feu sacré comme le présage de quelque désastre public , & le Grand-Pontife le rallumoit aux rayons du soleil avec les cérémonies religieuses prescrites par Numa Pompilius.

Flechissoit

Devant toi l'habitant des rives de l'Hydaspe
Fléchissoit le genou dans un temple de jaspe.

Mais c'est peu que le * feu , semé dans l'univers ,

Réside sur la terre ainsi que dans les airs :
Profondément caché dans ses entrailles même .
Il exerce en son sein son empire suprême .

¹ Ces gouffres vomissant des tourbillons de feu,
De nuages de cendre obscurcissant les cieux ,

² Ces torrens souterrains roulant une eau bouillante ,

Dont l'art fait employer la vertu bienfaisante .
Tout démontre ce feu dans la terre enfermé ,
Bra sier dévorateur , de bitume affamé ,
Et des productions que la nature enfante ,
Le principe fécond , & la source abondante .
La terre est spongieuse , & dans son sein poreux .

Se glissent l'eau , les sels , l'air , les esprits huileux .

A ces divers agens le feu central s'allie ,
Et donne aux végétaux l'action & la vie .
Dans sa prison immense épars de tous côtés ,
Il conserve sa force , & ses propriétés .
Elastique , il dilate . Agissent , il consume .
Le frein qui le contient , l'irrite & le rallume .
Il doit être enchaîné jusqu'à ce jour fatal ,

Mais c'est peu que le Feu. Un feu répandu dans toute la nature avec une prodigieuse abondance, un feu qui , renfermé dans tous les êtres corporels , fait sans cesse effort pour forcer sa prison : cette idée frappoit Plin à tel point qu'il regardoit comme un miracle , & même le plus grand de tous , qu'il se fût passé un seul jour sans que l'univers entier eût été embrasé. » *Excedit pro-*
» *fectò omnia miracula , ullum diem fuisse quo non*
» *cuncta conflagarent.* » lib. 2. c. 107.

* Le feu central , ses effets.

¹ Les Volcans.

² Les Eaux minérales , dont la Médecine fait un usage si efficace dans certaines maladies.

Où l'airain dans les airs donnant l'affreux signal,
 La mer en mugissant franchira les limites,
 Par le doit du Très-haut à ses vagues prescrites,
 Les célestes flambeaux éteindront leurs clartés,
 1 Les cieux, se repliant, fuiront épouvantés,
 Par de longs tremblemens sur son axe ébranlée,
 La terre croulera, tout à coup éboulée.
 Libre pour lors, le feu dans la nature épars,
 Détaché de tout corps, fondra de toutes parts.
 Ainfi quand l'Océan, indigné d'être esclave,
 Force ce 2 mur de bois, bouclier du Batave,
 Il submerge les champs, les hameaux, les cités,
 Tout offre une mer vaste aux yeux épouvantés.

1 *Et cælum recessit sicut liber involutus.* Apoc. c. 6. v. 14.

Détaché de tout corps. L'attente de l'embrasement général qui doit consumer le monde à la fin des siècles, est une tradition très-ancienne, dont on rapporte l'origine aux enfans de Noé. Ovide parle de cet incendie universel en termes précis :

*Esse quoque in fatiis reminiscitur affore tempus
 Quo mare, quo tellus, correptaque regia cæli
 Ardeat.* [*Met. lib. 1.*]

Mais il est une autorité bien autrement respectable que celle d'un Auteur prophane. L'Apôtre S. Pierre dit dans sa seconde Epître, » *Cæli*
 » *autem qui non sunt, & terra igni reservati*
 » *ti in diem judicii Elementa calore solventur.*
 » *Terra, & quæ in ipsa sunt opera, exurentur.* »
 Plusieurs Peres de l'Eglise disent aussi qu'au second avènement de Jesus-Christ, la terre sera détruite par le feu. Il est à croire que Dieu se servira de celui qui est dans la nature, en lui permettant de s'échapper de tous les corps, où il est à présent comme enchaîné.

2 Les dignes de la Hollande. Une furieuse tempête les rompit en 1607, & le plat pays fut inondé à plus de trente lieues à la ronde. Voyez la quatorzième note du cinquième Chant, au sujet d'une autre cause de ces affreuses inondations.

Quoi donc ? au tour de nous , sous nos pieds ,
sur nos têtes ,
Des parcelles de feu sans nombre , & toutes prêtes

A dévorer la terre , à consumer les mers ,
Si le Modérateur de ce frêle univers
N'imposoit à leur fougue un utile esclavage !
Quoi ? partout regneroient le trouble & le ravage ,

Si son bras ne donnoit aux divers élémens
De justes contre-poids, d'heureux balancemens,
Ne bridait l'un par l'autre , & n'opposoit sans cesse

Poids à poids , force à force , & vitesse à vitesse.

Qu'il retire ce bras , & l'univers n'est plus.
O puissance ! ô sagesse ! ô bienfaits continus !

Ah ! grand Dieu , l'homme en Toi pourroit-il méconnoître

Et son conservateur, & son pere, & son maître ?
Qui t'ose refuser son encens , & son cœur ,
Qu'on l'aborre , un tel monstre est trop digne d'horreur.

Le feu , cet élément si fougueux , si terrible ,
Est , dans la main de l'homme , un instrument flexible.

De tout ce qui l'aprophe ardent dévorateur ,
Il fléchit malgré lui sous son pouvoir vainqueur.
En vain dans ce palais sa fureur se déploie ,
Nous savons le forcer d'abandonner sa proie.

Ailleurs , nous l'irritons par un souple * instrument ,

Qui dans ses flancs attire un fluide élément ,
Et de ces flancs pressés au même instant le chasse.

Mais quoi ? ** feu destructeur , notre coupable audace

Emprunte ton secours en volant aux combats ,
Et le fer , moins que toi , signale notre bras ,

* Soufflets de forge.

** La poudre : ses effets funestes.

L'art qu'inventa *Berthold* se transforme en tonnerre.

Tonne, & que tes horreurs épouvantent la terre.
D'une bouche d'airain rapidement chassés,
Des globes foudroyans au loin sont élançés.

Les plus forts boulevards sous leurs atteintes
croulent,

Et sur leurs fiers Hectors avec fracas s'éboulent.
Vomi d'un sein de bronze avec un bruit affreux,
Un 1 globe, en s'élevant, forme un arc lumineux.

Il tombe & déployant ses fureurs intestines,
Accable des palais sous de vastes ruines.

Sous ce mur, foudroyé par cent bouches d'airain,

Dans l'ombre & le silence on creuse un 2 souterrain.

L'Art qu'inventa. Berthold. Polydore - Virgile [de Rerum Invent. lib. 2. c. 11.] & Belleforest, dans la Chronique de France, attribuent l'invention de la poudre à un Cordellier appelé Berthold Schvart, originaire de Fribourg. Ce Moine, disent-ils, étoit Chimiste, & ayant broyé du salpêtre & du soufre dans un mortier qu'il couvrit d'une pierre ? le feu y prit par hazard, & la pierre fut élançée avec une extrême violence. Cette découverte, si funeste au genre humain, fut faite vers l'an 1330. L'usage de la poudre ne tarda pas à se répandre dans l'Europe. Il est certain qu'on s'en servoit en France dès l'an 1338, sous le regne de Philippe de Valois. M. du Cange cite dans son Glossaire les registres de la Chambre des Comptes de cette année là, où on lit que Barthélemi du Drach, Trésorier des Guerres, a compté à Henri de Famechon l'argent qu'il falloit pour avoir poudres & autres enghyns idoines aux canons & ribadoquins qui étoient par-devant Puy-Guillaume en Auvergne.

1 Les bombes.

2 Les mines.

DE LA NATURE, Chant III. 109

On enferme en ses flancs des monceaux de salpêtre.

De ces apprêts de mort quelles horreurs vont naître !

Le souterrain vomit la flamme & le trépas.

De sa base arraché, le mur vole en éclats.

Du salpêtre emhraté la fougue meurtrière

E lance dans les airs une cohorte entière,

La plaine au loin n'expose à mes tremblans regards,

Que décombres fumans, que cadavres épars,

¹ Cités, aire jadis de l'aigle Germanique,

Heureuses sous les loix d'un vainqueur pacifique,

Vous avez éprouvé ces affreuses horreurs.

Le salpêtre sur vous épuisa ses fureurs.

Vos palais, vos remparts, tout fut réduit en poudre.

Et quel mur peut braver cette nouvelle foudre,

Quand le bras qui la lance est le bras du

FRANÇOIS,

Fait pour vaincre, pour plaire, & pour aimer ses Rois ?

Ainsi donc, dans nos mains véritable tonnerre,

Le salpêtre ensanglante & ravage la terre.

Le feu, ce doux bienfait de l'Être souverain,

Notre fureur barbare en fait notre assassin.

Nous le pervertissons, & le ciel équitable

Punit par le salpêtre un abus si coupable.

Puisse-t-il ne servir qu'à notre amusement

Sur les monstres des bois qu'il tonne utilement.

Que, ² diversifié, dans les airs il déploie

Les aimables transports de la publique joie.

Oui, raisonnez au loin, tonnez, bouches d'airain.

Apprenez aux François, tremblans sur leur destin,

Que du ciel imploré la bonté tutelaire

¹ La Flandre Autrichienne, conquise dans les premières Campagnes du Roi.

² Décharges d'Artillerie & feu d'artifice pour célébrer un événement heureux.

1 Leur rend ce Roi si cher, leur héros, & leur père.

Sur les bords de l'Escaut, Louis victorieux
Humilioit l'orgueil du Belge audacieux.

Furnes, Ypres, Menin, par son bras foudroyées.

Voyent, de leurs débris, vingt cités éfrayées,
Et jusques sur Fribourg s'étendoit la terreur ;
Efroi que de sa chute étoit l'avant-coureur.

Armé, non pour donner, mais pour calmer
la terre,

La justice en ses mains alluma le tonnerre.

D'un auguste 3 Allié son bras venge les droits :

FRANCE, tu fus toujours le ferme appui des
Rois.

De nos fiers ennemis les phalanges altières

D'un 4 fleuve, par surprise, ont franchi les
barrières.

Sur l'Alsace, le fer & la torche à la main,

Ils fondent en 5 brigands affamez de butin.

Leurs ravages, féconds en désastres tragiques,

Arrachent le vainqueur aux rivages Belges.

Ame & guide à la fois d'un peuple de héros,

Il vole sur le Rhin à des exploits nouveaux.

A couronner son front la victoire s'apprête.

Ciel ! quel orage gronde, & menace sa tête ?

J'aperçois le tombeau près du char triomphal.

1 Cette digression fut faite lors de cet événement si intéressant pour la France. J'y ai depuis inféré la description de la bataille de Fontenoy, donnée le 11. Mai 1745.

2 Fribourg fut pris sur la fin de la Campagne de 1744.

3 L'Electeur de Baviere, élu Empereur après la mort de Charles VI.

4 Passage du Rhin par l'armée du Prince Charles de Lorraine.

5 On parle ici des Pandoures, des Tolpaches, & des Lycaniens, peuples féroces, sans

DE LA NATURE, Chant III. 117

Ah ! France LOUIS touche à son terme fatal.
La mort vers lui s'avance : il la voit sans la
craindre.

Il ne murmure point : il ne fait que nous plain-
dre.

Pere de ses sujets , héros Chrétien , & Roi ,
Son grand cœur Mais le ciel dissipe notre
éffroi.

La tombe se referme , & nos larmes tarissent.
De chants reconnoissans les temples retentissent
Par tout la joie éclate , & l'Empire François
Renaît avec les jours du plus cher de ses Rois.
LOUIS vit pour remplir les hautes destinées ,
Pour voir par mille exploits ses vertus couron-
nées.

Où suis-je ? l'avenir à mes yeux ... O mon Roi,
Quel éclatant triomphe aux champs de Fontenoi !
Trois I peup^les , réunis sous un chef intrépide ,
S'avancent fierement , & la fureur les guide.

On combat ... Je te vois affronter le trépas ,
Au sentier de l'honneur ramener tes soldats.
Je vois ton digne fils , espoir de ton Empire ;
S'arrachant pour la gloire à l'Himen qui sou-
pire,

Aux périls , sur tes pas , s'exposer sans éffroi ,
Et dans ce jour de sang , ne craindre que pour
Toi.

L'Anglois long-tems signale & son bras , & sa
haine ,

Mais la victoire enfin cesse d'être incertaine.
Tout succombe , tout fuit , & même Cumberland,
Tel qu'un chêne orgueilleux qu'en traîne un fier
torrent.

discipline , & ne vivant que de brigandages. Ils
ont fait des dégâts affreux à Saverne , & exer-
cé des cruautés atroces dans quelques villages
aux environs de Strasbourg.

Les Anglois , les Hollandois & les Hano-
vriens , commandés par le Duc de Cumberland,

Gand, Ostende, Tournai, malgré leur arrogance,
Du rapide vainqueur implorent la clémence.
Sur son char de triomphe entouré des vertus ,
Il s'offre en pere tendre aux regards des vaincus.
Il gémit des malheurs qu'enfante son tonnerre :
Prêt d'éteindre à jamais le flambeau de la guerre,
Prêt à sacrifier les plus grands intérêts,
Si l'Europe de lui veut recevoir la paix.



SOMMAIRE

D U

QUATRIEME CHANT.

IDÉE générale de la Campagne. Causes physiques qui concourent à rendre la Terre féconde : l'air, les sels, le bitume, l'eau, le feu. Que ces corps hétérogènes, introduits dans son sein poreux, forment un Tout, fermentent ensemble & la fertilisent. Qu'il y a des fruits qui ne peuvent naître qu'en des climats qui sont spécialement propres à leur espèce. Description du Raisin & du Melon. Merveille dans la prodigieuse fécondité que l'Auteur de la Nature a attachée au germe de chaque fruit. Les arbres de haute futaie. Leurs différens usages. Que la sève circule par des canaux imperceptibles dans toutes les parties de l'arbre, même jusqu'aux feuilles, & qu'elle le fait végeter. Les arbres fruitiers. Description de l'arbre qui produit le Cocos, de l'Oranger & du Meurier, de l'Olivier & du Figuier. Eloge de Marseille. Digression sur l'irruption des Autrichiens dans la Provence, en 1746. Les arbres sauvages. Que chacun d'eux a un attrait particulier pour le sol, ou le terrain qui lui est propre. Détail des sols. Leur différente nature. Que les influences de la Lune sur les arbres & sur les plantes, sont une vieille erreur qui est détruite par l'expérience. Digression sur les douceurs de la vie rustique. Les fleurs. Art qui éclaire dans leur structure. Description du Lys & de la Rose, de la Renoncule & de la Violette. Tableau de la distillation des Fleurs, & des plantes aromatiques, par le moyen de l'alambic. Des Fêtes appellées Florales. Eloge des Jeux Floraux de Toulouse. Description des embellissemens dont l'art peut décorer un jardin. Merveille dans l'infinité variété qui regne parmi les

*fleurs, les plantes, & les fruits, quant à la forme
extérieure. Que cette variété s'étend jusques sur les
feuilles du même arbre. Les racines & les simples.
Description du Quinquina & du Pavor. Les plantes à
graines qu'on pulvérise. Description du Froment & du
Caffé. A quel usage l'Auteur de la Nature a destiné la
fécondité de la Terre.*





*LA GRANDEUR
DE DIEU
DANS LES MERVEILLES
DE LA NATURE,
POÈME.*

QUATRIÈME CHANT.



ROMENONS nos regards sur
les riches campagnes ,
Sur les jardins , les bois , les co-
teaux , les montagnes.
De ces divers tableaux , moins
pompeux que rians ,
Crayonnons sans apprêts les charmes attrayans.
O * Toi , qui célébras les 1 présens de Po-
mone ,

* Virgile.

1 Les Géorgiques.

Les 1 plaisirs de Palès , les 2 travaux de Bellonne ,

Et 3 Toi, qui remplissant ses sublimes desseins,
De Flore , parmi nous , illustras les jardins:
Du feu de votre verve échauffez mon génie.
Que la lice où je cours , par vous soit aplanie.
Rendez enfin mes chants dignes de leur objet ,
Et qu'ils soient gracieux , comme l'est le sujet.

CETTE fécondité que la terre renferme, *
Dont l'Etre créateur dans son sein mit le germe,

1 Les Bucoliques.

2 L'Eneïde.

3 Le P. Rapin.

Et Toi , qui remplissant. Virgile auroit bien
voulu traiter , dans ses Géorgiques ; l'art de
cultiver les jardins :

Forſitam & pingues hortos quæ cura colendi

Ornaret , canerem , biſerique roſaria Paſti. . . .

Mais les bornes de mon ſujet , dit-il , ne me le
permettent-pas , & je laiſſe à d'autres cette
matiere.

Verùm hæc ipſe equidem , ſpatiis excluſus iniquis ;

Prætereo , atque aliis poſt commemoranda relinquo.

Ce ſujet , préſenté vainement à la Poëſie de-
puis plus de dix-ſept ſiècles ; fut enfin ſaiſi par
le Pere Rapin , Jéſuite. On admire dans ſon
Poëme des jardins l'élégance & la pureté du
ſtile , la nobleſſe & l'harmonie de la verſifica-
tion. Il y regne une variété de tableaux , un
feu d'imagination qui corrigeant avec art la froi-
deur des préceptes du jardinage. Ce qu'on peut
pourtant reprocher à l'ingénieux Auteur , c'eſt
d'avoir chargé ſon ouvrage de Mythologie ;
cette continuité de fables fatigue à la longue.

* Causes Phyſiques de la fécondité de la
terre.

Quel

Quel en est le principe ? Un mélange réglé ,
 Un concours mutuel , toujours renouvelé ,
 D'agens substenciels , de diverses parties ,
 Par leur nature propre avec elle assorties.
 Du fluide élément les atômes subtils ,
 Des globules de sels plus ou moins volatils ,
 Des corps bitumineux la substance grossière ,
 De doux épanchemens de liquide matière ,
 Des parcelles de feu , par de secrets conduits
 Sont, dans son sein poreux, sans relâche intro-
 duits.

Formant un même Tour, ces corps *hétérogènes*
 Fermentent dans ses flancs , circulent dans ses
 veines ,

Et leur vertu distincte agissant de concert ,
 La terre va produire : à l'envi tout la fert.
 Mais l'homme doit aussi seconder la nature.
 Elle exige son bras. Quand l'art & la culture
 Prêtent au Sol fécond leurs secours mutuels ,
 D'abondantes moissons nourrissent les mortels.
 La terre alors répand à grands flots ses largesses,
 Les guérets, les coteaux étalent leurs richesses.
 Dans les champs, aux vergers les arbres dispersés
 Se courbent sous le poids de leurs fruits entassés.

La terre va produire. Quoique la terre doive
 essentiellement sa fécondité au concours & à
 l'action réunie de ces principes végétaux , celui
 cependant qui y contribue le plus , c'est l'eau.
 La pluie est proprement l'ame de toutes ses
 productions. C'est ce que Plinè dit expressé-
 ment : « *Aquæ à cælo cadentes , omnium terra nas-*
centium causa sunt. Prorsus , si quis velit reputare
ut fruges gignantur , arbores , fruticesque vivunt ,
in cælum migrare aquas , animamque etiam herbis
vitam in se deferre , fateatur omnes terræ vires
aquarum esse beneficii. » lib. 31. cap. 1. A l'au-
 torité de Plinè je joindrai celle de Varron , la-
 quelle est encore d'un plus grand poids en ma-
 tière rurale : « *Sine aqua , dit-il , omnis arida , ac*
misera agricultura : sine successu ac bono eventu frus-
tratio est. » *Dere rust.* lib. 1. c. 1.

L'abondance souvent surpasse notre attente.
 La terre, en mere tendre & toujours bienfaisante,
 Les prodigue aux humains sans jamais s'appauvrir,
 Tel un fleuve répand son onde sans tarir.
 Quelle diversité ! Quel coloris aimable !
 Quelle chair savoureuse, & quel goût délectable !
 Jusqu'aux feuilles un suc nourricier est conduit.
 L'arbre croît. Il fleurit. Il fait éclore un fruit,
 Qu'en toile déliée un duvet environne,
 Et qui, mûr, de lui-même à la main s'abandonne.
 Ces fruits si variés qui suspendent mon choix,
 Des diverses saisons reconnoissent les loix.
 C'est à des tems prescrits que leur regne com-
 mence.
 Ceux-ci, sous les ¹ Gemaux, comblent notre
 espérance.
 Ceux-là nous sont livrés sous le ² chien de Pro-
 cris.
 Sous la ³ Balance enfin les dernier sont cueillis.
 L'un naît, ami du froid, dans les frimats de
 l'ourse,
 L'autre aux bords que le Gange arrose dans sa
 course.
 Le climat en décide, ainsi que le terrain.

Ces fruits si variés. Pour admirer la bonté du Créateur dans l'extrême variété des fruits, dans leur abondance, quelquefois à charge, dans leur regne périodique & successif, il n'est pas nécessaire de l'envisager avec des yeux Chrétiens ; il suffit de la voir avec des yeux philosophiques. De-là vient qu'un sage du Paganisme, en considérant cette bienfaisance de l'Auteur de la Nature, s'écrie avec une espèce d'enthousiasme : "*Sed illa quanta benignitas naturæ, quòd tam multa ad vescendum, tam varia, tamque jucunda gignit, neque ea uno tempore anni, ut semper & novitate delectemur & copia!*" Cic. de nat. Deor. lib. 2. num. 53.

¹ Au Printems.

² En Été.

³ Dans l'Automne.

Tel de ces fruits ne croît qu'au rivage Africain.
 Tel autre n'est produit qu'aux champs du nouveau monde.

Et tel autre, à son tour, l'Europe seule abonde,
 Et differens en forme, en grosseur, en couleur,
 Ils le sont en espèce, en substance, en faveur.

Mais parmi tant de fruits dont la terre est semée,

Quel est ce fruit * brillant dont ma vue est charmée?

Des globules, entre eux étroitement serrés,

Au sep, par un filet, tiennent incorporés.

Du rubis éclatant la couleur les décore.

Le soleil par degrés les mûrit, les colore.

La serpette à la main, le vendangeur joyeux

Cueille sur le coteau ce fruit délicieux,

Rentre au hameau, courbé sous un faix agréable;

Et bientôt sous ses pieds coule un jus délectable.

Je vois au gré de l'art sa couleur varier,

Son goût dans la boisson se diversifier.

Le secourable feu de sa liqueur charmante

Ranime du vieillard la vigueur défaillante.

Nectar, lien des cœurs, lois l'ame des repas.

Usez-en, ô mortels, mais n'en abusez pas.

O fruit, ** l'un des plus doux qu'un potager enferme,

Qui veut être abreuvé, qui repose à terre,

Toi, dont le corps pesant, s'il n'avoit ce soutien;

Entraîneroit sa tige, & romproit son lien :

De ta rougeâtre chair quel suc exquis s'épanche!

Par lui dans notre sein, l'ardente soif s'étanche.

Ah ! fruit délicieux, faut-il que ta bonté

Trahisse si souvent mon goût & ta beauté ?

De combien d'autres fruits, présens de la nature,

Devrois-je faire ici la naïve peinture ?

Fruits chéris, pardonnez : oui, l'embarras du choix

Impose à mon pinceau de rigoureuses loix.

* Le Raisin.

** Le Melon.

D'ailleurs, quel vaste champ ! Il n'est pas moins immense,

Qu'est prodigue pour nous la main qui les dispense.

Cette main créatrice, en imprimant dans eux

Une fécondité qui surpasse nos vœux,

A voulu qu'un seul germe, une seule substance

A des fils par milliers donnassent la naissance.

Oui, grand Dieu, que produits jusqu'à la fin des temps,

Ils soient de tes bienfaits d'éternels monumens :

Qu'ils confondent l'ingrat à ces faveurs rebelle,

Et prouvent malgré lui, ta bonté paternelle.

Quels sont, dans ces forêts, ces arbres * si pompeux ?

Ils cachent dans la nue un front audacieux.

Des bruyans aquilons les cohortes mutines

Les assaillent en vain : leurs nerveuses racines

Pénètrent dans la terre aussi profondément,

Que leur chef dans les cieux s'élève fierement.

Superbe pavillon, leur verdoiant feuillage

Sous lui répand le frais, & dispense l'ombrage.

La forêt en est fière, & sur les champs voisins

Ces arbres fastueux regnent en Souverains.

Long-temps de leurs rameaux la terre est décorée.

A des fils par milliers. La merveille de cette prodigieuse fécondité que le Créateur a attachée au germe de chaque fruit, de chaque plante en particulier, pour en perpétuer l'espèce, cette merveille, dis-je, frapoit Cicéron : & qui est-ce qu'elle ne frappe pas ? Il en parle en ces termes dans celui de ses ouvrages philosophiques qui prouve le plus vaste étendue des connoissances de ce puissant génie : "*Quæ quidem* „ [arbores] *eam vim habent in se, ut ex uno plura* „ *generentur : idque semen inclusum est in intima* „ *parte earum baccarum, quæ ex quaque stirpe fun-* „ *duntur, iisdemque seminibus & homines assatim ves-* „ *cuntur, & terræ ejusdem generis stirpium renovatio-* „ *ne complentur.* „ De nat. Deor. lib. 2. num. 51.

* Arbres de haute futaie.

DE LA NATURE, Chant IV 121
Plusieurs siècles enfin bornent seuls leur durée.

O main du Tout-Puissant, toi, qui les as 1 plan-

tés ,
Qui dans leur large tronc répands de tous côtés
La féconde vertu d'une sève agissante ,
Que de secours par eux ta bonté bienfaisante ;
aux cris de nos besoins, aime à verser sur nous ,
J'entens gémir l'écho sous l'effort de nos coups,
Abatus dans les bois, arrachés aux montagnes ,
Leurs troncs sur des effieux roulent dans les
campagnes.

En flottantes maisons je les vois transformés.
Je vois mille trésors dans leurs flancs renfermés ;
Jadis Rois dans les champs, ils sont Rois sur les
ondes.

Ils sont les messagers, le lien des deux mondes.
L'art les offre à mes yeux sous un autre tableau.
De nos riches lambris ils portent le fardeau.
Servent de 2 digue , ô mer , à tes vagues fou-

gueuses ,
Sourient dans ton sein , des 3 cités orgueil-

leuses ,
De mille autres secours sont l'instrument heu-

reux :
Matière , sous l'acier , docile à tous nos vœux.
Si l'arbruste est moins beau, s'il est moins né-

cessaire , *

Sa grace est plus piquante, & plus sûre de plaire,
Il enrichit ensemble , & décore les champs.
Il s'attache nos cœurs par les dons renaissans.

Cédre majestueux , & toi , superbe Chêne ,
Il voit avec dédain votre arrogance vaine.

Peu jaloux du respect qu'en nous vous imprim-

mez ,
Les humbles arbrisseaux sont plus fiers d'être
aimés.

1 *Cedri Libani quas plantavit.* Pl. 103. v. 18.

2 Les fameuses digues de la Hollande.

3 Venise & Amsterdam sont bâties sur des
pilotis.

* Arbres fruitiers.

Législateur champêtre, ô mortel qui t'appliques
 A dresser avec art ces arbres domestiques,
 Ton exacte police, attentive à veiller
 Sur l'arbusse naissant, trop prompt à travailler,
 1 Le décharge à propos d'un branchage inutile.
 2 Elle était avec soin son enfance débile,
 Fait prendre à ses rameaux, faciles à plier,
 Une forme agréable, un contour régulier,
 Et de ces soins divers telle est l'heureuse issue,
 Qu'il donne plus de fruits, & plaît plus à la vue.
 3 O honte ! Et depuis quand, au mépris de ses
 droits,

La nature de l'art subit-elle les loix ?
 Stérile dès long-tems, cet arbre enfin prospère ;
 Mais il enfante un fruit d'une espèce contraire.
 Je le vois qui, surpris, du prodige étonné,
 4 Admire par quel art dans son sein il est né.
 Par une incision, dans sa tige insérée
 Une branche étrangère, à l'arbre incorporée,
 A changé sa nature en s'unissant à lui.
 Ils forment un *ensemble*, * & la sève aujourd'hui
 Par des canaux subtils, sans jamais être oisive,
 Circule dans le tronc, utilement captive,

1 La taille.

2 L'étañonnement.

3 La greffe.

4 *Miraturque novas, frondes, & non sua pomæ*
 Virg. Georg. lib. 2.

* Circulation de la sève.

Circule dans le tronc. Le véritable principe de la circulation de la sève, ou de la fermentation de la substance spiritueuse répandue dans toutes les parties du corps végétal, est une cause physique des plus cachées. C'est un de ces secrets de la nature, qui comme s'exprime majestueusement un Philosophe de l'antiquité (a) sont renfermés dans l'intérieur de son sanctuaire. Les

(a) *Illa arcana [Naturæ] non promissuè patent : reducenda, & in interiore sacrario clausa sunt.* Senec. Quæst. nat. lib. 7. cap. 3.

Et principe de vie , ardente à fermenter ,
 L'âme , le féconde , & le fait végéter.
 O fimbole du fang qui coule dans nos veines ,
 Qui , dans les végétaux , lentement te promenes ,
 Suc nourricier , tout fent ta vive impreflion.
 Arbres , plantes , par toi tout eft en action.

Au fond de ce verger , fous un vaste portique ,
 Dans un contour de bois , ou de brillante brique ,
 Un arbufte chéri fur lui fixe mes yeux.
 Dans les airs il exhale un parfum gracieux.
 Des rameaux verdoyans jamais ne l'abandon-
 nent.

Les plus aimables fleurs en tout tems le couron-
 nent ,

Son chef , de globes d'or paré fuperbement ,
 Semble s'enorgueillir d'un fi riche ornement.
 Il n'éprouve du tems l'atteinte meurtrière ,

différens fentimens des Botaniftes fur cette ma-
 tière ne font que conjectures vagues , que rai-
 fonnemens hâfardés. Lailfons-les difputer inin-
 telligiblement fur l'*Âme végétative* , & difons hi-
 toriquement que la circulation de la fève a été
 découverte en 1667. Malpighi , Médecin du Pa-
 pe Innocent XII, eft le premier qui l'a obfervée ,
 comme Harvée , Médecin de l'infortuné Char-
 les , Roi d'Angleterre , eft le premier qui a ob-
 fervé [en 1628.] la circulation du fang, Il y a
 trop d'analogie entre ces deux belles découver-
 tes , pour que je n'aye pas dû affocier les noms
 des deux grands hommes qui les ont faites.

* L'Oranger.

Il n'éprouve du tems. ,, Il y a à Verfailles un
 ,, magnifique Oranger qu'on appelle le grand
 ,, Bourbon. Il fut faifi avec les meubles du Con-
 ,, nétable de Bourbon en 1523. Il étoit dès-lors
 ,, le plus bel arbre qu'il y eût en France , &
 ,, l'on eftime qu'il avoit 60 ou 70 ans , ce qui
 ,, joint à 210 , approche beaucoup de 300 ans.
 ,, On en voit plufieurs à Fontainebleau qui
 ,, étoient de beaux arbres du tems de François I.
 ,, *Specf. de la Nature* , Tom. II. page 192.

144 LES MERVEILLES

Qu'après avoir fourni la plus longue cartiere;
 1 Borée, insectes vils, trop dangereux vautours;
 Laissez-vous attendrir: épargnez les beaux jours.

Oui, sois noblement fier, arbusste mémorable, *

Que par les fictions a consacré la Fable,
 Qui vis en tes rameaux transformer la beauté,**
 Dont le Dieu du Permesse essuya la fierté.
 La foudre te respecte, & ta feuille couronne
 Les vainqueurs dans les champs qu'ensanglante
 Bellone,

1 Le vent du nord est pris ici métaphoriquement pour le froid, parce qu'en hiver il amène souvent la gelée, qui est meurtrière pour l'Oranger.

* Le Laurier.

** Daphné.

Insectes vils. On les appelle *Punaises* d'Oranger. Ce petit insecte imperceptible s'attache tantôt à la feuille, tantôt à la tige, & en tire le suc dont il se nourrit. Si l'Oranger est exposé aux insultes des insectes, les autres arbres ne le sont pas moins. L'irruption de ces ennemis des végétaux est générale. Ils envahissent, ils dévastent tout. „ Il n'est peut-être point de plante, „ dit *M. de Reaumur*, qui n'ait ses insectes particuliers. Telle plante, tel arbre, comme le „ Chêne, suffit à en élever plusieurs centaines „ d'espèces différentes. “ *Mémoires pour servir à l'Hist. des Insectes*, premier Mem. p. 2.

La foudre te respecte. Je parle en Poète quand je dis que la foudre respecte le Laurier. La Poésie est en possession de cette fable depuis très-long-temps. Je dis de cette fable, car il est certain que le tonnerre épargne tout aussi peu le Laurier que l'Orme ou le Chêne. S'il en est moins frappé que ces deux arbres, c'est parce qu'il est beaucoup moins haut, & que son feuillage donne moins de prise au vent, dont le tonnerre suit ordinairement la direction, sur-tout lorsqu'il tombe en ligne oblique.

Les chœurs renommés dont les nobles concerts
Eternisent le nom, & charment l'univers.

O si je te cueillois sur les bords du Parnasse !

Si sur mont front... Arrête, ô poétique audace !

Et toi, * dont les rameaux & le feuillage
épais

Procurent sous ton toit & l'ombrage & le
frais,

Dont la feuille nourrit ce merveilleux insecte ;

D'une maison qu'il file admirable architecte ;

Dispense-nous ce fruit d'une aimable noir-
ceur,

Et dont la chair, du sang retrace la couleur.

Elle en reçut l'empreinte, au rapport de la Fa-
ble,

2 Du sang que fit couler une erreur déplorable,

Une fureur d'amans, ** dont l'homicide bras

Consacra les ardeurs par un même trépas.

Sous un ciel temperé, quelle plaine fertile

Des arbres à mes yeux offre le plus utile ? 3

Il implore la paix dans la main du vaincu.

Il est de son feuillage en tout tems revêtu.

4 Dans les airs lentement son noble front s'élève ;

Et sa brillante course à pas tardifs s'achève.

Content de peu de soins, il prospère aise-
ment.

* Le Meurier.

1 Le Ver à soie.

2 Ovid. Met. Lib. 4.

** Pirame & Thibé.

3 L'Olivier.

4 Tardè crescentio olivæ. Georg. lib. 2.

Et sa brillante course. L'Olivier est lent à croî-
tre, mais il vit fort long-tems. Sa durée est de
deux cens ans, selon Plin. „ Firmissima, dit-il,
„ advivendum oleæ, ut quas durare annis ducentis
„ inter autores conveniat. “ Lib. 16. n. 44. Il ajou-
te que de son tems, on voyoit encore des Oli-
viers que le premier Scipion l'Africain avoit lui-
même plantés. Si le fait est vrai, ces Oliviers
avoient près de 300 ans.

Il prodigue ses dons au rivage chatmant ;
 Où trois bouches , au sein de la plaine liquide ,
 Du Rhône mugissant plongent l'onde rapide.
 A quel usage heureux son fruit est employé !
 Entassé sous la meule , & par son poids broyé,
 Il se transforme , il coule en liqueur onctueuse ,
 Qui , lumière brillante , autant qu'officieuse ,
 Remplace le soleil , & nous fait découvrir
 Les objets que la nuit sembloit anéantir.

Toi , * dont s'enorgueillit la rive Americaine ,
 Viens , arbre merveilleux , & brille sur la scene ,
 Aux habitans grossiers de ces lointains climats ,
 Quels utiles secours ne prodigues-tu pas ?
 De ton bois abatu par la hache acérée ,

Il prodigue ses dons. La Provence. La douceur du climat & l'heureuse exposition de cette Province, qui est au midi de la France, y font réussir parfaitement l'olivier. Il y donne d'abondantes récoltes, & l'huile qu'il produit, surtout dans le terroir d'Aix, est préférée à celle même d'Italie & de Portugal. Cette abondance provient presque autant des soins qu'on lui donne, que de la nature du terrain. Virgile [*Georg. liv. 2. v. 420.*] dit que l'Olivier n'exige aucune culture; qu'il n'a besoin ni de la serpe ni du rateau. Cela pouvoit avoir lieu de son tems & dans son pays : mais de nos jours & dans notre basse Provence, il faut élaguer l'olivier, le *Bechoter*, & lui donner quelque peu d'engrais.

* Le Cocotier, ou l'arbre qui produit le Cocos.

De ton bois, abatu. Dans cette description, je n'ai presque fait que mettre en vers la prose élégante de M. Pluche. Voyez ce qu'il dit du Cocotier dans le second volume du Spectacle de la Nature, pag. 308. Je ne dois pas dissimuler que différentes personnes qui ont résidé à l'Amérique, & que j'ai consultées sur l'usage auquel on y emploie le Cocotier, m'ont unanimement assuré qu'il n'y est pas d'une utilité aussi étendue que le prétend Lemery dans son Dictionnaire,

Ils construisent des toits que respecte Borée.
 Par ton énorme tronc en esquis façonné,
 De l'humide élément le sein est fillonné.
 Là, ta feuille est tissue, & flore au gré d'Eole,
 Ici, souple, elle sert à peindre la parole.
 De tes flancs incisés s'écoule une liqueur,
 Dont s'abreuve à long traits l'alteré voyageur.
 Mais combien de ton fruit la chair est savou-
 reuse !

Que sa moëlle distille une eau délicieuse !
 Cette eau, source de vie en ces climats brû-
 lans,

Sert de nectar au peuple, & de lait aux enfans,
 Termine ces tableaux, & ferme la carrière, *
 Arbre à grisâtre écorce, à ¹ feuille singulière,
 Qui sans beaucoup d'apprêts, nais & crois en
 tous lieux.

que M. Pluche cite comme une autorité. En effet, si tout ce qu'en dit ce grand Chimiste étoit réel, la nature, ce semble, auroit pris plaisir à rassembler dans un seul arbre, presque ce qui sert aux commodités & à l'agrément de la vie. Elle n'est pas prodigue jusqu'à ce point.

Que sa moëlle, distille. Dans la noix du Cocos, souvent plus grosse que la tête d'un homme, il y a une moëlle d'un goût excellent, & c'est le fruit. On exprime de cette moëlle depuis deux jusqu'à trois verres d'eau très-agréable, & fort nourrissante, qui sert de boisson ordinaire aux Américains, & de lait aux enfans au berceau. Le Cocotier, qui est une espèce de grand Palmier, est de tous les arbres celui que l'homme peut employer à plus d'usages. Voyez le Spectacle de la Nature à l'endroit cité.

* Le Figuier.

1 La feuille du Figuier a sept ou huit pouces de diamètre. Elle est d'un vert foncé, rude au toucher, arrondie, & échancrée plus ou moins profondément en trois ou cinq lobes. Lorsqu'on la coupe, elle rend un suc laiteux qui est fort corrosif.

Que, ¹ diversifié, tout fruit délicieux,
De tous les fruits divers qu'à nos vœux la Ba-
lance ²

Prodigue, sans jamais trahir notre espérance,
Soit avec le raisin, le fruit le plus exquis,
Et voye en sa faveur tous les goûts réunis.
Qu'aux ³ bords chéris des cieux, qu'arrose la
Durance,

Il porte au plus haut point son degré d'excel-
lence,

Mais surtout dans tes champs, ô fameuse Cité, *
Où l'altier Phocéén jadis fut transplanté,
Belliqueuse jadis, des beaux-Arts souveraine,
Sœur de Rome à la fois, & rivale d'Athènes,
Qui conservant encor tes antiques vertus,
Réunis dans ton sein & ⁴ Minerve & Plutus,
Toi, que tes nefs bravant le fier courroux des
ondes,

Inondent à grands flots des trésors des deux
mondes,

Qui fournis aux besoins de cent peuples divers,
Et, versant l'abondance, enrichis l'univers.
Berceau de mes ayeux, accepte cet hommage :

¹ On compte jusqu'à quatre especes de Figues toutes différentes en forme, en goût, en couleur. La figue noire est la moins estimée, ou plutôt elle est mise au rebut.

² L'Automne.

³ Les Figues de Provence, & en particulier celles du terroir de Marseille, par le goût exquis méritent la préférence sur les Figues des autres contrées.

* Marseille.

Où l'altier Phocéén. Peu de gens ignorent qu'une colonie de Phocéens, peuple d'Ionie, vint s'établir sur les côtes méridionales des Gaules, & y fonde Marseille sous le regne de Tarquin l'ancien, l'an du monde 3405. avant Jésus-Christ 599.

⁴ L'Académie des Belles-Lettres, établie en 1725.

Le

Le cœur est le pinceau qui trace cette image.
 Puisse ce foible encens, tribut que je te doi,
 Te prouver mon amour, & vivre autant que
 toi !

Mais que vois-je ? En son sein quelles vives
 allarmes !
 Son noble front se trouble au bruit affreux des
 armes.

Mise en fuite vingt fois, & revenant encor,
 Du haut des Alpes l'*Aigle* a pris un libre effor.
 L'Escaut a vû son sang abreuver ses rivages :
 Elle veut sur le Var effacer ses outrages.
 Aux champs de la Provence ouverts à tous les
 Arts,

Habitez par Pomone, & peu connus de Mars,
 Le fier Germain se fraye une facile voie.
 Il brûle d'engloutir une si riche proie.
 Les trésors de Plutus dans Marseille enfermés,
 La gloire d'affervir ces bords si renommés,
 Aiguillonnent leurs cœurs & fiers & mercenaires.
 1 Des bourgs & des cités déjà sont tributaires.
 O fille de Phocée, ah ! tes heureux foyers
 Vont Mais je vois voler un monde de guer-
 riers.

Un 2 héros les conduit. La terreur le devance.
 O nouveau *Fabius*, la valeur, la prudence
 Sont près de toi, sans faste, assises sur ton char.
 L'*Aigle* au bruit de ta marche, a frémi sur le
 Var.

Quel peuple de héros ton camp nombreux ras-
 semble !

Ton digne frere, Achille & Nestor tout ensem-
 ble,
Mirepoix 3 arrachant le cimeterre à Mars,

1 Les villes de Grasse, de Vence, de Frejus,
 &c. Les villages de Bargemont, de Lorgues,
 & plusieurs autres mis à contribution.

2 Louis-Charles-Auguste Fouquet, Duc de
 Belle-Isle, Maréchal de France &c.

3 On fait qu'au siège de Montalban [en 1744.]
 Mr. le Marquis de Mirepoix, suivi seulement

L'Intrépide *Mortaigne & Crussol, & d'Escars* ;

1 *Colbert*, digne héritier d'un nom brillant de gloire ,

2 *Chevert* qui doit ouvrir le champ à la victoire,
Toi , brave 3 *d'Enfrenet*, & mille autres guerriers ,

Que Fontenoi, Raucoux ont couverts de lauriers.

Leur belliqueuse ardeur, qu'enchaînoit la prudence,

N'a plus un frein pénible, & leur troupe s'avance.

Tout rentre sous nos loix. Le Germain effrayé ;
Chassé de poste en poste, & dans son sang noyé
N'ose attendre en son camp où regnent les alarmes,

Le dessein qu'à son gré le ciel attache aux armes.
Il connoît l'ascendant de l'astre de LOUIS.

Il fuit, & ses projets se sont évanouis.

Il fuit. Prudemment lâche, il prévient sa défaite.
Mais cessons d'entonner l'héroïque trompette.

Reprenons un sujet & plus simple, & plus doux.
Aimables arbrisseaux, mon cœur revient à vous.

d'une vingtaine de Grenadiers, fit mettre bas les armes à un gros de troupes Piémontoises. Cette action hardie, soutenue de ses services antérieurs, lui mérita le grade de Lieutenant-Général par une promotion particulière.

1 M. le Marquis de Maulevrier-Colbert, Lieutenant-Général.

2 M. de Chevert, Maréchal de Camp, fut le premier qui posté entre Riez & Digne, arrêta les courses des partis de l'armée ennemie.

3 Capitaine dans le Régiment de Lyonnais. Ce brave Officier, à la tête de quelques Compagnies franches, se distingua extrêmement à l'attaque de Castellane, de Monstiers & de Chasteuil, d'où il délogea l'ennemi après des actions très-vives. Pour récompenser sa valeur, le Roi, l'a gratifié d'un brevet de Lieutenant-Colonel.

O scène variée & toujours plus frappante ! *
 D'autres arbres ici quel amas se présente ?
 Ils diffèrent en forme , en feuillage , en beauté.
 Mais quoi ? nul fruit exquis par eux n'est enfanté.
 Ah ! n'importe qu'ils soient en doux fruits in-
 fertiles :

A nos divers besoins ils sont d'ailleurs utiles.
 Quel atrait invincible, ou quel instinct heureux,
 Leur fait aimer un sol seul propre à chacun
 d'eux ?

1 L'un se plaît au sommet des arides montagnes,

2 L'autre au sein cultivé des fécondes cam-
 pagnes.

3 Celui-ci s'aplaudit d'étendre ses rameaux
 Sur le bord des marais , le long des clairs rui-
 seaux.

4 Celui-là s'établit au penchant des collines ,
 Dans ces sombres vallons qu'inondent les ra-
 vines.

Chacun d'eux semble avoir au gré de ses desirs ,
 Une patrie à part où siègent ses plaisirs.

Ces Sols sont faits pour eux. Tout Sol à sa nature.

* Arbres sauvages.

A nos divers besoins. On fait quels sont les ser-
 vices qu'on tire de la plupart des arbres sau-
 vages , soit pour la charpenterie , le charonage ,
 la menuiserie , soit pour la sculpture en bois , &
 pour la construction des vaisseaux. On peut
 voir la description noble & élégante que Vir-
 gile en fait dans le second Livre des Géorgiques
 [v. 441. & seq.]

1 Le Frêne sauvage , le Hêtre , le Charme ,

2 Le Tilleul , le Maronnier , &c.

3 L'Aulne , le Peuplier , le Saule.

4 Le Pin , le Chêne , &c.

- - - - - Tout Sol à sa nature. Ceux
 des écrivains de l'antiquité qui ont traité de
 l'Agriculture , subdivisent les terres en six
 classes , sçavoir la terre grasse & la maigre ,
 la terre forte & la légère , la terre se-
 che & l'humide. „ *Genera terrarum plurima ;*

L'art, c'est d'y conformer le germe & la culture.
 Ici, ce terrain froid, paresseux, endormi,
 Est, pour ce jeune plant, un terrain ennemi.
 Là, cette terre forte, & de suc trop fournie,
 Est mortelle à la plante, au grain qu'on lui
 confie.

C'est du fond du terrain, plus ou moins consulté,
 Que dépend l'abondance ou la stérilité.
 C'est-là leur origine & leur cause certaine,
 Non la forme inégale, & l'influence vaine

„ ut pinguis aut macra, spissa vel rara, sicca vel humida. „ Pallad. De re rust. lib. 1. tit. 5. Columelle les réduit au même nombre, & leur assigne la même différence de nature. Il ajoute que du mélange de ces différentes qualités de terres primitives, naissent les nombreuses variétés qu'on remarque dans les Sols. „ Quæ quæ litates, inter se mixtæ & alternatæ, plurimas efficiunt agrorum varietates. „ De re rust. lib. 2. c. 2. Les Législateurs de l'Agriculture moderne, fondés à ne pas suivre en bien des chefs les règles, souvent fautives, de ces deux anciens maîtres, adoptent généralement leur principe sur la distinction des terres, & sur leur différente nature.

C'est du fond du terrain, Varron, Columelle & Pallade, les meilleurs maîtres de l'antiquité en matière rurale, appuient en plusieurs endroits de leurs écrits sur cette règle importante que Plin a raison d'appeler l'oracle de l'Agriculture. *In omni parte culturæ, valeat oraculum illud: quid quæque regio patiatur.* Lib. 18. c. 18. Ceux d'entre les modernes qui ont donné des préceptes sur la culture des champs, & même sur le jardinage, en font aussi la base de leurs instructions.

Non la forme inégale. Les influences de la Lune sur les biens de la terre, sont une vieille erreur dont le vulgaire est encore l'esclave. Les auteurs que j'ai cités dans la note précédente, ont débité gravement cette chimère qu'ils avoient puisée dans Hésiode, & l'ont érigée en vérité de

Du globe lumineux qui préside à la nuit ,
 Et règle les travaux du laboureur séduit :
 Préjugé ridicule , erreur héréditaire ,
 Dont le peuple imbécile est encor tributaire ,
 Que la saine physique apprend à dédaigner ,
 Et des esprits pourtant ne peut déraciner.

O culture des champs, aimable autant qu'utile,
 Qui demandes pour chantre ou *Vanier* ou *Vir-*
gile ,

fait. Virgile , meilleur Poete que bon Physicien, a chargé son admirable Poeme des Géorgiques d'un tas d'observations puériles , sur les qualités bienfaisantes ou nuisibles des lunaisons. L'expérience prouve aujourd'hui qu'il est très-indifférent de semer , de planter ou de tailler dans le croissant , dans le plein ou dans le décroissant de la lune. Les plantes & les arbres réussissent également lorsqu'on opère dans le déclin de cette Planette , lequel est vulgairement réputé un tems défavorable. La nature du terrain , la qualité des vents , l'action du soleil , les dispositions de l'air ; voilà les vraies influences des astres sur l'Agriculture & sur le Jardinage. Voyez une solide réfutation du faux préjugé sur les lunaisons, dans les *Instructions* de la Quintinie , Tom. II. pag. 564.

Qui demandes pour chantre. Le P. Vanier a composé un excellent Poeme qui a pour titre , *Prædium rusticum* , ou la *Maison rustique*. Tout ce qui regarde la culture des champs y est traité à fond , & même l'Auteur entre dans un trop grand détail : ce qui jette de la langueur dans quelques endroits de l'Ouvrage. Le judicieux Virgile ne crut pas devoir épuiser la matiere dans ses Géorgiques. *Non ego cuncta meis amplecti versibus opto* , dit-il. Le P. Vanier auroit dû l'imiter en ce point , comme il l'a imité dans l'élégance de sa versification , & dans l'art avec lequel il a corrigé la sécheresse des préceptes de l'Agriculture par tout ce que la Poésie a de plus ingénieux dans la fiction , de plus riant dans

LES MERVEILLES

Trop heureux le mortel qui du monde ignoré ;
 Sous un rustique toit par attrait retiré ,
 Content de peu , du sort défiant le caprice ,
 Consacre son loisir à ton doux exercice !
 Tu fus jadis l'amour de ces Romains fameux ,
 L'espoir de la patrie en des tems orageux ,
 De ces sages héros que Rome secourue
 Vit , couverts de lauriers, reprendre la charrue ,
 Et façonner leur champ , i fier d'être labouré
 D'un bras triomphateur , par Bellone illustré.
 Se peut-il que l'orgueil , que le faste des villes
 Te livre avec dédain à des ames serviles ,
 Et que l'homme aveuglé préfère à tes douceurs
 Les ennuis accablans , & les souci rongeurs ?
 C'est aux champs qu'il pourroit cultiver la sages-
 se ,
 Calmer des passions la dangereuse yvresse ,
 Sacrifier le luxe à la simplicité ,

les images , de plus varié dans les tours. Ce grand Poete mourut à Toulouse en 1739. âgé de soixante-seize ans. Voyez son éloge historique dans le *Parnasse François* executé en bronze : monument que l'illustre M. Titon du Tillet a consacré à la gloire de la Nation & des Beaux-Arts , & qui l'immortalise lui-même.

Tu fus jadis l'amour. L'Agriculture étoit en grande estime parmi les Romains. Elle fut l'exercice ordinaire des hommes célèbres qui vécutrent dans les premiers tems de la République. Ils cultivoient eux-mêmes leurs champs , aussi soigneux , dit Pline , de bien disposer leur terrain , que de bien asseoir un camp. *Eadem diligentia arva disponebant , quâ castra.* Lib. 18. c. 3. I. Chacun fait que lorsque le fameux Cincinnatus eut été nommé Dictateur , les Députés du Sénat le trouverent qui conduisoit la charrue. Il la quitta en répandant des larmes , & en s'écriant avec douleur : *Mon champ ne sera donc point ensemené cette année !*

i *Gaudente terra vomere laureato , triumphali atagore.* Plin. Ibidi.

DE LA NATURE, Chant IV. 135
Respirer l'innocence, & vivre en liberté.

Tel vit le laboureur dans son réduit cham-
pêtre,
Borné dans ses desirs, heureux, digne de l'être.
Les fiers passions qui maîtrisent les Grands,
Feroient, pour l'asservir, des efforts impuissans.
Il laisse à l'homme avide affronter les orages,
Pour ravir les trésors des plus lointains rivages.
Au guerrier, par la gloire aux périls exposé,
Il laisse un vain laurier de son sang arrosé.
Il voit avec mépris cette foule importune
D'esclaves attachez au char de la Fortune,
Rampans au pié du trône, & vils adulateurs,
Prodiguant un encens que démentent leurs
cœurs.

Lui, sans cupidité, né libre, & fier de l'être,
L'honneur est son trésor, & les loix son seul
maître.

Ce faste qu'on étale avec tant de fierté,
Des pleurs des malheureux si souvent cimenté,
Ce cortège nombreux, cette vaste opulence,
Sont un faix plus pesant que sa noble indigence.
Frugal, au dur travail dès l'aurore attaché,
En lui, de mille maux le germe est arraché,
Et du riche vieilli compagne meurtrière,
La fille des plaisirs respecte sa chaumière.
A de paisibles nuits succèdent d'heureux jours.

Il donne à ses guerets les différens labours.
Ses bœufs d'un soc tranchant sillonnent son do-
maine,
Puis d'un grain qui renaît, sa main couvre la
plaine.

Ici, pressant du pié les trésors de Bacchus,
Il fait couler à flots un délectable jus :
Il cueille des vergers les richesses brillantes.
Là, pour désaltérer ses légumes, ses plantes.
D'un ruisseau qui murmure il détourne le cours ;
Et l'amène à leur pié par différens détours.
Il ente un arbrisseau trop long-tems infertile,
Ou plie en espalier son branchage docile.
Enfin, quand du Lion les feux étincelans,
De Cérès, dans la plaine, ont doré les présens.

Les épis à monceaux tombent sous sa faucille :
 Il voit régner la paix au sein de sa famille.
 Respecté de sa femme , & cher à ses enfans ,
 Il voit en eux l'espoir , l'appui de ses vieux ans.

Quelquefois il s'endort au bruit d'une onde
 pure ,
 Qui coule sur des lits de mousse & de verdure :
 Puis cette eau qu'il reçoit dans le creux de sa
 main ,

Calme l'ardente soif allumée en son sein.
 Assis sur le gazon , sous un épais feuillage ,
 Le son de sa musette anime le bocage ,
 Souvent dans les vallons, sur les rians coteaux ,
 Il se plaît à voir paître & bondir ses agneaux.
 Il assiste joyeux , à ces fêtes champêtres ,
 Qu'au doux son du hautbois on forme sous les
 hêtres.

Une chasse amusante occupe ses loisirs.
 Il coule ainsi sa vie au sein des vrais plaisirs.
 Retraçant les vertus du monde en son enfance ;
 Il respire la paix , la candeur , l'innocence.
 Enfin la mort approche, & sans crainte il l'attend.
 Ferme & tranquille , il touche à son dernier in-
 stant ,

Et terminant des jours aussi longs que prospères,
 Il meurt au même lit où moururent ses peres ;
 De l'épouse & des fils sincèrement pleuré ,
 Long-tems après sa mort de regrets honoré.

Où m'ont conduit mes pas ? Quel jardin ri-
 che & vaste ! *

O fleurs , vous y brillez avec grace & sans faste.
 En formes , en desfoins , quelle variété !
 Dans leur brillant émail quelle vivacité !
 Un art inimitable éclate en leur structure.
 Un contraste piquant relève leur parure.
 Celle-ci dans son sein , confond l'or & l'azur.
 A mes yeux celle-là présente un clair-obscur.
 L'une étale, orgueilleuse, une pourpre éclatante,
 Et l'autre, plus modeste, & par-là plus touchante,

* Les Fleurs.

Offre un blanc pâlissant , de rouge moucheté.
Chaque fleur , dans son genre , est parfaite en
beauté.

De la plupart s'exhale un parfum agréable.
Dans l'une il est plus doux , dans l'autre moins
aimable.

Comme les fruits, soumise à des retours constans,
Chaque espece , ainsi qu'eux , regnera dans son
tems ,

Et du même parfum , du même éclat pourvue ,
Flatera l'odorat , enchantera la vue.

Sois la gloire des champs , & le charme des
yeux , *

Fleur à la tige haute , au front majestueux.
Vois près de ta blancheur tout éclat disparaître :
Exhale un doux parfum, trop odorant peut-être.
De l'empire d'un Roi, de son peuple adoré,
Sois jusqu'aux derniers tems l'emblème révééré.

Et toi , Reine des Fleurs , que des pointes pi-
quantes **

Arment contre les mains à te cueillir ardentes ;
Toi , qui n'ouvre ton sein qu'au souffle des zé-
phirs ;

Qui du vif Papillon fais fixer les desirs :
Que ton parfum exquis, ton éclat & tes charmes
Forcent toutes les fleurs à te rendre les armes.
Faut-il qu'un même jour te voye épanouir ,
Briller à nos regards , & sécher & mourir ?
Et toi superbe fleur, en tous lieux renommée, ***
Que la France reçut des mains de l'Idumée ,

* Le Lys.

** La Rose.

I - - - *Plebei cedite flores .*

Hortorum Regina suos estendit honores.

Rap. Hort. lib. 1. en parlant de la Rose.

*** La Renoncule.

Que la France. « La Renoncule passe généra-
lement pour avoir été apportée de Tripoli, de
» Syrie , il y a déjà plusieurs siècles , & dès le

Lorsque par la valeur du plus saint de nos Rois,
 Les ondes du Jourdain coulerent sous nos loix ;
 Quels desseins variez , que de grâces naïves
 En toi sont réunis aux couleurs ls plus vives !
 Dès que tu vis le jour, l'éclat de ta beauté
 De la Reine des fleurs abatit la fierté.

» tems des Croisades. » *Speclacle de la Nature* ,
Tom. II. pag. 66. Voyez un détail historique sur
 cette Fleur au commencement d'un *Traité des*
Renoncules , dont le P. d'Ardene de l'Oratoire
 est l'Auteur : Ouvrage plein de recherches phi-
 siques aussi exactes que curieuses , & qui don-
 ne beaucoup plus que le titre ne semble pro-
 mettre.

. *Dès que tu vis le jour.* Cette petite fiction est la
 seule que je me suis permise dans tout l'Ou-
 vrage. Elle blessera peut-être ceux qui rele-
 guent la Poësie moderne, les Divinités du Paga-
 nisme. Leur sentiment me paroît demander
 quelque modification , & je suis intéressé à le
 mitiger. Je conviens avec eux qu'on doit blâ-
 mer l'intervention des Dieux lorsqu'on les pla-
 ce dans un Poëme à titre d'agens , comme ont
 fait les Camoëns & Sannazar , l'un dans sa *Lu-
 siade* , l'autre dans le Poëme qui a pour titre *De*
partu Virginis. Mais je crois qu'il y auroit de la
 rigueur , pour ne rien dire de plus , à condam-
 ner le Poëte , qui parlant de l'Astronomie , du
 vent , du bled , du vin , &c. les désigne méta-
 phoriquement [comme je fais plus d'une fois
 dans ce Poëme] par les noms d'Uranie , de Bo-
 rée , de Cérés , de Bacchus. Ces Divinités chi-
 mériques ne jouent alors aucun rôle. Elles ne
 sont que nommées , & leur dénomination ré-
 veillant l'idée des attributs que leur prête la Fa-
 ble , trace à l'esprit l'image de ce dont on veut
 parler , & exprime poëtiquement & avec no-
 blesse ce qu'on n'exprimerait autrement que
 par un terme prosaïque & trivial , tel par exem-
 ple que celui du vin ou du blé. Enfin sans le se-
 cours de cette innocente allégorie ,

DE LA NATURE, Chant IV. 139

Elle craignit de perdre & sa gloire & l'empire.
Près de Flore elle fût s'appuyer de Zéphire ;
Mais Flore, en te privant d'un parfum gracieux,
Te conserva le droit de charmer tous les yeux.

Pourrois-je t'oublier, toi, que ta modestie *
Au fond de ce jardin tient presque ensevelie ,
Qui souffres les dédains du Pavot orgueilleux,
Toi, symbole d'un cœur, sans faste vertueux ?
Viens, & pare le sein d'une beauté naissante :
Répands modérément une odeur ravissante.
Si les graces , l'éclat brillent peu sur ton front ,
Ce parfum si charmant te venge de l'afront.

Quand vous n'existez plus , quel art , ô fleurs
brillantes , **

Au subtil odorat vous rend encor présentes ,
Et nous fait respirer le parfum du Jasmin ,
Celui de l'Oranger , de la Rose , ou du Thim ?
Dans un cachot d'airain leurs feuilles enfer-

mées ,
Par un feu continu lentement consumées ,
S'exhalent en vapeur , & leurs moites esprits
De la prison brûlante humectent le lambtis.
Ainsi rarefiée , une liqueur subtile
De la voute d'airain goutte à goutte distile ,
Et formant dans son creux des ruisseaux odo-

rans ,
Rappelle , vivifie , ou chatouille nos sens.
Regnez , aimables fleurs , & que dans tous
les âges.

L'odorat & les yeux vous rendent leurs homma-

ges.
Sur l'aile des zéphirs amenez le printemps.
Décorés les jardins , embellissez les champs.
Servez par votre éclat à l'ornement des belles ,

- - - *Le vers tombe en langueur ,
La Poësie est morte , ou rampe sans vigueur.*

Despréaux , Art poétique , Chant 3.

* La Violette.

** Distillation des fleurs & des plantes aro-
matiques par le moyen de l'alambic.

Dans ces jeux renommez l'aiguil on du talent :
Des Bergeres surtout , comme vous naturelles.
Jadis , chez les Romains , des fêtes & des jeux
Célébroient votre gloire & votre regne heureux.
C'étoit vous qu'on chantoit sous l'Emblème de
Flore ,
C'est vous que dans ses jeux Toulouse chante en-
core ,

Jadis , chez les Romains. Les Florales ou Jeux Floraux. Ces Jeux furent institués l'an R. 512. avant Jesus-Christ 240. en l'honneur de Flore , pour obtenir l'abondance des fruits. [Le motif devoit ce semble bien plutôt les faire dédier à Pomone.] Ils se célébroient pendant la nuit le 28. d'Avril , & duroient six jours. Voyez la description qu'Ovide en fait dans le cinquième Livre des Faïtes. C'étoit la Fête des Courtisannes : aussi y regnoit-il la licence la plus effrénée. Valere-Maxime rapporte [lib. 2. c. 10.] une scène qui se passoit en plein théâtre , laquelle ne pouvoit guère blesser davantage la pudeur. Le trait de Caton qui y est cité , prouve ce que peut sur les esprits , l'exemple d'un homme vertueux.

C'est vous que dans ces Jeux. Les Jeux Floraux. Ils furent fondés l'an 1323. par une Dame de Toulouse appelée *Clémence Isabeau* , dont l'existence est pourtant contestée par quelques Critiques , mais avec peu de fondement. Le prix qu'on décernoit étoit une couronne de fleurs , & Ronfard , le premier des Poetes de son tems , fit gloire de l'avoir obtenue. C'est pour se conformer à l'esprit de l'institution primitive , que l'Académie des Jeux Floraux a donné aux quatre prix ou fleurs , qu'elle distribue tous les ans [le 3 de Mai] le nom d'Amarante , de Violette , d'Eglantine & de Souci. On fait que le premier de ces prix est adjugé à une Ode , le second à un Poeme héroïque , le troisième à une piece de Prose , & le quatrième à une Eglogue ou à une Idyle.

Dans

Des joûtes de l'esprit le théâtre brillant ,
Où l'on voit ¹ Calliope , ² Euterpe , ³ Polym-

nie ,
Et toi , ⁴ fils de Maïa , dispenser au génie
Les rainaiffans bienfaits d'une illustre Sapho ,
Que ces dons ont soustraite à la nuit du tom-
beau.

Accepte cette éloge , immortelle Clémence :
Foible encens , mais offert par la reconnois-
sance.

Au printems de mes jours , je cueillis tes Lau-
riers ,

Et tu m'as du Parnasse aplani les sentiers.

Quel mortel deployant l'art de la ⁵ Quintinie ,

Affervit ce jardin aux loix de son génie ? *

Fléxibles sous sa main , de jeunes arbrisseaux
Rapprochent leur branchage , & forment des
berceaux.

Leur feuillage touffu s'étend ou se reserre ,

A replis sinueux s'unit avec le lierre.

Telle on voit , sous des doigts agiles & subtils ,

La soye avec la laine entrelasser ses fils.

Dans ce sombre ⁶ réduit , asile solitaire ,

L'astre du jour ne luit qu'à filets de lumière.

Sur ce terrain uni , fermé de toutes parts ,

S'élève un long tissu de verdoyans ⁷ remparts.

A ce mur attachée , une aimable verdure

Offre à mon œil charmé la plus riche teinture.

¹ Le Poeme.

² L'Eglogue.

³ L'Ode.

⁴ Le Discours.

⁵ Directeur des Jardins du Roi sous Louis XIV. Nous avons de lui un ouvrage qui a pour titre : *Instructions pour les Jardins fruitiers & potagers*. Les amateurs du jardinage peuvent y puiser des préceptes excellens , & que la nature du sujet rend aimables.

* Embeliffemens des Jardins.

⁶ Sales vertes , ou cabinets de verdure.

⁷ Palissades.

Que j'aime à m'égarer de détour en détour ;
 Dans ce riant ¹ dédale , impénétrable au jour !
 Qu'il m'est doux de marcher dans cette double

² haie ,
 Où le zéphir badin dans les feuilles s'égaye !
 En gerbe , à longs filets je vois jaillir des eaux.

³ J'en vois d'autres former mille mouvans tableaux.

⁴ Le marbre façonné par une main savante ,
 M'offre en ses traits hardis une image vivante.
 O vous , tant célébrez , jardins d'*Alcinous* ,
 Et vous , fameux jardins , dans les airs suspendus ,

¹ Labyrinthes.

² Allées garnies.

³ Tel est à Versailles le bassin de Latone , où l'art exprime ingénieusement le trait qu' la Fable raconte. On voit la Déesse au milieu des payfans de Lycie , métamorphosés en Grenouilles qui jetoient de l'eau contre elle.

⁴ Statuës isolées ou en groupe.

O vous , tant célébrés. Homère a immortalisé les Jardins de ce bon Roi des Phéaciens , par la peinture riante qu'il en fait dans le septième Livre de l'*Odyssée*. » Cette description, dit Mada-
 » me Dacier dans ses remarques , étale tous les
 » miracles de la poésie d'Homère , & ceux de
 » la Nature. » L'éloge est parfaitement sur le ton commentateur , presque toujours excessif dans les louanges.

Et vous , fameux Jardins. Les Jardins de Sémiramis à Babilone étoient au nombre des sept merveilles du monde. On en voit une description magnifique dans Hérodote , Liv. 1. dans Diodore de Sicile , Liv. 2. & dans Strabon , Liv. 16. Quinte-Curfe , qui les a aussi décrits , dit sensément qu'il y a du fabuleux dans ce que les Historiens Grecs ont raconté de ces Jardins si renommés : *Vulgarum Græcorum fabulis miraculum*. Lib. 5. c. 1. En effet, il n'est guère vraisemblable que dans des tems si peu éloignés du

Pour qui l'effort humain surmontera tout obstacle ,

Non vous n'étaliez point un si charmanr spectacle.

Les yeux de votre aspect , étoient moins réjouis.

Cédez, cédez sans honte aux ¹ jardins de LOUIS;
Ces jardins , orgueilleux des beautés qu'ils font naître ,

Et plus fiers des regards de leur auguste maître.

Champs , plaines , monts , forêts , vous offrez
à mes yeux

De vos divers trésors l'amas prodigieux :

Simple conservateurs , racines bienfaisantes ,

Herbages , potagers , & légumes & plantes ,

Fleurs émaillant des prez le verdoyant tapis ,

Pâturages enfin , des troupeaux si chéris.

Cette variété sur la terre épandue ,

Frappe d'étonnement ma raison confondue.

Dans l'espèce des fleurs, des plantes & des fruits ;

Qu'une même semence, en leur genre a produits,

Il n'est point de rapport exactement conforme.

Quelque disparité s'annonce dans la forme.

Filles du même tronc , à des yeux pénétrans

Deux feuilles offriront des contours différens.

La face de la terre est une scène vaste ,

Déluge. [Sémiramis regnoit environ l'an du monde 1856.] ce goût de magnificence , & l'art des embellissemens fussent déjà en usage.

¹ Les Jardins de Versailles.

Deux feuilles offriront. Le P. Malbranche pousse la chose bien plus loin. » Il est certain , dit-il , » que tous les corps naturels different les uns » des autres , ceux-là même que l'on appelle de » même espèce Une goutte d'eau a assuré- » ment beaucoup de ressemblance avec une au- » tre goutte d'eau : cependant on peut assurer » qu'on n'en peut pas donner deux gouttes, fus- » sent-elles prises de la même rivière , qui se » ressemblent entièrement. » Recherche de la vérité , liv. 3. chap. 10.

Un tableau riche , où regne un aimable contraste.

Les êtres corporels , l'homme , les animaux ,
Tous entre eux , dans leur forme , ont des traits inégaux.

En tout ce que tu fais , ô sagesse éternelle ,
Tu ne peux t'épuiser , & n'as point de modèle.
Dans ton juste mépris , tu laisses aux humains
Cette uniformité dans l'œuvre de leurs mains.
Pour toi , qui rien ne borne , & dont l'intelligence
Est seulement égale à ton pouvoir immense ,
Dans tes œuvres , dessein , marche , variété ,
Tout est grand , infini , parfait , illimité.

Parmi ce vaste amas de simples , de racines ,
Dont les propriétés , dont les vertus divines
Nous ramènent souvent des portes du trépas ,
Une écorce est produite en de lointains climats. **

Mon sang , qu'un cours d'esprits rapidement
entraîne ,

Mon sang , à flots de feu roule de veine en
veine.

Le frisson suit l'ardeur , & leurs accès flotans
Sont tous deux asservis à des retours constans.
Cette écorce paroît. Son utile magie
A conjuré la fièvre , & m'a rendu la vie.

Tout mon corps est en proie aux plus vives
douleurs ,

Et de l'art vainement j'implore les faveurs.
Du paisible sommeil la douceur salutaire
Est en vain appelée : elle fuit la paupière,¹
D'un effrené délire enfans tumultueux ,
Cent bizarres tableaux sont offerts à mes yeux.
Un simple bienfaisant à mon secours s'avance.

L'art des *Hombergs* lui prête encor plus de
puissance.

* Les racines & les plantes.

** Le Quinquina.

*** Le Payot.

¹ Un des plus grands Chimistes de l'Europe,
mort en 1715.

Brèuvage assoupissant, il adoucit mes maux.
 Le sommeil sur mes yeux épanche ses pavots.
 Tu fuis, tu disparois, image fantastique.
 L'homme calme succède au fougueux frénétique.

O des biens & des maux juste dispensateur,
 Ainsi donc, Dieu puissant, notre conservateur,
 Aux agens les plus vifs ta sagesse confie
 Le soin de prolonger le fil de notre vie.
 Plus grand que notre esprit ne te peut conce-

voir,
 Tu fais dans la foiblesse éclater ton pouvoir.

Quelles sont dans ce champ ces tiges jaunissantes, *

Au souffle des zéphirs à longs plis ondoyantes?
 Rempart impénétrable, une forêt de dards
 Environne un épi, ** l'arme de toutes parts.
 Sous un riche fardeau je vois courber sa tête.
 Il évite, en pliant, les coups de la tempête.
 Puis-je te méconnoître, ô précieux froment?
 Oui, c'est toi, des humains le plus pur aliment.
 Toute plante; tout grain te cède en abondance.
 Vingt lustres ne sauroient altérer ta substance.

* Les Plantes à graine.

** Le Froment.

Toute plante, tout grain. Pline nous apprend [lib. 18. c. 10.] que dans une contrée de l'Afrique, un boisseau de blé semé en rapportoit cent cinquante. Il ajoute qu'en Béotie & en Egypte, un seul grain rendoit souvent cent épis, & à ce sujet il fait judicieusement remarquer l'attention de la Nature ou plutôt de la Providence qui a voulu que de toutes les graines, celle qui est spécialement destinée à nourrir l'homme, fût la plus féconde & la plus abondante. » *Tritico nihil est fertilius: hoc ei Natura tribuit, quoniam eo maxime alit hominem.* »

Vingt lustres ne sauroient. Le plus savant des Romains, Varron assure dans son Traité de la vie rustique [lib. 1. c. 5.] que le blé se conserve pendant cinquante ans, lorsqu'il est serré.

Ton germe si fécond , si longtems conservé ;
Sert mieux au noble usage où tu fus réservé.

Un corps ¹ que meur le vent , ou ² l'onde
prisonniere ,

T'écrase , te réduit en blanchâtre poussiere ;

Puis un agent actif qui fermente dans toi ,

Te change en aliment , & t'incorpore à moi.

Oui , leve un front altier , ³ Mocha : sois orgueilleuse.

Je vois naître en tes champs une graine fameuse. *

L'arbre qui l'a produit sur ce bord fortuné ,
Est de fleurs & de fruits en tout tems couronné.

avec l'épi dans des fosses revêtues de paille , pour le garantir de l'humidité , & fermées avec soin afin que l'air n'y pénétre pas. Il pouvoit dire qu'avec ces précautions , auxquelles pourtant il en faut joindre quelques autres , le blé se conserve plus de cent ans. Je vais citer en preuve un fait constaté. On lit dans un Mémoire de M. Rénéaume , inséré parmi ceux de l'Académie des Sciences [*an. 1708. page 63.*] qu'on trouva en 1707. dans la Citadelle de Metz , un souterrain où il y avoit un amas considérable de blé avec une étiquette qui marquoit qu'il y avoit été mis en 1578 , c'est-à-dire , sous le regne de Henri III. Il étoit encore aussi frais que s'il n'eut été recueilli que depuis un an. Le pain qu'on en fit & qu'on présenta au feu Roi & à toute la Cour , fut trouvé parfaitement bon. Sur ce récit , ce blé se conservoit depuis cent trente ans.

¹ Moulins à vent.

² Moulins à eau.

³ Ville de l'Arabie Heureuse , à l'embouchure de la Mer rouge , & à quinze lieues du détroit de Babelmandel. C'est de cette ville que vient le meilleur Caffé.

* Le Caffé.

DE LA NATURE, Chant IV. 147.

Aux lieux de sa naissance inconnue , avilie ,
Elle fuit indignée , & partout acueillie ,
Elle aime à se répandre , à se multiplier.
Son domaine bientôt , c'est l'univers entier.
Mais que voi-je ? Le feu sur elle se déploie.
Dans un cachot d'acier un fer mouvant la broie.
Elle est reduite en poudre , & sur l'ardent four-
neau ,

Noirâtre , elle bouillonne incorporée à l'eau.
Quel concours de vertus dans sa boisson réside ?
Le sang en est rendu plus actif , plus fluide ,
L'aliment au foyer en est mieux digéré ,
Le chile nourrissier en est accéléré.

Aux lieux de sa naissance. Les propriétés du Caffé furent long tems ignorées dans le Royaume d'Yemen en Arabie où il a pris naissance, & où il étoit regardé comme une graine inutile. On les connut par une voie assez singulière qui est rapportée par quelques Ecrivains , & notamment par M. Dufour dans son traité du Caffé, chap. 4. J'y renvoie le Lecteur. Ce ne fut que vers le milieu du XVe. siècle qu'on fit usage de cette graine à Aden , port fameux sur le Golfe d'Arabie. Elle fut ensuite portée au Caire , de-là à Constantinople , d'où elle se répandit de proche en proche dans toute l'Asie. Thevenot le voyageur est le premier qui l'apporta en France il y a environ 80 ans , & le Caffé , cette boisson aujourd'hui d'un usage si commun & si étendu , fut quelque tems à prendre faveur parmi nous.

Son domaine bientôt. Le Caffé a non seulement passé de l'Asie dans l'Europe , mais encore il a pénétré jusques dans le nouveau monde. On en a fait de nombreuses plantations dans l'Isle de Bourbon , à Batavia , à la Martinique , & il y a parfaitement réussi , vû la chaleur du climat. Les Caffiers y sont aussi féconds que dans l'Arabie , mais le Caffé qu'ils produisent n'est pas aussi bon que celui de Mocha.

Les sens apésantis , les esprits qui sommeillent *
Doucement excitez , à son aspect s'éveillent :
Mais bornons-en l'usage , ou craignons que nos
yeux

N'attendent trop longtems le sommeil gracieux.

Ainsi la terre entiere , utilement féconde ,
En herbages , en fleurs , en grains , en fruits
abonde :

Nourriture affectée aux êtres animez ,
Qu'à milliers son auteur sur sa face à semez.

Ainsi la terre entiere. Cicéron , dans son excellent Traité sur la nature des Cieux , fait un magnifique tableau des merveilles en tout genre , dont la terre étale le frappant spectacle , & il en tire la preuve mutuelle de l'existence d'un premier Etre , d'une intelligence créatrice. *Quæ si , ut animis , si oculis videre possemus , nemo cunctam intuens terram , de divinâ ratione dubitaret.* Lib. 2. num. 39. J'ai crayonné les mêmes merveilles dans ce Chant & dans celui qui le précède. Puissent-elles démontrer au Matérialiste la cause premiere qui les a produites , c'est-à-dire , un principe immatériel , un Etre aussi sage qu'intelligent.



SOMMAIRE

D U

CINQUIEME CHANT.

CREATION des Oiseaux, des insectes, des Reptiles, & des Quadrupèdes, Que la nature a donné à chaque espèce un instinct qui lui est propre. Effets de l'instinct dans les animaux en général. Les Oiseaux. Description de l'Aigle & des autres Oiseaux de proie. Chasse de l'Oiseau. Description du Pan, du Pigeon domestique, du Rossignol. Le chant des Oiseaux, premier hommage que la nature rendit au Createur. Les Oiseaux du nouveau monde. Description du Colibri, du Perroquet, du Cuntur ou Condor. Les Oiseaux de passage. Description du vol des Grues, Réflexions sur les merveilles qui éclatent dans les opérations des Oiseaux de passage. Effets du naturalisme dans les Oiseaux. Leur amour pour leurs petits, leur prévoyance, leur industrie. Merveilles dans la ponte des Oiseaux. Les Oiseaux aquatiques. Les Oiseaux de nuit. Que Dieu a créé les Oiseaux pour les faire servir aux decrets de sa sagesse infinie. Les Insectes. Description du Ver à soie, des Fourmis, des Abeilles. Différentes espèces d'Insectes. Leurs propriétés. Eloge de M. de Reaumur. Les Reptiles. Description de l'Aspic, de la Vipère, de la Tarentule. Autres espèces de Reptiles venimeux. Digression sur le mal physique, & réponse à l'objection de Spinoza. Les Animaux invisibles. Que leur nombre est peut-être encore plus grand que celui des Animaux visibles. Merveilles qu'offre aux yeux de l'esprit, l'inconcevable petitesse de leurs organes. Les Quadrupèdes. Description du Lion & de l'Elephant, du Cheval & du Chien. Les Trou-

Pêaux. *Leurs services relativement à l'Homme. Les Quadrupedes amphibies. Description du Crocodile. Dénombrement de différentes especes de Quadrupedes. Leurs propriétés, leur industrie. Art avec lequel le Castor construit son logement. Précis de divers attributs que l'Auteur de la Nature a départis aux Animaux.*





*LA GRANDEUR
DE DIEU
DANS LES MERVEILLES
DE LA NATURE,
POÈME.*

CINQUIÈME CHANT.



ORSQUE la voix de Dieu ;
 créatrice féconde ,
Eut tiré du néant le ciel , la terre
 & l'onde ;
Lorsqu'elle eut destiné l'astre bril-
 lant du jour
A dispenser les feux au terrestre séjour ;
La mer à s'exalter en bulles d'eau légères ,
Pour abreuver les champs , pour former les ri-
 vères ;
Quellé eut couvert les prez de verdure & de
 fleurs ,
Les guerets de moissons , trésors des laboureurs ;
D'êtrez organisez , d'espece différente ,
D'un instinct moniteur suivant la loi constante ;

Elle peupla la terre , & ces corps animez ,
 Dans l'air & sur sa face au loin furent semez.

Parmi ces animaux , les uns légers , volèrent ,
 A replis tortueux les autres se traînerent .
 Une troisième espece à quatre pieds marcha .
 Un essain de ceux-ci dans les bois se cacha ;
 Reçut un naturel féroce , sanguinaire ,
 Fit sentir à sa proie une dent meurtrière .
 D'autres furent pourvus de débonnaireté ,
 D'attachement pour l'homme , & de docilité .
 Mais tous , soit Quadrupede , Insecte , Oiseau ,
 Reptile ,

Reçurent un instinct aussi réglé qu'utile ,
 Qui , principe & moteur de leurs affections ;
 Les asservit en tout à ses impressions .

Dans eux ce sage instinct * que la nature im-
 prime ,
 Est cette faculté , ce mécanisme intime ,
 Qui les fait pressentir , se conduire , arranger ;
 Chercher l'utile , voir , éviter le danger ,
 Qui les fait s'attacher chacun à son espece ,
 Qui pour leurs nourrissons excite leur tendresse ,
 Et dans eux , par les sens , fait naître tour à
 tour

Le plaisir , la douleur , & la haine , & l'amour .
 I Ils connoissent par lui leur foiblesse ou leur
 force ,

Avec leur ennemi leur éternel divorce ,
 Et ce cercle d'efforts , de ruses , de détours ,
 Pour surprendre la proie , ou défendre leurs
 jours .

Enfin , actif & sage , il agit dans la brute ,
 Comme dans le mortel la raison exécute .

Exposez dans mes chants mille tableaux di-
 vers , **

* Effets de l'instinct dans les animaux .

I *Callent in hoc cuncta animalia , sciuntque non sua
 modo commoda , verum & hostium adversa . Norunt sua
 tela , norunt occasiones , partesque dissidentiam imbel-
 les .* Plin. lib. 8. cap. 25 .

** Les Oiseaux en général

Innombrables

Innombrables essains de citoyens des airs.
Ouvrez un champ , fécond en étonnans spec-

taclés ,
Où le naturalisme étale ses miracles.

Quel'est ce fier Oiseau , * dont l'œil auda-

cieux
Soutient le vif éclat de l'astre radiéux ,
Dont le vol intrépide au milieu des nuages ,
Semble affronter la foudre , & braver les ora-

ges ?
Il réunit la force à la vélocité.

Tantôt , au haut des airs il plane avec fierté :
Tantôt , impétueux , plus prompt qu'un trait
rapide ,

Il se rabat , il fond sur un troupeau timide.
Aux yeux du berger même il enleve un agneau.
Sa serre ensanglantée emporte le fardeau,
Au courage hardi que dans lui je remarque ,
Je reconnois des airs le superbe monarque.
Fiers sujets de ce Roi , ** paroissez tour à tour ,
Faucon , Gerfaut , Milan , Sacre , Epervier ,
Autour ,

Oiseaux au bec tranchant , à la serre cruelle ,
Tous avides de proie , & s'acharnant sur elle ,
De l'humble volatille odieux destructeurs.
Fui , timide Colombe , échappe à leurs fureurs.
Mais sur toi le Milan fond d'une aîle rapide.
Sous sa giffre il te presse , & son bec homicide
A coups réitérés te déchire le flanc ;
Ton beau plumage tombe , empourpré de ton
sang.

Telle une aimable Fleur , de Zéphire adorée ,
Expire sous les coups de l'orageux Borée.

Ces oiseaux meurtriers , & de proie affamez ,

Pour les plaisirs de l'homme ont-ils été formez ?
Leur espece est ensemble & farouche & docile.

3 L'Aigle.

** Les Oiseaux de proie.

*** Chasse de l'Oiseau.

Dressez pour une chasse , aimable autant qu'utile ,

Attentifs au signal , sur le poing appuyez ,
Ils fondent sur la proie , & bientôt à nos pieds
Ils l'apportent sans vie , & pour salaire attendent

Le burin ¹ tout sanglant qu'en vainqueurs ils demandent.

Amusement des champs , enfant des doux loisirs ,

Sois mis par les Rois même au rang de leurs plaisirs.

Promenons nos regards sur cette scène vaste.
Voyons de cent tableaux le merveilleux contraste.

De la sage nature , en leur diversité ,
Admirons & l'adresse & la fécondité.

Fixe ma vue , Oiseau , dont le riche plumage ^{*}
Sur les autres oiseaux te donne l'avantage.

Tu réunis en toi la grace & la beauté.

Ton corps d'or & d'azur est partout moucheté.

Que je me plais à voir cette brillante crête ,

Ce pannache azuré qui flotte sur ta tête ,

Ce regard noble & fier , ce port majestueux !

De ta rare beauté noblement orgueilleux ,

Promène avec fierté ta somptueuse roue ,

Lorsque le spectateur & t'admire & te loue :

² Présent que tu reçois de la reine des cieux ,

Si le vrai peut ici se joindre au fabuleux.

Colombe ^{**} domestique , attache aussi ma vue.

De quels doux agrémens ton auteur t'a pourvue !

De couleurs , sur ton cou , quel riche assortiment

Lorsque l'astre du jour le frappe obliquement !

L'œil en est enchanté. Ta blancheur ravissante

¹ Le Gézier & les entrailles de la proie qu'ils ont apportée.

^{*} Le Pan.

² Ovid. Met. Lib. 1:

^{**} Le Pigeon domestique.

Égale en vif éclat la neige éblouissante.
 Respirant la concorde & l'aimable douceur,
 Toujours chère à ton pair, constante en ton
 ardeur,
 Chérissant les doux fruits de ton amour fidèle,
 Instruis l'homme, & lui sers, s'il se peut, de
 modèle.

Aillé chanter des bois, * tes accords gracieux
 Prêtent un nouveau charme à ces aimables
 lieux.

Ils donnent au bocage une espèce de vie.
 Tel Orphée animoit les forêts de Scythie.
 Quelle est donc ton gosier la flexibilité,
 De tes sons la cadence & la variété !
 Par ces sons, dont la grace est toujours plus
 nouvelle,

Tu flates dans le nid, ta compagne fidèle.
 Tu chantes tes plaisirs, & de l'astre du jour ;
 Voltigeant sur l'ormeau, célèbres le rerour.

Dieu puissant, les oiseaux par leurs tendres
 ramages,

Les premiers à ton être ont rendu des homma-
 ges.

Dès le commencement, la nature par eux
 A ton trône porta son encens & les vœux,
 Et chaque jour encor, dans les sombres retrai-
 tes,

De sa reconnoissance ils sont les interprètes.
 Ah ! que dans leurs concerts, ils ne cessent ja-
 mais

De chanter ton pouvoir, ta gloire & tes bien-
 faits.

Mais quels sont ces oiseaux ** que m'offrent
 ces contrées,

Par tant de vastes mers de nos bords séparées ?
 Mon œil, sans se lasser, voit cet oiseau char-
 mant, ***

Des bords Américains la gloire & l'ornement.

* Le Rossignol.

** Oiseaux du nouveau monde.

*** Le Colibri.

* Digne rival du Pan, sa superbe parure
 Semble avoir épuisé tout l'art de la nature.
 Rien n'est si semillant que sa vivacité.
 Sa petitesse extrême ajoute à sa beauté.
 Quelles riches couleurs étale son plumage !
 Tel l'arc majestueux brille dans le nuage.
 Le cou d'un rouge vif, l'aile d'un bleu-d'azur ;
 Les pieds & le bec noirs, les yeux d'un gris-obs-
 cur.

D'un pannache doré sa tête est couronnée.
 Du verd le plus riant cette tête est ornée.
 Rapide il fend les airs d'un vol précipité.
 D'un puissant ennemi son bec est redouté ;
 C'est surtout contre lui que son courage brille ;
 Lorsqu'il ose en son nid attaquer sa famille :
 De son petit foyer glorieux défenseur,
 Contre les fiers assauts d'un cruel agresseur.

Et toi, * des mêmes bords la seconde mer-
 veille,

Qui charmes mes regards autant que mon oreille,
 De combien de couleurs ton plumage est cou-
 vert,

Et le rouge & le jaune, & l'azur & le verd !
 Un cercle radieux entoure ta prunelle.
 De l'éclat le plus vif, ardente elle étincelle.
 Le glaive est moins tranchant que ton bec re-
 courbé.

Mais quel rare talent tu nous as dérobé !
 Sois fier de posséder, d'avoir seul en partage
 L'art d'imiter ma voix, de parler mon langage ;
 Glorieux attribut, cherement acheté.
 Il faut, pour en jouir, perdre ta liberté.

¹ La description que je fais de cet oiseau d'une beauté si ravissante, me paroît en quelque sorte avoir besoin d'un garand qui en constate, pour ainsi dire, la fidélité. Je l'ai puisée dans le Spectacle de la Nature, tom. I. page 303. L'Auteur cite lui-même ses autorités.

² C'est l'oiseau qu'on appelle *Gros bec*. Il est fort friand des petits du Colibri.

* Le Perroquet.

Pour contraster, traçons l'effrayante peinture.
Du plus terrible oiseau * qu'ait produit la nature

O Pérou, tu n'as point de plus affreux fléau.
Avec un bruit horrible il fond sur un Taureau;
De sa griffe en sifflant l'éventre & le dévore.
L'homme, les animaux, tout le craint, tout l'abhorre.

On l'a vû, dans la plaine, enlever des enfans;
Déchirer, engloutir leurs membres palpitans;
Monstre désolateur, d'une hideuse forme,
Dont la force répond à la 2^e grandeur énorme,
Mais qui (Dieu bienfaisant, j'admire ici tes soins)

Est de tous les oiseaux, l'oiseau qui pond le moins

Quelle nouvelle scène ** en merveilles féconde !

Quels sont-ils ces oiseaux à course vagabonde ?
Pourquoi, dans un climat citoyens passagers,

* Le Cuntur ou Condor.

1 Garcillasso de la Véga, histoire des Incas, liv. 8. ch. 19. Derham parle aussi de cet oiseau formidable dans sa Théologie physique, liv. 4. chap. 10. rem. 2.

2 Il est de la hauteur de seize piés.

Est, de tous les oiseaux. Garcillasso qui étoit originaire du Pérou, & qui écrivoit son histoire sur les lieux, dit qu'il n'a vû le Cuntur que deux ou trois fois dans sa vie. Il ajoute que la femelle de cet oiseau, le plus vorace & le plus nuisible de tous ne pond que fort rarement, & qu'autant qu'il le faut pour perpétuer l'espèce. On peut tirer de son peu de fécondité un argument en faveur d'une Providence sage & bienfaisante. En effet, si le Cuntur multiplioit autant que la plupart des autres oiseaux, il est certain que l'espèce devenant plus nombreuse, dépeupleroit d'animaux le Pérou, & nuiroit beaucoup plus à l'homme.

** Les Oiseaux de passage.

Passent-ils de nos bords sur des bords étrangers,
 Et désertant bientôt ces régions lointaines,
 Reviennent-ils encore habiter dans nos plaines ?
 Des opérations d'un merveilleux instinct,
 Reconnoissons ici le trait le plus distinct.

Ces oiseaux prévoyans, instruits par la nature

A prévenir l'excès du chaud, de la froidure,
 Cherchent de plage en plage un climat temperé ;
 Où le froid, ou le chaud pour eux soit modéré.
 Ainsi quand sous un ciel sans pluie & sans rosée,
 Des ardeurs du Lion l'Afrique est embrasée,
 Sur nos bords, moins brûlez de l'astre ardent du jour,

Ils viennent tous en foule établir leur séjour ;
 Et quand dans nos climats, les enfans d'Orythie
 Souffrent les noirs frimats sur la terre engourdie,
 Pour revoir leurs foyers ils repassent les mers,
 Et, sous un ciel plus doux, ignorent les hivers.

¹ C'est alors que l'on voit les vagabondes

Grues,

S'élançant d'un rocher, se perdre dans les nues.

Des ardeurs du Lion. Les Cailles en particulier passent d'Afrique en Europe sur la fin du Printems, & elles y retournent au commencement de l'Automne, en traversant par troupes la Méditerranée. On croit que les Hirondelles restent en Europe. Ce qui fonde cette conjecture, c'est que celle des pays les plus septentrionaux ne sortent point de ces climats froids. On en trouve en Suede qui sont à monceaux dans des cavitez, & accrochées sans mouvement les unes aux autres. A l'égard des Canards sauvages & des Grues, on ne fait pas précisément en quelles contrées ils se retirent aux approches de l'hiver, mais il n'est pas douteux que ce ne soit dans des pays chauds.

¹ Plin. lib. 10. cap. 23. Cic. de nat. Deor. lib. 2. num. 49.

En angle se formant , le volant bataillon ,
 Pour balancer l'effort du fougueux aquilon ,
 Tient, dit-on , un caillon , contre-poids néces-
 faire.

Un sage conducteur guide la troupe entiere.
 Il dirige la marche , à leur tête placé.
 Par son cri menaçant le traîneur est pressé.
 Lorsqu'il faut faire halte en la traite forcée ;
 L'active sentinelle aussitôt est posée.
 Tout dort. Seule , elle veille , & le Pigmée-
 altier

Ne sçauroit par surprise enlever un quartier :
 D'une marche d'armée image véritable ,
 Si le récit pourtant n'est une vaine fable ;

Parle , Naturaliste , apprends-moi si tu peux ;
 Par quelle mécanique & quel art merveil-
 leux ,

Les oiseaux passagers désertent leur demeure ;
 A telle saison fixe , à tel jour : à telle heure.
 Quelle trompette sonne & vient les avertir
 Qu'il faut se rassembler , qu'il est tems de
 partir ?

Chacun est prêt. On part. Mais qui peut leur
 apprendre

Pour ne pas s'égarer , la route qu'il faut pren-
 dre ?

Quelle boussole ont-ils en traversant les mers ;
 Lorsque la nuit étend ses voiles dans les airs ,
 Lorsque les fiers autans O Sagesse suprême ,
 Qui ne voit que ta main les conduit elle-mê-
 me ?

Que ta voix leur prescrit par la voix de l'inf-
 tinct ,

Du départ annuel l'ordre & le jour distinct ?

Je t'admire encor plus dans le naturalisme
 Dont tous les animaux suivent le mécanisme
 Et qui , sur chaque espèce avec poids agissant ,
 Atteste un Créateur & sage & tout-puissant.
 En combien d'attributs il se diversifie !

Amour pour leurs petits, prévoyance, industrie,
 Rules, sagacité, souplesse, sentiment :
 Tableau vaste , & qu'il faut ébaucher seulement.

Oiseaux, pour vos petits * quelle est votre tendresse !

Avec quels soins la mere à leurs jours s'intéresse !
 Constante dans le nid, leur berceau merveilleux,
 D'une ardeur empressée elle couve ses œufs.
 Le soleil meurt, renaît, & l'y retrouve encore.
 La chaleur agissante enfin les fait éclore.
 Alors un nouveau soin occupe son amour.
 Elle sort : elle va dans les champs d'alentour,
 Chercher leur nourriture, & dès son arrivée,
 Dans le bec entr'ouvert de la tendre couvée,
 Du fond de son jabot épanche l'aliment.
 Lorsqu'enfin parvenus au juste accroissement,
 Les petits hors du nid peuvent sortir : le pere,
 Des airs, en les guidant, leur ouvre la carrière.
 Tel, parmi les oiseaux, est l'amour maternel,
 Dont le soin de leur race est l'effet naturel.
 Ce mouvement si doux, ce sentiment intime ;
 Dans tous les animaux la nature l'imprime,
 Et ses soins caressans & qu'elle rend si chers,
 D'habitans infinis remplissent l'univers.
 L'amour pour leurs petits leur est héréditaire.
 Sur le rapport suspect d'un préjugé vulgaire,
 On voit de cette loi l'Autruche s'écarter.

* Amour des Oiseaux pour leurs petits.

On voit de cette loi. Il est vrai que parmi les oiseaux l'Autruche seule s'écarte de la loi générale de la nature, suivant laquelle les animaux, soit ovipares, soit vivipares, prennent soin de leurs œufs ou de leurs petits. Mais parmi les insectes & les poissons, il y a un très-grand nombre d'espèces qui s'écartent de cette même loi tout comme l'Autruche. Les femelles de bien des insectes, après avoir pondu leurs œufs à terre ou sur des plantes, les abandonnent, & laissent à la chaleur du soleil le soin de les faire éclore. Celles de beaucoup de poissons déposent les leurs dans la vase, & se retirent ensuite à l'approche du mâle qui vient frayer sur eux pour les féconder. C'est encore le procédé de quelques animaux amphibies, tel par exemple

Contre le cri du sang osant se révolter ,
 Sur le sable brûlant des déserts de Lybie,
 Elle pose ses œufs , s'éloigne , & les oublie.
 Sans doute ils vont périr. Cet abandon cruel
 Les livre... Non. Celui dont le soin paternel
 Sans relâche s'étend sur la nature entière ,
 Les cache sous son aile, & leur tient lieu de mere.
 Il commande au soleil de les rendre féconds :
 Le soleil les échauffe , & ses brûlans rayons ,
 De la chaleur du germe accroissant la mesure ,
 Les font éclore au tems prescrit par la nature.
 Etre conservateur , tu fais plus : ta bonté
 Pourvoit à leurs besoins , veille à leur sûreté.

O compagne du Coq, quelle est ta vigilance!
 Quelle est pour tes poussins ta tendre pré-
 voyance !

Que de soins prodiguez ! Que d'abondans se-
 cours !

De quel œil attentif tu veilles sur leurs jours !
 Bravant l'aboi du Chien , dont la dent les me-
 nace ,

A coups de bec , sur lui tu fonds avec audace
 Tes yeux , pour les défendre , en tout tems sont
 ouverts.

Tu vois l'Autour sur eux tournoyer dans les airs,

que les Crocodiles , qui cachent leurs œufs dans
 le sable , où ils éclosent sans le secours de la
 mere. Mais de cet abandon je ne crois pas
 qu'on doive inferer que ces divers animaux , &
 l'Autruche elle-même ont de l'insensibilité pour
 leur couvée. Certaines précautions qu'ils pren-
 nent en la déposant , & qui sont relatives à sa
 conservation , semblent plutôt prouver qu'ils
 ont de l'attachement pour elle. On peut dire
 avec fondement que l'Autruche & le Crocodile ,
 que les insectes & les poissons femelles qui
 abandonnent leurs œufs , ne s'en éloignent point
 par indifférence , mais conformément à une loi
 particuliere à laquelle il a plu au Créateur d'as-
 sujettir leur espece.

* Leur prévoyance.

Tu glapis : à ce cri ta famille se cache.
C'est ainsi qu'au péril ta prudence l'arrache.
Rassurée, elle accourt, elle vole vers toi,
Et sa joie animée acquite ton effroi.

Admirons des oiseaux l'adresse merveilleuse,*
Plus simple que notre art, & plus ingénieuse,
Toujours prompte & fidele à remplir leurs desirs,
Et servant leurs besoins ainsi que leurs plaisirs.
Quel chef-d'œuvre, ô *Mexange*, à mes yeux
tu présentes !

Ton nid défie en art nos mains les plus savantes.
1 De fils, de crins, de joncs quel entrelasement !
Que la mousse est au chanvre unie artistement !
De la toile qu'ourdir la fileuse Araignée,
La loge est en dehors par tout environnée.
Des plumes en dedans couvrent son petit creux :
Duvet tendre & léger où reposent les œufs.
En fabriquant vos nids, Oiseaux, votre industrie,
Au gré de chaque espèce, à l'infini varie.
Je vois à l'Hirondelle employer le ciment,
Au Courli les roseaux : enfin, diversément
La logette est construite, & ce nid admirable

* Leur industrie.

1 Derham, Théol. Phys. liv. 4. chap. 13.
rem. 9. Willughbi, Ornithol. pag. 243. Pline
parle amplement de l'adresse des oiseaux à cons-
truire leurs nids. Voyez son Histoire naturelle,
liv. 10. chap. 33.

En fabriquant vos nids. " Les oiseaux, dit Mon-
tagne, peuvent-ils plancher leurs palais de
,, mousse & de duvet, sans prévoir que les
,, membres de leurs petits y seront mollement ?
Oui sans doute ils le prévoient, & c'est en eux
l'effet de ce principe sensitif qui les fait agir, &
qui uni au corps de la brute, reçoit par son or-
gane différentes sensations, & opere à son tour
tous les mouvemens mécaniques par le jeu de
son action sur lui. Ceci heurte l'opinion Carté-
sienne, & très-directement; mais l'opinion Car-
tésienne ne heurte-t-elle pas aussi le préjugé na-
turel ; Voyez ci-après la note 21.

Est d'un bec, d'un bec seul l'ouvrage inimitable
 Mais qui leur dit à quoi ce nid est réservé,
 Et que le tems de pondre est pour eux arrivé ?
 Qui leur dit de donner au berceau de leur race,
 Tantôt plus d'étendue, & tantôt moins d'espace,
 Suivant qu'ils font en œufs ou plus ou moins
 féconds ?

O raison orgueilleuse, ici tu te confonds,
 Et cette mécanique où regne un ordre extrême,
 Est l'ouvrage divin de l'Artisan suprême.
 En croirai-je mes yeux ? Et quels sont ces
 oiseaux, *

Citoyens à la fois de la terre & des eaux !
 Sur le pré verdoyant je les vois qui s'ébatent ;
 Puis dans un lac voisin légèrement s'abatent :
 Leur corps au blanc plumage est sur l'onde
 porté.

Sur son sein il se joue, ou nage avec fierté,
 Et las de silloner cette plaine chérie,
 Ils regagnent le bord, rentrent dans la prairie.
 O Cygne, je te dois ce spectacle pompeux,
 Toi, qu'en l'astre la Fable a placé dans les
 cieux,

Toi, symbole menteur de ces chantres sublimes,

* Les oiseaux aquatiques.

i Constellation du Cygne dans la partie septentrionale du ciel.

Toi, *symbole menteur*. Je ne fais sur quel fondement les Poètes tant anciens que modernes comparent l'harmonie métrique, ou le Ritme, avec le chant du Cygne. Il n'y a certainement aucune analogie. Le chant du Cygne, loin d'être mélodieux, est fort désagréable. Il est aigre, & approchant du cri de l'Oye. L'esprit de justesse qui regne aujourd'hui, & qui bien défini, n'est que l'esprit philosophique, devrait exclure de la Poésie toute comparaison qui blesse la vérité physique. Il seroit, ce me semble, aussi ridicule de comparer l'harmonie de la versification de M. de Voltaire avec la prétendue douceur du chant du Cygne, que de comparer les yeux de

Dont Clio dans l'histoire a consacré les rimes.
 Tu formes , disent-ils , les plus tendres accens.
 Quand tu touches , surtout , à tes derniers mo-
 mens :

Mais , fabuleux pour nous , sur les bords du
 Méandre ,
 Au seul Dieu d'Hélicon ces chants se font en-
 tendre.

Les ombres de la nuit * ont obscurci les airs ;
 Le calme & le sommeil regnent dans l'univers.
 Quels lugubres accens dans l'horreur des téné-
 bres !

Sortis des noirs cachots , vos retraites funebres,
 Vous volez dans la plaine , & oiseaux tristes ,
 hideux ,

Et ces cris effrayans sont vos concerts affreux.
 En horreur aux mortels , à toute la nature ,
 Vous redoutez du jour la clarté douce & pure ;
 Et des autres oiseaux ennemis obstinez ,
 Contre vous à leur tour ils sont tous acharnez.
 Mais le jour naît. Fuyez. Allez dans vos ruines,
 D'un bec ensanglanté dévorer vos rapines.
 Des ennemis du jour dont luit la Vérité ,
 Soyez , oiseaux hideux , le type détesté.

Combien d'autres oiseaux de différente forme !
 Et le Toucan au bec d'une grosseur énorme ,
 Et la Pie exerçant le larcin avec art ,
 La Perdrix au pied rouge , & le fangeux Ca-
 nard ,

Le Héron au long cou , la tendre Tourterelle ,
 La Cigogne au long bec , la frilleuse Hirondelle ,

Philis avec le Soleil. On est revenu de cette der-
 niere comparaison , si rebatue par les Poetes
 du siècle de Louis XIII. Pourquoi ne pas re-
 venir de la premiere qui n'est ni moins fausse
 ni moins puérile ? Il est des erreurs poetiques
 acreditées par le tems , ainsi que certains préju-
 gez populaires , mais leur regne ne doit pas
 être éternel , & c'est à la raison à le détruire.

* Les oiseaux de nuit.

1 Le Hibou , la Chouette , l'Orfraye , &c.
 Le

Le Faisan, la Fauvette, & mille autres enfin,
Tous sortis des trésors de l'Etre souverain,
Pour être les hérauts de sa toute-puissance,
Pour remplir les decrets de sa sagesse immense.

ENTREZ dans la carrière*, Insectes paroif-
sez,
Vous dans l'air, dans les champs, dans les lacs
dispersez,
Aimables ou hideux, bienfaisans ou nuisibles,
Les uns que nous voyons, les autres invisibles,
Ceux-ci rampans, ceux-là s'élevant dans les
airs,
Tous douez d'un instinct & d'attributs divers.
Ouvre un immense champ, ô merveilleux In-
secte,**

De ton 1 toit suspendu toi-même l'architecte,
Dont l'art, noble rival des plus agiles doigts,
File sans intérêt la parure des Rois.
Transporté sur nos bords du rivage des 2 Séres;
L'Europe s'enrichit de tes dons tributaires.
Un toit doré t'enferme, & de tes 3 doigts subtils
Tu formes ton ouvrage, imperceptibles fils.
Ta force prodiguée, en ce travail s'épuise.
Abatu, tu languis. Mais quelle est ma surprise!
Du brillant globe d'or qu'a tissé ton fuseau,
De ce globe, ta tombe ensemble & ton berceau.
Tu fors, & je te vois jouir d'un nouvel être,

* Les Insectes.

** Le Ver à soie.

1 Le peloton de soie où le ver est enfermé,
& qu'on appelle *coucon*.

2 C'est du pays des Séres, ancien peuple des
Indes, que les Vers à soie furent transportez en
Europe, sous l'Empire de Justinien, environ l'an
550. Voyez là-dessus l'Histoire ancienne de M.
Rollin, Tome X. page 446.

3 Ses pattes de devant ont des doigts extrême-
ment déliés!

1 En Papillon léger je te vois reparoître ?
Des jeux que la nature offre à l'œil curieux ?
Le plus frappant peut-être, & le plus merveilleux.

Est-ce vous que je vois , * ô Fourmis pré-
voyantes ,

Sur vos divers besoins sagement clairvoyantes ,
Vous qui dans vos foyers , ailes sinueux ,
Bravez le froid , la pluie & l'aquilon fougueux ?
Sous ces obliques toits quelle sage & police !
Hors de vos souterrains quel actif exercice !

Vous marchez dans la pleine à nombreux ba-
taillons.

Je vous vois dans un champ former de noirs
fillons.

Vous traînez un fardeau dont le poids vous af-
faïsse.

A le faire rouler rour s'aide , tout s'empresse ,
Et ce grain avançant par de communs efforts ,
De vos petits greniers va grossir les trésors.

Tandis que dans les champs regnera la froidure,
Ces grains acumulez seront votre pâture.

1 Cette merveilleuse métamorphose est com-
mune , comme on fait , entre le Ver à soie &
plusieurs autres especes d'Insectes , tels que les
Chenilles , les Guêpes , les Abeilles , &c. qui de
vermisseau deviennent *Nymphe* ou *Chrysalide* , &
ensuite Insecte volant.

* Les Fourmis.

2 Voyez dans Aldrovande & dans Jonston ;
une description de la police & des loix établies
parmi les Fourmis. Elle tient du merveilleux
poétique , & tout ce que les Poetes ont dit de
la constitution du gouvernement des Abeilles ,
n'en approche pas. Cet air de fiction est capable
de décréditer un Naturaliste , quant à l'exac-
titude.

Ces grains accumulez. Je suis ici l'opinion an-
cienne , & généralement reçue , touchant l'u-
sage auquel les Fourmis employent les grains de
blé qu'elles emportent dans leurs souterrains.

Utile prévoyance ! Instructive leçon ,
 Qu'un insecte , ô mortel , adresse à ta raison !
 Quel sourd bourdonnement vient frapper mes
 oreilles ?

D'une ruche s'élève un nuage d'Abeilles.
 D'un perçant aiguillon tout l'essain est armé.
 De la soif du butin je le vois enflamé.
 Leur cohorte ¹ d'Hymette assaille les collines.
 Fleurs , ouvrez votre sein , & souffrez leurs
 rapines.

A nos besoins , aux leurs ce larcin s'assortit.
 En fluides ² trésors leur art le convertit.
 Quelle subtile adresse éclat en cet ouvrage !
 Que vois-je , ô fiere Reine , & quel fidele hom-
 mage ?

M. de Reaumur dans ses Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes, [*Tome II. premier Mémoire , page 26.*] prétend que les Fourmis ne porte ce grains dans leurs habirations, que pour les faire entrer dans la construction de leur édifice , & qu'elles passent l'hiver sans manger , amoncelées les unes sur les autres , & si immobiles qu'elles semblent mortes. “ C'est , dit-il , „ ce qui sera prouvé incontestablement dans „ leur histoire. „ Jusqu'à ce que M. de Reaumur ait fourni les preuves décisives qu'il promet , on peur , je crois , être fondé à s'en tenir aux témoignages de Plin , d'Elie , d'Aldrovande & autres Naturalistes : prêt à revenir du sentiment communément reçu , s'il est démontré que ce sentiment est une erreur de fait.

¹ Montagne dans l'Attique , abondante en fleurs de toute espece. On y voyoit de nombreux essains d'Abeilles , & on y recueilloit d'excellent miel. Tel étoit aussi le mont Hybla en Sicile.

² La cire & le miel.

Que vois-je , ô Reine. Je renvoie à tout ce que M. de Reaumur dit de curieux touchant la Reine des Abeilles , ou la mere-Abeille , en divers endroits de ses Mémoires sur les Insectes.

Ton trône est entouré d'une superbe cour.
 Tu sçais récompenser & punir tour à tour ?
 Et quand de tes sujets la foule trop nombreuse
 Surcharge ton royaume, & devient onéreuse,
 Par ton ordre sortant de tes Etats heureux,
 Ils vont, en colonie habiter d'autres lieux.
 Guidez du même esprit, dans cette autre patrie

[*Tome V.*] Entre autres qualités, cette mere est si prodigieusement féconde, que dans le cours d'une année elle donne quelquefois la vie à plus de quarante mille mouches. M. de Reaumur, en parlant des Abeilles *ouvrières*, avoue que quelque merveilleuse que soit la conduite de ces insectes industrieux, il y a pourtant bien à rabatre de toutes les idées que d'anciens préjugez populaires nous en ont données. Avant lui le célèbre Swammerdam l'avoit aussi reconnu, & il s'en explique nettement dans l'excellent ouvrage qui a pour titre *Biblia Naturæ, sive Historia Insectorum*. L'autorité de ces deux grands Naturalistes est bien propre à faire déchoir dans notre esprit le gouvernement des Abeilles, tant prôné par les anciens.

Ton trône est entouré. Ce tableau, j'en conviens, tient un peu du faux merveilleux : mais j'ai cru être autorisé à le peindre dans ce goût, & par le privilege de la Poésie, & par l'exemple des anciens, qui chargent bien autrement la peinture. Plinè donne à son Roi des Abeilles jusqu'à des gardes, & même des licteurs. [Il n'y manque que les faisceaux] *Circa regem sacellites quidam, lectoresque. Lib. II. c. 18.* Elien place des sentinelles à l'entrée du palais, & dans l'antichambre. L'idée d'une royauté métaphorique faisoit naître toutes ces gentillesses, & on soutenoit jusqu'au bout la figure.

1 *Quum autem ex sobole alveus apibus redundat, tanquam maximæ urbes hominum multitudine redundantes, sic ille colonias deducunt, Ælian. Hist. Animal. lib. 5. c. 13.*

DE LA NATURE, *Chant V.* 169
 Ils transplantent leurs mœurs, leurs loix, leur
 industrie,
 Ce noble instinct à qui l'aveugle antiquité
 Départit un rayon de la ¹ divinité.
 Mais quoi ? J'ose, imprudent, crayonner ces
 merveilles !
 C'est à toi seul, Virgile, à chanter les Abeilles.
 Ici, qui peut nombrer tant d'insectes divers;
 Qui rampent sur la terre ou volent dans les aits ?
 Et l'insecte, flambeau pendant la nuit obscure,
 Et ² l'insecte étalant la plus riche parure,
 La bourdonnante Guêpe au cruel aiguillon,
 La fileuse Araignée & le bruyant Grillon.
 Qui peut analyser leur subtil mécanisme,
 Les divers attributs de leur naturalisme,

¹ *Esse apibus partem divinæ mentis, & hausus
 Æthereos dixere.* Virg. Georg. lib. 4. v. 120.

Et l'insecte. Le Ver luisant. Ceux que nous voyons à la campagne dans les nuits d'été ne jettent qu'une foible lueur ; mais il y en a dans les Indes modernes qui repandent un éclat très-vif. Ce sont, pour ainsi dire, des phosphores animés. » Les Indiens, dit le savant auteur de la *Théologie des insectes*, » ne se servoient autrefois dans » leurs maisons & dehors d'aucune autre lumière. Lorsqu'ils marchent de nuit, ils en attachent deux aux gros doigts du pied, & en portent un à la main. Ces insectes répandent » une si grande clarté, que par leur moyen on » peut lire, écrire, & faire dans une chambre » toutes les autres choses nécessaires. » *Liv. 2. c. 3. rem. 8.* Le trait rapporté par le P. du Tertre dans son Histoire des Antilles, auroit bien dû être cité. Il dit avoir lu son *Bréviaire* à la clarté d'un de ces Vers-luisans. L'Harpagon de Molière eût fait grand usage de cette lampe naturelle.

² La Cantaride. La richesse & la variété de ses couleurs se font aussi admirer, mais différemment, dans l'insecte qu'on nomme *Demoiselle*, & dans plusieurs sortes de Papillons.

Q iiij

Les effets étonnans de leur ¹ dextérité,
 L'instinct, surtout, l'instinct qui leur est affecté ?
 Je n'ose m'engager dans l'immense carrière,
 Et ² REAUMUR peut seul la fournir toute en-
 tière.

Par son art, sur l'insecte un nouveau jour à lui.
 Ils'ouvre des chemins inconnus avant lui.
 Il étend la nature, & ses savantes veilles
 Semblent du créateur agrandir les merveilles.

LA nature féconde en spectacles divers, *
 D'animaux différens a peuplé l'univers,
 Et cette scène riche & diversifiée
 Nous frappe d'autant plus, qu'elle est plus va-
 riée.

D'animaux se traînant à replis tortueux,
 Un nombre immense s'offre à nos avides yeux,
 A ces yeux prévenus espece méprisable.

¹ Sur l'industrie des insectes, voyez le qua-
 torzième chapitre du premier livre de la Théolo-
 gie des Insectes par M. Lessér, & les savantes
 remarques de M. Lyonnet.

² Ce célèbre Académicien, qui de tous les
 Naturalistes est celui qui a le plus approfondi
 la nature & les propriétés des insectes, a don-
 né jusqu'à présent six volumes de Mémoires pour
 servir à l'histoire de ces petits animaux. L'Ou-
 vrage est estimé de tous les savans de l'Europe
 par l'étendue des recherches, par l'exactitude
 des observations, & surtout par la sagacité avec
 laquelle l'auteur a suivi les opérations des infec-
 tes les plus cachées, & en a développé le mé-
 chanisme admirable.

* Les reptiles.

A ces yeux prévenus. L'auteur de la Théologie
 des Insectes fait à ce sujet une réflexion vrai-
 ment digne d'un Philosophe chrétien. » Le plus
 » petit vermillon, dit-il, est l'ouvrage de l'E-
 » tre infini, aussi bien que l'animal le plus par-
 » fait, & si Dieu n'a pas trouvé qu'il fût au-
 » dessous de lui de le créer, pourquoi seroit-ce

DE LA NATURE, Chant V. 171

Faux préjugé ! Mépris injuste & condamnable !
Ah ! dans eux , Dieu puissant , brille autant ta
grandeur ,

1 Que dans le Chérubin couronné de splendeur.

O bergers dont le pied foule l'herbe fleurie ,
Interrompez vos jeux Fuyez. Cette prairie
Recelez le reptile * au venin le plus prompt.

2 Avec l'herbe souvent l'œil trompé le confond.
Assassin déguisé , le poison qu'il distille

Semble se conformer à sa fureur tranquile,
Dans le bras de la mort il plonge sans douleur
Et d'un trépas tardif il épargne l'horreur.

3 Tel il trancha tes jours , altière Cléopâtre,
Lorsque de ta beauté toujours plus idolâtre ,
Le fier rival d'Octave expirant à tes yeux ,
Ta tendresse ne peut survivre à ses adieux ,
Que d'un char triomphal fuyant l'ignominie ,
A ta gloire on te vit sacrifier ta vie.

J'apperçois ce reptile ** ennemi de nos jours,
Mais dont l'art quelquefois tire d'heureux se-
cours.

Malheur à l'imprudent qui sous son pied le presse,
Il darde , furieux , sa langue vengeresse ,

» une foiblesse à un homme raisonnable d'en
» faire l'objet de ses recherches ? D'ailleurs , le
» plus chétif des insectes est un ouvrage digne
» d'admiration. . . . Dieu seul peut opérer ces
» merveilles. Il nous les offre , non comme des
» modèles à imiter , mais comme autant de té-
» moignages de sa sagesse & de sa puissance in-
» finie. » *Introduc. pag. 2.*

¹ *Creavit in celo Angelos , in terra vermiculos ;
nec major in illis , nec minor in istis. S. August.*

* L'Aspic.

2 Il y a des Aspics qui ont le dos moucheté de
petites taches verdâtres. Ceux-là sont les plus
venimeux.

3 Plur. in Ant.

** La Vipère.

172. LES MERVEILLES

Et du creux de sa dent élance une liqueur ;
Qui, meurtrière, enfante un trépas plein d'hor-
reur.

Il s'arma contre toi , tendre épouse d'Orphée. *

Tu foulois le gazon sur les bords du Pénée.

Caché parmi les fleurs dans ces aimables lieux ,
D'une nuit éternelle il couvrit tes beaux yeux.

Et toi , ** qui dans les champs de l'antique-
Tarente ,

Exerces plus qu'ailleurs ta vertu malfaisante ,

Toi , qui par les effets qu'enfante ton poison ;

Et du creux de sa dent. » Le venin des Vipe-
» res est renfermé dans une petite bourse ou ves-
» sie , placée aux gencives près du bord supé-
» rieur des dents. Les dents sont creusées en
» tuyaux afin d'élancer le venin dans la blessure
» qu'elles font. Le creux de chaque dent se
» termine en une fente longue , placée au-des-
» sous de la pointe. C'est par cette fente que
» sort le venin. » *Derham, Thécl. Phys. Liv. 9. c.*
1. rem. 8.

* *Georg. lib. 4.*

** *La Tarentule.*

Et toi , qui dans les champs. La Tarentule est
une espèce de grosse araignée assez commune
dans la Calabre , & surtout dans le terroir de
Tarente , ville de la Pouille , d'où elle a tiré
son nom , & où elle est plus dangereuse qu'ail-
leurs. Les effets singuliers que sa piquûre pro-
duit ne sont plus regardez comme une fable. Ils
sont très-réels. On en voit une description cu-
rieuse dans les Mémoires de l'Académie des
Sciences [*An 1702. Hist. pag. 16. & seq.*] qui
ne sont assurément point écrits par des hommes
qui croient légèrement. *Misson* , dont l'exac-
titude n'est nullement suspecte , en parle aussi
dans son voyage d'Italie, Tom. III. Lettre 36.

1 Parmi les effets surprenans de la piquûre de
la Tarentule, l'aversion qu'elle cause pour le noir
& pour le bleu , & au contraire l'amour pour
le blanc , le rouge & le verd sont des plus sin-

Confonds l'art d'Esculape, & même la raison :
 Je vois des malheureux atteints de ta piquûre.
 L'un à la danse, au rire est livré sans mesure ;
 L'autre en se débatant, écume furieux.
 Celui-ci pousse au loin des hurlemens affreux :
 Symptômes singuliers, dont un son harmonique

guliers & des plus indéfinissables. Ces effets, au reste, ont été constatez par des témoins oculaires : parmi lesquels on compte plus d'un Philosophe.

Symptômes singuliers dont un son harmonique. Comme le remede est peut-être encore plus singulier que le mal lui-même, tout extraordinaire qu'il est ; je me flatte que le lecteur ne sera pas fâché d'en voir ici le précis, & si j'ose m'exprimer ainsi, la recette. Le voici tel qu'il est rapporté dans l'Histoire de l'Académie des sciences, à l'endroit cité.

» Lorsqu'un homme mordu est sans mouve-
 » ment & sans connoissance, un joueur d'in-
 » trumens essaye différens airs, & quand il a
 » rencontré celui dont les tons & la modulation
 » conviennent au malade, on voit qu'il com-
 » mence à faire quelque léger mouvement. Il
 » remue d'abord les doigts en cadence, ensuite
 » les bras & les jambes, peu après tout le corps.
 » Enfin il se lève sur ses pieds, & se met à dan-
 » ser en augmentant toujours d'activité & de
 » force. Il y en a tel qui danse six heures sans
 » se reposer. Après cela on le met au lit, &
 » quand on le croit assez remis de sa première
 » danse, on le tire du lit. On joue le même air.
 » & il recommence à danser. Cet exercice dure
 » plusieurs jours, mais tout au plus six ou sept,
 » jusqu'à ce que le malade se trouve fatigué,
 », & hors d'état de danser davantage, ce qui
 », annonce sa guérison : car tant qu'e le venin
 », agit sur lui, il danseroit si on vouloit, sans
 », aucune discontinuation, & il mourroit d'é-
 », puisement. Enfin il reprend peu à peu la con-
 », noissance, & revient comme d'un profond

Est l'unique remède & le vrai spécifique.

Que d'autres animaux, reptiles venimeux !
Le difforme Crapeau, le Scorpion hideux,
Le 1 Serpent à sonnette, & la noire Araignée;
Mais j'entends une voix follement indignée :
Ces reptiles, dit-elle, éternels assassins,
Ne furent donc créés que pour nuire aux hu-
mans ?

S'il étoit un Dieu bon, intelligent & sage,
Les auroit-il formés pour ce funeste usage ?
Leur existence exclut & sagesse & bonté.
Impie, ah ! dis plutôt que d'un juge irrité
Elle admet la justice ; & que du premier Père
Elle punit en nous le crime héréditaire.
Les plus fiers animaux devoient te respecter,
Homme : mais contre Dieu tu t'oses revolter ;
Eux-mêmes contre toi soudain ils se mutinent.

„ sommeil, sans se souvenir de ce qui s'est passé
„ pendant son accès, non pas même de sa danse.

Voyez au même endroit l'explication médico-
physique de cette cure musicale si étonnante, par
M. Geoffroy de l'Académie des Sciences. Tou-
te probable qu'elle est, elle a de fortes objec-
tions à effuyer.

1 Voyez ce que dit Derham du Serpent à son-
nette *Totol. Phys. liv. 2. chap. 6. rem. 4.* Il croit que
ce reptile dont le venin est extrêmement subtil,
est le Basilic des anciens : mais c'est avec peu de
fondement. Il n'y a aucune marque caractéristi-
que qui puisse faire confondre le Serpent à son-
nette avec le Basilic, tel que le décrivent les
Naturalistes de l'antiquité.

Eux-mêmes contre toi. J'appliquerai à la revolte
des animaux contre l'homme, ce que dit Saint
Augustin au sujet de la révolte du corps contre
l'ame. „ *Injustum erat ut obtemperaretur d. servo*
„ *suo, qui non obtemperarat Domino suo.* „ L'hom-
me désobéissant à Dieu son Seigneur, a dû voir
par un juste retour les êtres irraisonnables se
soustraire aux loix du maître que le Créateur
avoit établi sur eux. La désobéissance du pre-

Pour punir ta révolte , à te nuire ils s'obstinent.
 Le Tigre & le Lion , le Léopard & l'Ours ,
 Tout se ligue , tout s'arme & menace tes jours.
 L'Insecte devient même un fléau redoutable.
 1 Du Tiran de Memphis il infecte la table.
 L'Egyptien par lui voit ses champs ravagez.
 2 Antiochus par lui voit ses membres rongez.
 Pour semer l'épouvante au sein de vingt provinces ,
 Pour noyer , quand il veut , leurs peuples &
 leurs Princes ,
 Que faut-il à ce Dieu , formidable vengeur ?
 L'imperceptible dent d'un vermisseau rongeur.
 Mais , promptes à punir , ces verges de colere
 Prouvent , même en frappant , sa bonté tuté-
 laire.
 Le venin meurtrier de ce reptile impur ,

mier homme a donc été l'origine du renversement de l'ordre , & dans le moral & dans le physique.

1 Exod. cap. 8. v. 6.

2 Machab. cap. 6. v. 8.

Pour semer l'épouvante. Les digues de la Hollande ont été plus d'une fois percées par de petits Vers aquatiques , [on les appelle *Vers à tuyeau*] qui en rongent insensiblement le bois. C'est par les ouvertures qu'ils forment de proche en proche , que la mer a quelquefois submergé des villages à plus de trente lieues d'étendue , & qu'elle a fait périr la plus grande partie de leurs habitans & presque tous les bestiaux. Voyez dans l'Histoire de l'Etablissement de la République de Hollande [*Liv. 2.*] le détail des ravages que fit dans la Zélande la plus mémorable de ces inondations, arrivée en 1532. Il n'y a guere plus de douze ans qu'un pareil désastre faillit à être causé par les vers à tuyeau. On le prévint en faisant une contre-digue dans les endroits les plus endommagés.

Dans les mains des ¹ *Chiracs* est un remède sûr,
 Et ce poison qu'il change en spécifique utile,
 Devient des guérisons une source fertile.
 Tel l'amas de vapeurs qui porte dans ses flancs
 Et l'éclair, & la foudre, & la grêle, & les vents,
 Epanche quelquefois ces flots qui font éclore
 les trésors de Cérès, de Pomone, & de Flore.
 Dans le genre animal, quels reptiles * nou-
 veaux,
 Qui peuplent & les airs, & la terre, & les eaux ?
 Etres organisez, vivans, mais invisibles,
 Peut-être plus nombreux que ceux qui sont sen-
 sibles,
 Etres, qui par milliers dans l'univers semez,
 Forment un monde entier d'atômes animez.

¹ Mort premier Medecin du Roi, & avec la réputation d'un des plus grands Medecins de l'Europe.

Et ce poison qu'il change. Personne n'ignore que les Vipères sont d'un grand usage dans la Médecine, & qu'on s'en sert utilement dans plusieurs genres de maladies. L'huile de Scorpion est un antidote contre le venin de ce reptile. On guérit la piquûre de bien des insectes venimeux, en les écrasant sur la plaie. A l'égard des minéraux qui sont des poisons, l'arsenic, l'antimoine, le réagal, &c. la Médecine employe avec succès ces poisons si actifs, en les appliquant extérieurement. Au lieu donc d'accuser témérairement la Providence d'avoir attaché des qualités malfaisantes à certains reptiles, & à certains minéraux, on devroit au contraire la bénir de ce qu'elle nous fait trouver dans eux, des remèdes à nos infirmités corporelles.

* Les animaux invisibles.

Etres, qui par milliers. Je ne parle point ici des *Animacules*, ou Vers spermatiques, découverts par Leewenhoëk dans la semence des animaux, & apperçus par M. Harstoëker dans celle de l'homme. C'est la plus étonnante des observations microscopiques, & si elle est bien exacte,
 De

De leur corps délié la petitesse extrême
 Dérobe à nos regards leur existence même.
 Par le secours d'un verre on les voit seule-
 ment.

L'œil admire, saisi d'un juste étonnement,
 De ce reptile abject la frappante structure,
 Des fibres & des nerfs l'adroite texture,
 Dans la ténuité de leurs debiles corps,
 La souplesse & le jeu de différens ressorts,
 De tous leurs mouvemens, à peine perceptibles,

comme des sçavans Physiciens l'assurent sur le
 raport de leurs propres yeux, elle prouve
 mathématiquement que le nombre des animaux
 invisibles est prodigieusement supérieur au nom-
 bre des animaux perceptibles.

I Le Microscope.

De ce reptile abject. La nature, dit Pline,
 [lib. 11. c. 2.] n'est nulle part si parfaite que
 dans les petits objets. C'est là un axiome. En ef-
 fet, la conformation des organes du Ciron est
 encore plus admirable, vû leur extrême peti-
 tesse, que la conformation des organes de l'E-
 léphant ou de la Baleine, dans leurs amples
 proportions. Quelle doit être la ténuité de son
 cristallin, de son ventricule, de ses intestins !
 Je dis plus. Il y a dans cet atôme vivant, des
 muscles, des nerfs, des veines, du sang ; dans
 ce sang il y a des humeurs, dans ces humeurs
 des corpuscules de matieres hétérogènes. Et tous
 ces vaisseaux, tous ces esprits qui y circulent
 avec le sang, sont renfermez dans le corps d'un
 animal presque imperceptible : idée qui étonne
 & lisse l'imagination, lorsqu'elle veut l'appro-
 fondir. L'homme est platé entre deux infinis,
 l'un en grandeur, l'autre en petitesse, & si les
 distances incommensurables des corps célestes
 caractérisent l'immensité du Créateur, la mé-
 chanique admirable du corps animal prouve son
 intelligence infinie.

De tous leurs mouvemens. „ Il est non seulement
 „ impossible de compter le nombre des petits

En audace , en courage , en force sans égal ,
 Roi cruel , par la crainte exerçant ta puissance ,
 Et faisant tout trembler , tout fuir par ta présence.
 La forêt retentit de tes rugissemens.
 Ta queue à coups pressés bat tes robustes flancs.
 Je vois tes yeux ardens s'enflamer de colere ,
 Et ton cou secouer sa flotante crinière.
 Tu marches vers ta proie. Elle fuit , mais en
 vain ,
 Tu fonds comme un éclair sur la Biche & le
 Dain.
 Immolant la victime à ta fureur vorace ,
 Ta griffe d'un seul coup à tes pieds la terrasse ,
 Et d'un ongle pointu ses membres déchirez
 Sont d'une dent avide aussi-tôt dévorez ;
 Mais d'ailleurs généreux , noblement magnani-
 me ,
 Symbole du héros au courage sublime ,
 Souvent docile au joug , reconnoissant enfin ,
 Tu défendis les jours de l'esclave Romain.

Symbole du héros. Richard I. Roi d'Angleterre (en 1189.) fut surnommé *Cœur de Lion*. Le beau portrait que le P. d'Orleans fait de ce Prince belliqueux , justifie la dénomination. Je l'insérerai ici , dût-il être regardé comme un hors d'œuvre. „ Richard étoit véritablement „ brave , hardi , entreprenant , décisif , mé- „ prisant le danger , quoiqu'il le connût , & sa- „ chant pourtant l'éviter lorsqu'il le jugeoit inu- „ tile à sa gloire ou à ses desseins : soldat in- „ trépide , habile Capitaine , vigilant , actif , „ prenant bien son parti , assez heureux , & „ dans les revers n'ignorant pas l'art des res- „ sources. „ *Hist. des Révolutions d'Angleterre ,* Tom. I. liv. 2.

Les portraits de Saluste , si justement estimez , ne me paroissent pas plus beaux que celui-là , qui n'est pas le seul de cette force dans l'ouvrage de l'Historien moderne.

Tu défendis les jours. La reconnoissance d'un Lion envers l'Esclave Androcle est trop connue,

Quelle est donc cette masse * à figure hideuse,
 A démarche pesante , à grosseur monstrueuse ?
 Deux épieux acérez d'une extrême blancheur ,
 A qui l'ose approcher inspirent la terreur.
 Du front de l'animal sort une trompe énorme ,
 Qui le rend plus terrible , ensemble & plus dif-
 forme ,

Qui s'abaisse ou s'élève avec agilité ,
 Qui fait enfin sa force & sa dextérité.
 C'est toi , fier Eléphant , poids utile à la terre ;
 Nous servant dans la paix , nous servant dans la
 guerre.

1 Docile , industrieux , doux au sein des cités ;
 Et même d'un enfant suivant les volontés ,
 Mais terrible & cruel dans les champs de Bellone ,
 Renversant , écrasant tout ce qui t'environne ,
 Ft du haut de la tour que je vois sur ton dos ,
 Faisant par des guerriers pleuvoir les javelots.
 Encourage , en audace au seul Lion tu cedes.

Mais peignons le plus beau * de tous les Qua-
 drupedes ,
 Le Cheval belliqueux , lui qui dans sa fierté ,

pour que je rapporte ici l'aventure qui la fit
 naître. Aulu-Gelle raconte [*Noët. Artic. lib. 5.
 cap. 14.*] cette histoire singulière , sur le témoi-
 gnage d'Appion qui assuroit avoir vû à Rome
 le fait de ses yeux , & Sénèque en parle en
 ces termes : „ *Leonem in amphitheatro spectavimus*
 „ *qui unum è bestiariis agnitum , cum quondam ejus*
 „ *fuisse magister , protexit ab impetu bestiarum.* ..
 [*De Benef. lib. 2. c. 19.*] C'est d'après Aulu-
 Gelle que Montagne décrit la même aventure
 dans ses *Essais*, liv. 2. chap. 12. avec cette naï-
 veté & cette énergie qui caractérisent son stile.

* L'Eléphant.

1 Sur la docilité & sur l'industrie de l'Elé-
 phant, voyez Elien, *Hist. Animal. lib. 2. cap. 11.*
 & M. l'Abbé de Choisi *Journal du Voyage de*
Siam, pag. 244. Plin en parle aussi, mais il
 exagere.

* Le Cheval.

Semble sentir sa force ainsi que sa beauté.
 Quels crins longs & flotans! Quelle fine encolure!
 Quel jarret souple & fort! Quelle superbe allure!
 Quelle croupe arrondie, & quel air martial!
 De toutes ces beautés sois fier, noble animal.
 Sous un plus riche aspect, ici je t'envisage.
 J'admire ta vigueur, ta fierté, ton courage,
 Tes services, enfans de ta docilité,
 Ton amour pour ton maître, & ta fidélité.
 Tu te plais au milieu des horreurs de Bellone.
 Je te vois, attendant que la trompette sonne,
 L'œil ardent, respirer le combat hasardeux.
 Impatient, ton pied frappe le champ poudreux.
 Ton fier hennissement appelle le carnage.
 Au signal, dans les rangs tu t'ouvres un passage.
 Tu voles à travers les glaives, les épieux,
 Vainqueur, ou périssant d'un trépas glorieux.
 Termine ces tableaux, trop entassez peut-être,
 Commensal, compagnon, tendre ami * de ton maître,
 Toi, contre les erreurs d'un système abusif,

* Le Chien.

Toi contre les erreurs. Le système des Automates. L'exposition de ce fameux système, même abrégée, comporte une discussion qui excéderoit les bornes d'une note. Je renvoie à l'analyse détaillée qu'en fait un grand Métaphysicien [*M. Boullier*] dans la première partie de l'excellent ouvrage qui a pour titre : *Essai philosophique sur l'ame des bêtes*, dans lequel le système des Automates est très-solidement réfuté. Je me bornerai à dire, en me servant de ses termes que l'hypothèse Cartésienne révolte le préjugé naturel, qu'elle amuse la raison quelque-tems, & qu'enfin elle se voit détruite par la raison même. On est revenu de l'Automatie, comme on revient de ces modes qui ne plaisent que par leur singularité. Du reste, je me résoudrois plutôt à faire les bêtes de pures machines, que des êtres

L'argument le plus fort & le plus décisif.
 Parmi les animaux , doué par préférence
 D'un instinct plus parfait, de plus d'intelligence!
 Ta subtile industrie étonne la raison.
 Tu ne semb'es agir qu'avec réflexion.
 Au machinisme en vain Descartes te rabaisse ;
 Dans tout ce que tu fais regne un air de justesse,
 Un je ne fais quel ordre & quel discernement ,
 Voisins , presque rivaux de notre entendement.
 Plus d'un trait merveilleux t'a placé dans
 l'histoire.

Ose t'en applaudir , mais tire plus de gloire
 De l'amitié de l'homme & des secours heureux
 Qu'aime à lui prodiguer ton zèle généreux.
 Je te vois à sa porte , active sentinelle ,
 Veiller sur son trésor avec un soin fidele.
 Il t'appelle , & soudain tu voles à sa voix.
 Il ordonne , & soumis , tu respectes ses loix.
 A la chasse , pour lui tu prouves ton adresse ,
 Le châtiment ne peut amortir ta tendresse ,
 ta fidélité jamais ne se dément.

Mais , ô trait signalé de ton attachement !
 Souvent de l'assassin repoussant la furie ,
 Ton amour à ton maître a conservé la vie.

animez par des Demons. L'un n'est pas si absurde
 que l'autre , indépendamment des conséquences
 du dogme de la nouvelle hypothèse.

1 Les preuves de la sagacité du Chien sont en
 trop grand nombre, pour pouvoir être citées ici.
 Je renvoie à celles que montagne rapporte dans
 ses Essais , liv. 2. chap. 12.

Ton Amour à ton maître. S'il y a eu des Chiens
 qui ont sauvé la vie à leur maître attaqué par
 des malfaiteurs , il y en a eu qui ont fait con-
 noître par divers signes qu'il avoit été assassiné.
 Le Chien d'Auberi de Montdidier fit encore
 plus. Témoin de l'assassinat de son maître , il
 poursuivit par tout le meurtrier, nommé Macai-
 re , en aboyant sans cesse contre lui , & même
 en tâchant de le mordre. Cet acharnement peu
 naturel fit naître des soupçons, qui fortifièrent par

La plaine & les coteaux , * les bois & les vallons

Sont inondez au loin de Troupeaux vagabonds,
Animaux nous prêtant des secours innombrables.

Les uns fiers , sont armez de cornes redoutables.

De poils longs ou crépus les autres sont couverts.

Mais ici quels tableaux à mes yeux sont offerts ?

Le Chevreau semillant bondit sur la prairie.

La docile Brébis broute l'herbe fleurie.

Le Taureau frappe l'air d'un l'on mugissement.

Au combat il s'apprête , & terrible assaillant ,

A son rival altier dispute une Genisse.

Sur la cime d'un roc , au bord d'un précipice ,

La chèvre , sans effroi , grim pant d'un pied léger ,

† Est comme chancelante & suspendue en l'air.

Paissez , heureux troupeaux , paissez l'herbe chérie,

quelques autres indices , determinerent les Juges à procéder par la voie de l'épreuve , comme c'étoit encore l'usage abusif en ce tems-là. [Le fait se passa en 1371.] il fut décidé que Macaire & le Chien combattoient en champ clos. L'accusateur entra dans la lice , n'ayant pour défense que ses armes naturelles. L'accusé , armé d'un bâton , parut sur l'arène , & le duel , d'espèce toute nouvelle , commença en présence de Charles V. & de toute sa Cour. Le Chien s'élança sur son ennemi , le prit fortement à la gorge , & le terrassa. Macaire fut déclaré vaincu , & livré comme coupable à la rigueur des loix. Cette aventure singulière est racontée par plusieurs écrivains , & nommément par Scaliger [*Exercit advers. Cardon. 202. Sect. 6.*] & par le P. de Montfaucon , dans ses monumens de la Monarchie Françoisse , tom. 3. pag. 70.

* Les Troupeaux.

† *Dumosa pendere procul de rupe videbo.* Virg. Eclog. I.

Mais redoutez du Loup la cruelle furie.

Compagnon de vos pas , défenseur de vos jours ;

Ce Chien souvent en vain vous prête son secours.

Au bercail l'ennemi s'est ouvert un passage.
Il égorge. Il déchire. Il assouvit sa rage.

Dans ce même bercail , le paisible berceau
De l'Agneau foible encore , & du tendre Chevreau ,

Un spectacle admirable est offert à ma vue.
Des petits , au hazard , la troupe est confondue.
La mere , dans la foule , a démêlé le sien.

L'instinct vers lui la guide , & ce secret lien ,

Pendant la nuit entiere à ses côtés l'attache.

Une douce liqueur de ses flancs se détache.

Le foible nourrisson s'en abreuve à longs traits :

Source , pour ses besoins , ne tarissant jamais.

Tels sont les soins constans de cette mere tendre.

Que de bienfaits * sur nous ces troupeaux
vont répandre !

Le Bœuf au pas tardif sillonne nos guerets ,

Et prépare la voie à la riche Cérés.

Le Taurau nous prodigue une force agissante ;

La fabuleuse † Io sa crème nourrissante ,

Le Moton , la Brebis une épaisse toison ,

Qui , tissue avec art , fait braver l'aquilon ,

Une chair destinée à notre nourriture.

Terrestres animaux , l'Auteur de la Nature

Vous a soumis à l'homme : il vous tient sous sa loi.

Vos jours sont dans les mains de ce superbe Roi.

Qu'il sache cependant ce Roi, que vos services,

Sont faits pour ses besoins & non pas pour ses caprices.

Que d'un sceptre de fer il ne gouverne pas

Des sujets moins que lui , traitres , cruels , ingrats.

* Services des Troupeaux.

† La Vache,

Il est des animaux * dont l'espace féconde
Habite tour à tour sur la terre & dans l'onde.
L'un & l'autre élément , par un accord heu-
reux.

Sont à leur genre propre *analogues* tous deux.
Tu vois , ô Canada , sur tes rives fleuries ,
L'adroit Castor marcher dans les vertes prairies.
Près des murs de Memphis , l'intrépide Ichneu-
mon

Abandonne du Nil le fertile limon.
L'Hippopotame sort de ses grotes profondes ,
Et foule le gazon arrosé de ses ondes.

Mais de son sein ** s'élance un dragon furieux !
Son aspect effroyable épouvante mes yeux.
Nil , tu ne caches point sous ton onde fangeuse ,
Un monstre plus terrible , à forme plus hideuse.
Par tout son corps énorme est d'écailles semé ,
Et par l'acier tranchant ne peut être entamé.
Il dévore bien moins qu'il n'engloutit sa proie.
Souvent pour la saisir , quelle ruse il déploie !
Il pousse un cri plaintif, caché sous des roseaux,

* Les Quadrupèdes amphibies.

** Le Crocodile.

Par tout son corps. " Il y a dans les marais sur
» les bords du Gange des Crocodiles qui sont
» si grands qu'un homme pourroit se tenir de-
» bout entre les deux mâchoires , lorsqu'ils ont
» la gueule ouverte. On en a pris dans l'île de
» Madagascar qui avoient dis toises de long ,
» c'est-à-dire , 60. piés. *Histoires des Indes Ori-
entales anciennes & modernes* , par M. l'Abbé Guyon ,
Tom. I. p. 188. Cette longueur , toute énorme
qu'elle est , n'approche pas à beaucoup près de
celle du monstrueux Crocodile , appelé dans
l'Histoire le *Serpent de Bagrada* , dont je parlerai
bientôt,

Il pousse un cri plaintif. Feu M. de Maillet, an-
cien Consul de France au Caire , & Auteur de
Mémoires curieux concernant l'Egypte , m'a ra-
conté que passant un jour le long du Nil , il en-

Cri mortel pour celui qu'attirent ses sanglots,
 De ce monstre cruel l'espece trop féconde
 Feroit d'affreux dégats: mais l'Arbitre du monde
 Oppose à ses fureurs deux puissans ennemis.
 Dans leur haine pour lui constamment affermis.
 L'un pénètre en son sein, & ronge ses entrailles.
 L'autre perce le mur que forme ses écailles:
 Monstre, qui de carnage & de sang alteré,
 Fur pourtant comme un Dieu, dans l'Egypte
 adoré :

Tel étoit ce dragon à griffe meurtrière,
 Qui soutint le combat contre une armée entière,
 Ce monstrueux Pithon qu'aux bords du ¹ Ba-
 grada ,

trevit un Crocodile qui étoit caché parmi des roseaux, & qui pouffoit un cri tout semblable à celui d'un enfant qui pleure. Par cette ruse, ces animaux attirèrent le passant, trompé dans l'objet qui excite sa pitié. Lorsqu'il eût à portée, ils se jetèrent brusquement sur lui, & le dévorent. De ce cri trompeur du Crocodile est venu sans doute le proverbe latin : *Crocodili lacrimæ*, des larmes simulées. M. l'Abbé Mascrier a depuis rédigé ces Mémoires, & il les a donnés au public sous le titre de *Description de l'Egypte*. Je suis surpris que le trait que je viens de rapporter, n'ait pas été inferé dans l'article où il est parlé du Crocodile.

Oppose à ses fureurs. L'Hippopotame & l'Icneu-mon. Le premier, qui a la forme d'un Veau, est sans cesse en guerre avec le Crocodile, & il en est souvent vainqueur. Le second, qui est un gros Rat, cherche les œufs que le Crocodile dépose dans le sable sur le rivage du Nil, & il les brise sans les manger. Lorsque le Crocodile dort, il entre dans sa gueule, qui est toujours ouverte, pénètre dans ses entrailles, & les ronge. Ensuite il s'ouvre une issue en lui perçant le ventre, dont la peau est fort tendre.

¹ Fleuve d'Afrique qui passe entre Urique & Carthage. On le nomme aujourd'hui Megtada.

Le camp de Régulus comme un Fort assiégé,
 Qui, résistant au fer, vit armer ces machines
 Accablant les remparts sous de vastes ruines,
 Brava longtems leurs traits, & ne fut terrassé
 Que par un roc énorme en tourbillon lancé.

Quadrupèdes, épars dans les bois, dans la
 plaine,
 Vous semblez inonder votre immense domaine.
 Je vois le Sanglier à l'hivoire tranchant,
 A la gueule ecumante, au poil se hérissant;
 Le Tigre furieux à la peau mouchetée.
 A la dent si souvent de meurtre ensanglantée;
 L'Ours au difforme corps, & l'affreux Léopard
 A la griffe acérée, au farouche regard;
 Le Cerf au bois fourchu; la cruelle Panthere,
 Et la Biche au poil fauve, à la course légère;
 Et le rusé Renard; & le Loup meurtrier;
 L'Ecureuil plein de feu; le Singe grimacier;
 Et ¹ l'animal, fléau de la Souris credule;
 Et ² celui dont le dos s'élève en monticule,
 Qui, d'un genou flexible à terre s'abaissant;
 Reçoit & ³ porte au loin le faix le plus pesant;

Qui résistant au fer. Valere Maxime [*lib. 1. c. 8.*] rapporte ce fait historique qu'il avoit puisé dans une des Décades de Tite-Live, qui nous manquent. Quelle devoit être la force de ce Crocodile monstrueux, puisqu'il résista longtems à tous les traits des balistes & des catapultes, & qu'on eut bien de la peine à l'achever après qu'il eut été terrassé par une énorme pierre qui lui brisa l'épine du dos! Pline nous apprend [*liv. 8. c. 14.*] que sa peau, que Régulus envoya à Rome, étoit longue de six vingts piés, ce que confirme Valere-maxime. Malgré ces autorités, cette prodigieuse longueur me paroît un peu difficile à croire.

¹ Le Chat.

² Le Chameau,

³ Il porte jusqu'à dix quintaux, dans une traîne de neuf ou dix lieues. De-là vient qu'en Orient on le nomme le *Navire de terre*.

Mille autres dont l'espece à l'infini varie ,
Et se reproduisant , sans cesse multiplie.
Ils engendrent , du jour où l'Être créateur
Mit dans chaque animal un germe producteur ;

Mit dans chaque animal. Selon la loi générale de la nature , les animaux multiplient par la voie de la génération. Cette vérité n'a jamais été revoquée en doute à l'égard des grands animaux : elle est trop sensible ; mais quant aux petits , tels que sont les insectes , les Philosophes de l'antiquité ont cru , sur la foi d'Aristote , qu'ils ne devoient pas tous leur naissance à l'action réunie du mâle & de la femelle. Ils se sont imaginé que des viandes corrompues , le bois pourri , l'eau bourbeuse & croupissante engendroient la plupart des insectes , en fermentant par la chaleur. C'est-là une erreur de fait , une erreur démontrée par les expériences des Observateurs modernes , surtout par celle du fameux Redi , si connue & si décisive , & il n'y a guere plus que le peuple qui croie cette fable. Si on voit des fourmilières d'insectes naître de la putréfaction , c'est parce que des insectes femelles de la même espece ont auparavant déposé leurs œufs , sur ces matieres corrompues , & la fermentation échauffant ces œufs , les a fait éclore. Voilà la vraie origine des *générations équivoques*. Il seroit absurde de prêter à la matiere la faculté de donner l'organisation & le mouvement. Ce faux principe conduiroit droit au matérialisme. L'accouplement de deux animaux de même espece & de sexe différent , est donc la seule & véritable cause de la formation de tout corps animé. Il faut pourtant excepter de cette loi générale certains insectes , & certains coquillages qu'il a plu à l'Auteur de la Nature de créer *Androgynes* , lesquels multiplient sans accouplement , & dont chaque individu se suffit à lui-même pour produire son semblable.

I Plus

1 Plus fécond dans celui dont l'espece docile,
Sert d'aliment à l'homme, ou d'instrument utile,
Moins fécond dans celui qui, funeste assassin,
Armé fa dent cruelle, ou son subtil venin.

Tu départis à tous, ô suprême Sageſſe,
L'art adroit d'éviter les pièges qu'on leur dresse,
La constante recherche à pourvoir aux besoins,
Pour leurs foibles petits la tendresse & les soins,
Cet instinct naturel, dont l'ordre inviolable
Leur prescrit de s'unir chacun à son semblable:
Tels sont les attributs qu'ils reçurent de Toi,
Et jusqu'aux derniers tems, soumis à cette loi,
Leur être portera le même caractère,
Sans que jamais en eux il s'efface ou s'altère,

L'adresse est affectée à tous ces animaux,
Quoi qu'en eux elle éclate à des traits inégaux.
D'un mécanisme adroit que de fameux exem-
ples !

Mais pour entrer ici les preuves sont trop am-
ples.

Bornons-nous à ton art, amphibie * animal,
Des 2 *Manfards*, des le *Vaux* ingénieux rival.

3 Ta queue est la truelle, & tes dents sont la
ſcie :

1 C'est la remarque que font plusieurs Natu-
ralistes modernes, & rien ne prouve plus l'at-
tention d'une Providence sage, qui dans tout ce
qu'elle a fait, a eu principalement en vûe le
bien de l'homme.

D'un mécanisme adroit. On peut voir ceux que
rapportent Elien, Montagne & Darham, aux
endroits ci-devant citez. Il y a tel de ces exem-
ples qui prouve dans les animaux une si grande
intelligence, que loin d'en faire de pures ma-
chines, j'en fais (quant à l'industrie) une es-
pece qui a du rapport avec la notre, dût le
parallele scandaliser les Cartesiens.

* Le Castor.

2 Morts l'un & l'autre premiers Archirectes
du Roi.

3 Description du Canada par M. de la Herſe

La glaife est par tes pieds broyée & ramolte ;
 Et par l'heureux secours de ces trois instrumens,
 Tu construits tes foyers, solides bâtimens.
 De brique & de ciment tu fais un alliage ,
 Et bientôt le logis s'élève à triple étage.
 Des pieux sont alentour par tes dents enfoncez:
 Mur qui brave l'effort des autans courroucez.
 Tu creuses un fossé. L'eau s'y fraye une issue,
 Et dans ton logement par un canal reçue,
 Elle y sert tes besoins, elle y sert tes plaisirs.
 Ah ! le mortel en proie à mille vains desirs,
 Sous ces lambris dorez que le peuple respecte,
 Est moins heureux que toi , merveilleux Archi-
 tecte.

Grand Dieu , puissant moteur , ame de l'uni-
 vers ,

Qui sur lui tiens les yeux incessamment ouverts,
 J'adore avec transport ta sagesse infinie.
 C'est elle qui départ cette adroite industrie
 Aux essains d'animaux sur la terre semez ,
 Ou volant dans les airs , ou dans l'onde enfer-
 mez.

C'est elle qui pourvoit aux besoins de leur vie,
 Leur donne cet instinct qui jamais ne varie ,
 A milliers & sans fin les fait multiplier ,
 Sous nos séperbes loix les contraint de plier.
 Pour prix de ces bienfaits répandus sans mesure,
 Grand Dieu , que vers ton trône un cri de la na-
 ture ,

Un concert de louange à jamais répété ,
 S'élève en exaltant ta gloire & ta bonté.

liv. 2. chap. 7. Voyage du Baron de Lahontan
 dans l'Amérique Septentrionale , tom. 2. pag.
 173. Mémoires de l'Académie des sciences ,
 ann. 1704. pag. 61.



SOMMAIRE

D U

SIXIÈME CHANT.

CREATION de l'homme. Anatomie abrégée du corps humain. Union de l'Ame & du Corps. Incompréhensibilité de cette union. Leur dépendance réciproque. Pouvoir du Corps sur l'Ame. Il l'exerce comme organe des sensations qui agissent sur elle. Nature des sensations. Leurs effets. Leur utilité. Pouvoir de l'Ame sur le Corps. Elle le nécessite à suivre en tout sa volonté. Elle dirige ses mouvemens mécaniques. Elle réprime ses mouvemens déréglez. Que la nature de l'Ame est incompréhensible. Des idées. Que les unes sont formées par les objets extérieurs & sensibles. Que les autres n'ont point de cause matérielle, & que Dieu seul les produit dans l'entendement pur. Des différentes modifications de l'Ame. Ses trois principales facultés. Analyse

*de l'imagination , de la mémoire & du
jugement. Précis du dogme du libre-
arbitre. Que l'ame est spirituelle &
immortelle. Exposition des preuves de
sa spiritualité & de son immortalité.*





*LA GRANDEUR
DE DIEU
DANS LES MERVEILLES
DE LA NATURE,
POÈME.*

SIXIÈME CHANT.



ANIMONS s'il se peut, un feu
prêt à s'éteindre.

Le plus grand des objets est ce
qu'il reste à peindre.

Il faut plus d'art, plus d'ame, &
des traits plus hardis.

Mais quelle juste crainte agite mes esprits ?

La route où je m'engage est vaste & périlleuse,

Moins escarpée encor qu'elle n'est ténébreuse.

N'importe. Peignons l'Homme, & hardi scru-
tateur,

Analysons son ame, & discutons son cœur.

L'ÉTERNEL va parler ... Cieux & Terre,
silence.

1 Faisons l'Homme : faisons-le à notre ressemblance

Qu'à tous les animaux il impose des loix.

Que sur la terre entière il exerce ses droits.

A ces mots , Dieu pâtrit une argile grossière ;

Et son souffle ineffable anime la matière.

L'homme vit. L'ame existe , & ne doit point mourir.

L'argile organisée à mes yeux vient s'offrir.

Quel chef-d'œuvre ! ô flambeaux , * actives sentinelles ,

Des mouvemens de l'ame interprètes fidèles ,

Tous deux vous me frappez d'un juste étonnement.

De tuniques , de nerfs quel entrelassement !

2 Trois diverses liqueurs composent leur substance.

3 Mille fils au dehors s'arment pour leur défense.

4 Un voile adoucissant l'éclat trop radieux ,

A reprises se hausse & s'abaisse sur eux.

Dans un 5 cercle placée une fine 6 membrane

Est de la vision le merveilleux organe.

Peindrai-je ici ce front , siège de la pudeur ,

Cette bouche vermeille au sourire enchanteur ,

7 Et cet os qui s'élève au centre du visage ,

Par qui l'air dans le sein s'ouvre un libre passage ,

Et ces pieds & ces mains , & ces bras vigoureux ,

Enfin ce port si noble & si majestueux ?

Merveilleux composé dont l'ordre & la justesse ,

De l'ouvrier suprême attestent la sagesse.

1 Gen. cap. 1. v. 26. & seq.

* L'œil , sa structure.

2 L'humeur aqueuse , la vitrée & la cristalline.

3 Les cils , ou le poil dont le bord de la paupière est revêtu.

4 La paupière.

5 L'iris.

6 La rétine.

7 Le nez.

Osons approfondir l'intérieur du corps.

Quel mécanisme heureux fait mouvoir ses ressorts

1 Quel amas étonnant de diverses parties,
Par de secrets rapports entre elles assorties,
Dont le jeu varié, le sage arrangement
Au salut de mes jours concourt séparément !
Par quelle cause en moi chaque élément réside,
Et le chaud & le froid, & le sec & l'humide ?
Comment leur équilibre, ame de la santé,
Malgré tout leur contraste, est-il si concerté ?
J'admire une merveille encore plus frappante.*

La chaleur d'un foyer lentement agissante,
Consumé par degrez l'aliment introduit.
Elixir nutritif, le chile en est produit.
Par tout il s'insinue, & dans chaque partie
Porte & la nourriture, & la force & la vie.
Sur l'aîle du travail mes esprits envolez,
Dans mon corps abbatu par lui sont rappelés.
Mais quel fluide ** actif coule de veine en
veine ?

Méandre de ce corps, sans cesse il s'y promène.
Mille fois en un jour, un flexible instrument,

Père de la chaleur, ame du mouvement,
Le reçoit, le renvoie. Admise & repoussée,
Cette source de vie est par tout dispersée,
Et coulant à travers mille secrets canaux,
Arrose un petit monde à flots toujours égaux.
Ton œuvre est par degrez toujours plus merveilleuse,

Dieu puissant. Une masse **** & molle & spon-
gieuse,

De fibres par milliers adroit enchaînement,
Se remplit d'un fluide, admis à tout moment.

1 Les grands & les petits viscères,

* L'estomac.

** La circulation du sang.

*** Le cœur.

**** Les poumons.

Le vaisseau qu'elle occupe & s'élève * & s'abaisse :

Mouvement successif, réitéré sans cesse ,
Et par qui l'air transmis par un étroit conduit, **
Est chassé de mon sein aussi-tôt qu'introduit.

Et toi , du corps humain la plus noble partie , ***

Qui frappes d'autant plus , que plus on t'étudie ,
Siège auguste de l'ame & de l'entendement ,
Et de leurs fonctions glorieux instrument :
De tes subtils filets la structure admirable
Etonne la raison , & sous son poids l'accable.
Que de ressorts divers , & combien composez ,
Combien différemment , dans nous , organisez ,
Qui dispensent à l'un des clartés lumineuses ,
Des ténèbres à l'autre, ou des lueurs douloureuses ,
Et forment ce contraste où notre esprit se perd ,
Dont le principe fixe est d'un voile couvert.

Tel est le composé de ma frêle machine.

Mais quoi ? l'eau , l'air , le feu conjurent sa ruine.

Depuis que je suis né , je nourris dans mon sein
Des secrets ennemis un redoutable essain.

* La poitrine.

** La trachée-artère.

*** Le cerveau.

Siège auguste de l'ame. Les Philosophes ont beaucoup varié sur le *Sensorium* , ou siège de l'ame. Presque tous le placent dans le cerveau , mais Descartes dans la glande pinéale , Willis, Anatomiste Anglois , dans les corps cannelés , d'autres dans le cervelet. M. de la Peyronie semble avoir décidé cette question si problématique. Il assigne le siège de l'ame dans le corps calleux , ce petit corps blanc & oblong , qui est comme détaché de la masse du cerveau. Voyez dans les Mémoires de l'Académie des Sciences [an. 1741. pag. 199.] les raisons dont il appuie son sentiment. Elles sont fondées sur des observations exactes & multipliées ; & raisonner ainsi, c'est démontrer.

Dans mon débile corps sans cesse ils s'entre-choquent.

Mes propres alimens contre lui le provoquent.
Entouré de périls Et je vis ! Et mes jours
A travers tant d'écueils décrivent un long cours !
O merveille ! Oui, grand Dieu, ta main toute-puissante,

En daignant conserver cette argile vivante,
Reproduit chaque jour le miracle frappant,
Que ton intelligence a fait en la formant.

A ce corps, vil limon, matiere destructible, *

Une substance simple, un être indivisible,
Incorporel, subtil, lumineux, mais fini,
Est, quoique inalliable, intimement uni.
Mais de ce souffle actif, de cet être qui pense ;
En qui tout manifeste une immortelle essence,
Qui me dévoilera l'union, les rapports,
Avec l'être grossier dont il meut les ressorts ?
Qui pourra m'expliquer d'où naît leur harmonie,

D'où naît leur guerre interne, & jamais ralen-
tie ?

Mélange de concorde & de dissension,
Etrange paradoxe aux yeux de la raison.
Ce contraste étonnant, impénétrable abîme,
Dément & contredit leur union intime,

* Union de l'ame & du corps, son incompréhensibilité.

Dément & contredit. L'union des deux substances, l'une spirituelle, l'autre corporelle, l'accord entre deux êtres de nature si absolument différente, est un mystère incompréhensible & c'est pourtant, comme dit S. Augustin, c'est dans cette mutuelle correspondance que tout l'homme consiste. » *Modus quo corporibus adhærent spiritus, omnino mirus est. nec comprehendendi ab homine potest : & hoc ipse homo est.* » De civ. Dei, lib. 21. c. 10. Dans le système des

Et je sens toutefois que , l'un pour l'autre faits,
Il forment un *ensemble* , un tout des plus par-
faits.

Ces deux êtres , liés par les plus fortes chaî-
nes ,
Quoiqu'entr'eux si distincts , si fort *hétérogènes* ,
Ont tous deux l'un sur l'autre un absolu pou-
voir ,
De leurs droits tour à tour prompts à se pré-
valoir.

Toute * Reine qu'elle est , l'ame au corps
est ¹ soumise ,
Et ce Maître orgueilleux souvent la tyrannise.
Sa joie , ou sa douleur , sa crainte , ou son espoir ,
Toutes les passions faites pour l'émouvoir ,
Les objets corporels les excitent en elle.
Le corps est leur agent , leur organe fidèle.
De ces sensations , dont il est l'instrument ,

causes occasionelles , qui est celui de Descartes
& du P. Malebranches , Dieu est le lien & le
médiateur de l'union de l'ame & du corps , &
il établit une loi pour la correspondance de leurs
effets reciproques : en sorte que l'ame a des
affections à l'occasion de tels mouvemens du
corps , & que le corps exécute des mouvemens
à l'occasion de telles affections de l'ame ; jeu
successif qui n'est que la cause occasionelle de
l'action immédiate de Dieu sur l'une & l'autre
substance. Cette hypothèse est assez proba-
ble : mais , comme on fait elle a eu ses con-
tradicteurs , & le fond de la question est un pro-
blème , ou plutôt une énigme que l'esprit hu-
main ne pourra jamais expliquer.

* Pouvoir du corps sur l'ame.

. I Cette dépendance doit être entendue dans
un sens métaphisique , c'est-à-dire , en consé-
quence des affections que l'ame reçoit à l'oc-
casion de tels mouvemens du corps , comme je
l'explique plus au long dans la note précédente.

Quel est pourtans le jeu, quel est l'enchaînement?
Pourquoi, par où, comment l'ame entiere
affectée,

Est-elle, sans relâche, à sentir excitée?

Quelque sombre qu'il soit, exposons ce tableau.

L'ame * (on n'en doute point) siège dans
le cerveau.

Là, les fibres des nerfs par milliers aboutissent,

Et comme dans leur centre elles s'y réunissent.

L'objet matériel porte-t'il donc des coups ?

Ces filets ébranlés les repercutent tous.

Ainsi lorsque du feu l'activité brillante,

Que d'un fer meurtrier la pointe pénétrante

Sur notre corps agit avec vivacité,

Un accès de douleur dans l'ame est excité.

Mais de cette douleur qui fait naître nos plain-
tes ;

Le corps ne ressent point de cruelles atteintes,

De nos sensations mécanique instrument,

L'être matériel exclut tout sentiment.

Tel un luth, résonnant sous une main savante ;

N'entend point les accords que lui-même il en-
fante,

Et, pere harmonieux de ces acords si doux,

Ne sent point le plaisir qu'ils excitent en nous.

De l'empire des sens notre ame est tributaire,

Et sentir est pour elle un acte nécessaire.

L'ouïe & l'odorat, la vue & le toucher,

Le goût, tout la saisit, l'émeut, fait l'attacher.

Un son mélodieux qui frappe notre oreille,

Le parfum odorant d'une rose vermeille,

Un spectacle superbe où se fixent nos yeux,

Un corps moëlleux, poli, d'un toucher gracieux,

Un fruit à chair exquise attachent l'ame entiere.

A ces sensations prêtant son ministère,

Chaque organe du corps les sert séparément,

Et nous sommes par eux affectés vivement,

Mais ces transports, ce trouble où notre ame
est livrée,

* Les sensations, leur nature, leurs effets.

Ces combats, ces remords dont elle est décli-
 irée ;
 Qui les excite en nous ? qui les fait naître ? hélas !
 Je sens le coup mortel , & ne voit point le bras,
 Deces sensations fondons ici la source.
 Du cerveau les esprits précipitent leur course.
 En actifs citoyens répandus dans le corps ,
 Ils animent le jeu de ses divers ressorts.
 Ils fomentent en paix cette chaleur vitale ,
 Qui fait rouler le sang d'une vitesse égale.
 Dans cet heureux état , si quelque passion
 Fait sentir à tout coup sa vive impression ,
 La cohorte paisible à l'instant se mutine.
 Au cerveau brusquement son cours se déter-
 mine.

Tel roulé dans la plaine un torrent furieux.
 Les fibres s'ébranlant au choc impétueux ,
 L'ame par contre-coup est rudement atteinte ,
 Et ressent la fureur , ou la haine , ou la crainte.
 Ainsi ce qui produit son trouble & son tour-
 ment ,
 C'est des esprits vitaux le brusque emporte-
 ment.

Heureux le cœur dans qui l'orage se dissipe !
 De ses sensations tel est donc le principe.
 Telle est l'impression des sens en général ,
 Et cette impression est dans l'ordre moral.
 De l'Etre souverain la sagesse infinie
 Veut que tant que notre ame à l'argile est
 unie.

Aux loix du sentiment prompte à s'assujettir .
 Elle puisse être émue , elle puisse sentir.
 Si sur elle les sens n'exerçoient leur empire ,
 D'un œil indifférent elle verroit détruire
 Ce corps que sa noblesse a droit de dédaigner.
 La douleur qu'elle sent l'oblige à le soigner ,
 Et la sensation , par son atteinte vive ,
 La rend , à ses besoins , sans relâche atten-
 tive.

Le plaisir qui la flatte , & qu'elle tient de lui ,
 Dans sa triste prison adoucit son ennui :
 Que dis-je ? Il lui rend cher un tiran qui la
 brave.

Il lui fait oublier qu'elle est sa vile esclave.

Tels sont du corps, sur * l'ame, & l'empire
& les droits :

Mais au corps à son tour l'ame impose des loix.

Elle lui fait subir sa suprême puissance.

Sa volonté n'admet aucune résistance,

Et voit en un instant son desir accompli,

Agis, meus-toi, dit-elle, & son ordre est rempli.

Le corps fait-il sentir ce je ne fais quel charme,

Ces traits de volupté dont la vertu s'allarme ?

L'ame exerçant sur lui d'âpres austérités,

Amortit ces desirs, par lui seul excités,

S'efforce d'étouffer, d'un zèle ardent éprise,

Ce feu qui brûle en nous, & que la chair atise,

Ce feu, si redoutable alors même qu'il dort,

Qui, toujours allumé, ne s'éteint qu'à la mort :

Adversaire terrible, & que pourtant la Grace,

De concert avec l'homme, & combat, & terrasse.

L'ame guide le corps, règle ses fonctions,

Dirige sagement ses opérations,

Veille à tout, & pour lui tendrement alarmée,

L'écarte des écueils dont la route est semée.

Tel l'habile Nocher, sur d'orageuses mers,

La main au gouvernail, les yeux sans cesse ou-
verts,

Conduit l'agile nef qui fend le sein de l'onde.

L'air siffle, l'éclair brille, & le tonnerre gronde.

Des autans, par son art, elle brave l'effort,

Et malgré leur furie elle surgit au port.

Il lui fait oublier. Les Stoïciens n'admettoient point cet état d'asservissement de l'ame, malheureusement trop réel par les effets de la concupiscence. C'est ce qui fait dire à Sénèque, l'un des plus ardens Sectateurs du Zénanisme : »

» *Major sum & ad majora genitus, quàm ut manci-*

» *pium sim mei corporis, quod equidem non aliter af-*

» *picio quàm vinculum aliquod libertati meæ circum-*

» *datum.* » Epist. 65. Le second membre de la

proposition est une maxime qu'un Pere de l'Eglise n'auroit pas désavouée.

* Pouvoir de l'ame sur le corps.

Ainsi , corps destructible , ame immatérielle ;
 Dans ses profonds decrets la sagesse éternelle.
 Vous donne l'un sur l'autre un absolu pouvoir ,
 Mais elle vous défend de vous en prévaloir.
 Ah ! puissiez-vous toujours respecter les limites,
 Qu'en vous associant son doigt vous a prescrites !
 Puissiez-vous conserver cet équilibre heureux
 Qui Vains souhaits ! leur regne est sans cesse
 orageux.

De * cette ame si noble, immortelle substance,
 De cet être pensant analysons l'essence.
 Dévoilons sa nature , & d'un œil curieux ,
 Au sein de son principe Arrête, audacieux.
 Où t'alloit emporter un essor téméraire ?
 Apprens que son auteur peut seul , de ce mystère ,
 Sonder la profondeur , percer l'obscurité.
 Pour atteindre si haut l'homme est trop limité.
 Ignorer est son sort : errer est son partage ,
 Et son œil ne peut voir qu'à travers un nuage.
 Cette ame qui dans nous s'annonce hautement ,
 Notre foible raison la voit obscurément.
 L'homme toujours en vain sondera son essence.
 Il saura seulement qu'il existe & qu'il pense.
 Tout le reste est couvert d'un voile ténébreux.
 Nous ne pouvons ouvrir ce sceau mystérieux ,
 Et Dieu mit une borne à la raison altière ,
 Comme aux flots orgueilleux il mit une barrière.
 Si l'ame est cependant un abîme profond ,
 Où notre esprit se perd , ou plutôt se confond ,
 Ses opérations , leur jeu presque palpable ,
 Ne sont pas une énigme obscure , impénétrable.
 Arbitre souverain , Toi , son unique auteur ;
 Toi , de ses facultés le sage créateur ,
 Par qui seul elle pense , agit , se détermine ,
 Daigne approuver qu'ici j'expose l'origine
 De ces actes divers , purs , intellectuels ,
 Et comme toi , grand Dieu , simples , incorporels.
 L'ame , par sa nature , est sans cesse ** agi-
 sante.

* Incompréhensibilité de la nature de l'Ame.

** Les idées, comment elles sont produites.

Pendant le sommeil même elle crée, elle enfante.
 L'ame est toute action, & son activité
 Peut seule être égalée à sa fécondité.
 De-là naît cet essain d'innombrables pensées,
 Sans interruption dans le cerveau tracées,
 Vagues perceptions, se formant, s'éfaçant,
 Et d'un cours successif, fuyant, reparoissant.
 Ainsi l'on voit l'éclair que la vapeur fait naître,
 Briller d'un pôle à l'autre, & soudain disparaître,
 Ces tableaux vagabonds, si diversifiés,
 Et jusqu'à l'infini dans nous multipliés,
 Ces tableaux renaissans qui sans fin se succèdent,
 Comment sont-ils produits dans l'ame qu'ils ob-
 fédent ?

Telle que le métal qui reçoit du burin
 Les nobles traits que grave une savante main ;
 L'ame se dégageant des liens de l'enfance,
 Et des sens par degrés éprouvant la puissance,
 Reçoit avidement de leurs impressions,
 L'amas prodigieux de ses perceptions,
 Comme un fleuve naissant voit accroître son onde
 Des ruisseaux qu'il reçoit dans sa course féconde,
 Ainsi l'ame paroît s'étendre & s'agrandir
 Par les perceptions qui la viennent remplir.
 Les sens leur donnent l'être, & leur rapport fidele

- - - - - Et leur rapport fidèle.

Les sens ne nous trompent que très-rarement
 dans ce qu'ils nous rapportent. Ils sont à cet
 égard presque toujours vrais. Lucrèce raisonne
 sur cette matiere avec plus de justesse philoso-
 phique, qu'il n'a coutume de raisonner. Il y
 a dans son Poëme de la nature des Etres [lib.
 4. v. 480. & seq.] Une longue tirade où il éta-
 blit solidement l'infailibilité du rapport des
 sens. Mais ce qui donne encore plus de poids
 au sentiment de Lucrèce, c'est sa conformité
 avec celui de nos deux plus grands Philosophes,
 Descartes & le P. Malebranche. Voyez ce que
 le premier dit là-dessus dans ses *Principes*, pre-
 miere part nomb. 33, & l'autre dans la Re-
 cherche de la Vérité, liv. 1. chap. 5.

Par l'organe introduit , grave, imprime dans elle
Les inombrables traits du tableau merveilleux ,
Que la nature étale à nos avides yeux.

Les objets corporels offrent donc ces idées ,
Sous différens aspects par l'ame regardées ,
Et tracent , par les sens , mille tableaux divers,
Qui semblent dans son sein rassembler l'univers.

Mais cette impression, stable, ou momentanée,
Qu'à sentir plus ou moins l'ame est déterminée,
Et que produit en elle un être corporel ,
N'a , dans son propre fond , rien de matériel.
Par l'organe des sens jusqu'au cerveau transmise,
Avec joie ou douleur incessamment admise ,
L'idée est dans notre ame, & non pas dans l'objet,
Ainsi que la chaleur dont je ressens l'effet ,
L'éclat éblouissant qui frappe ma paupière ,
Malgré le préjugé du stupide vulgaire ,
Ne sont ni dans le feu , ni dans l'astre du jour ;
Mais dans l'ame qui sent leurs effets tour-à-tour.

Cette ame qu'un objet a vivement frappée ,
En est , dans le sommeil , quelquefois occupée.
Fantastique tableau , l'objet est retracé ,
Et dans l'ame affectée il est réalisé.

J'essuie encor l'orage ou la foudre bruyante
A mes pieds est tombée en gerbe flamboyante.
Enchanté , je revois ¹ les fêtes & les jeux ,
Que le salut des jours d'un Roi victorieux ,
De ses heureux sujets plus pere encor que maître,
Forme au sein des cités, & jusques sous le Hêtre.
Ces objets, par les sens, tracés dans le cerveau ,
Frapent mon ame encor, l'affectent de nouveau.

Pour la perception pure , intellectuelle ,
Dont les sens ne sont point la cause accidentelle,
L'ame , cet être actif & qui pense sans fin ,
Par sa propre vertu la produit dans son sein :

² Mais Dieu de cette idée est la cause première.
L'ame n'est que l'agent qui par son ordre opère.

¹ Réjouissances au sujet de la convalescence
du Roi , en 1714.

² *Non sumus sufficientes cogitare aliquid à nobis ,
tanquàm ex nobis , sed sufficientia nostra ex Deo est.*
Epist. 1. ad Cor. cap. 3. v. 5.

Tels les projets d'un Roi par lui sont enfantés ;
 Par son sage Ministre ils sont exécutés.
 A l'Etre qui contient l'idée universelle ,
 Lui de qui tout procède, & que tout nous rappelle
 Il faut donc rapporter cette perception ,
 Acte immatériel de l'intelleſſion.

Des attributs de Dieu l'idée illimitée
 Ne peut que par lui seul dans l'ame être enfantée.
 L'ame tient de lui seul les simples vérités ,
 Ces principes constans , éternelles clartés ,
 Dont le jour lumineux , se hâtant de paroître ,
 Eclaire tout * mortel , dès qu'il a reçu l'être ,
 Et décillant nos yeux par l'erreur fascinés ,
 Plie au joug de la foi les doutes éfrénés.

Mais, ô puissant moteur, dans cet essain d'idées,
 Dont nos ames par Toi sont sans cesse inondées,
 La plus haute à tes yeux , la plus digne de moi,
 C'est celle qui me parle & m'occupe de Toi.
 C'est celle qui me peint ta grandeur inéſable ,
 Ton pouvoir infini , ta sagesse immuable ,
 Celle qui m'entretient de ton immensité ,
 Et de ton existence , & de ton unité.

En diverses façons ** l'ame se modifie.
 De combien d'attributs je la vois enrichie !
 Imagination , mémoire , jugement ,
 † Liberté du refus , ou du consentement :
 Voilà ses facultés , & le riche appanage
 Qui, si-tôt qu'elle existe , est son noble partage.

Facile à s'émouvoir, *** l'imagination
 Est asservie aux loix de la sensation.
 L'objet matériel en l'affectant l'agite ,
 Et par les sens lui porte une atteinte subite.
 Des esprits animaux le cours impétueux
 Ebranlant du cerveau les filamens nombreux ,
 Ces fibres , à leur choc exactement fidèles ,
 S'ouvrent de toutes parts à des traces réelles.
 Par répercussion , ce vif ébranlement

* Joan. c. i. v. 9.

† Le libre arbitre.

** Facultés de l'ame.

*** L'imagination , ses effets.

Dans le siège de l'ame excite un mouvement,
 Qui l'émeut, l'aiguillonne, & sur elle domine.
 Agitée, échauffée, alors l'ame imagine,
 Et plus ou moins rapide est le cours des esprits,
 Plus ou moins vivement les tableaux sont décrits.
 C'est ainsi que l'on voit dans l'art de la gravûre,
 L'artiste industrieux tracer d'une main sûre,
 Des traits forts ou légers, suivant que le burin
 S'imprime plus ou moins sur le flexible airain.

Du cours de ces esprits, que leur choc subtilise,
 Naît l'inegalité qu'on voit avec surprise;
 Entre l'homme doué d'un génie éminent,
 Et le mortel stupide, automate ambulante.
 Dans l'un, rares, grossiers, d'une marche pesante,
 Ne portant avec eux qu'une chaleur mourante,

Du cours de ces esprits. Je suis ici le système du P. Malebranche, comme je l'ai suivi touchant les idées. Je sais qu'il essuie des contradictions, mais c'est là le sort, & peut-être la gloire des systèmes philosophiques un peu abstraits, & celui de M. Locke, fondé aussi sur les principes de la plus sublime Métaphysique, a subi la même fatalité: tant l'esprit humain varie sur les matières de pur raisonnement. Selon quelques Philosophes, la différente conformation des organes du cerveau fait seule la différence qu'il y a entre l'homme à puissant génie & l'homme hébété, & le cours des esprits animaux n'y entre absolument pour rien. Il y a même des Médecins qui doutent sérieusement de l'existence de ces corpuscules vitaux [c'est abuser du Pyrrhonisme] Voilà donc une hypothèse qui heurte celle du P. Malebranche, & à son tour elle est contredite par celle de M. Clarke. Concluons de cette contrariété de sentimens sur ce point, sans parler des disputes sur les idées innées; sur les causes occasionnelles; &c. Concluons dis-je, que nous voyons trop obscurément dans l'intellectuel, pour pouvoir saisir la vérité. Si elle se refuse souvent à l'expérience même, se livrera-t-elle aux spéculations, &c. qui plus est, aux spéculations métaphysiques?

Les esprits animaux ne semblent circuler,
Que pour mouvoir un corps, sans eux prêt à
crouler.

On diroit que leur jeu n'est pas fait pour son ame.
Nul trait qui l'aiguillonne, aucun feu qui l'en-
flamme.

L'acte de la raison est presque machinal.
A l'instinct de la Brute il est souvent égal.

Dans l'autre, ces esprits, subtils, en abondance,
Roulent, tels qu'un torrent qui d'un rocher s'é-
lance,

Et dans les champs voisins, sans être trop fou-
gueux,

Roule rapidement ses flots tumultueux.

Ils donnent à ses nerfs des secousses heureuses ;
Forment dans son cerveau des traces lumineuses,

Et son ame éprouvant leur vive impression,
N'est que vie & chaleur, que force & qu'action.

De-là ces traits frapans, ces tableaux pathétiques,

Ce noble enthousiasme, & ces fougues lyriques,

Sources du vrai sublime, & qui jusqu'au lecteur;

D'un écrit immortel transmettent la chaleur.

Fécond, riche, il invente, & sous ses mains
heureuses ;

Naissent les fictions les plus ingénieuses.

A l'instinct de la Brute. Il n'y a rien là qui
a la honte de notre espèce, ne puisse être dé-
montré. On voit beaucoup d'hommes chez les
Nations Sauvages, dans la Laponie, par exem-
ple ou dans le Groenland, qui ne diffèrent
guère de la Brute, à ne les envisager que par
leurs actions extérieures, & qui ne paroissent
agir presque que comme force mouvante pu-
rement déterminée par la faculté sensitive. On
peut voir un portrait fort plaisant de ces hom-
mes, dans le Recueil des Voyages au Nord,
tom. 1. chzp. 5. Tels sont aussi les Chiliens &
autres Sauvages de l'Amérique, hommes gros-
sièrement stupides ; & n'ayant qu'une faible
action de la Loi naturelle.

Là, ces * Héros que Rome un jour doit enfanter,
 Fils d'Anchise, à tes yeux viennent se présenter.
 Ici, ce bouclier ** d'admirable structure,
 T'offre le sort de Rome, & sa grandeur future.
 L'imagination, dans son feu véhément.

Ne feint pas, je le fais, toujours si sagement.
 Souvent elle s'échape, & sa fougue indiscrete,
 Son delire effrené dégradent le Poète.

Tout n'est alors que traits bizarres, mal tissus,
 Qu'éclairs éblouissans, de chaleur dépourvus,
 Que marche irrégulière, en chutes trop féconde.
 Sans règle, sans méthode, elle erre vagabonde,
 S'égare en nous peignant le premier des Césars,
 Dans les champs de Pharsale affrontant les ha-
 zards.

Là, ces Héros que Rome, &c. Ici ce bouclier. Je cite ces deux grands morceaux de Poésie comme le chef-d'œuvre de l'imagination de Virgile, & comme le plus puissant effort du génie poétique, à mon sens. Je fais que l'honneur de l'invention n'est pas dû entièrement au poète Latin. La descente d'Ulysse aux Enfers dans l'Odyssée, & la description du bouclier d'Achille dans l'Iliade lui ont vraisemblablement fourni le canevas de ces deux admirables fictions. Homère a donc pu, à cet égard, servir de modèle à Virgile : mais de l'aveu des maîtres de l'art Virgile a surpassé son modèle. L'imitateur a enchaîné sur l'inventeur, & imiter ainsi, c'est, comme dit la Bruière en parlant de Despreaux, créer les pensées d'autrui.

* *Aeneid.* lib. 6.

** *Lib.* 8.

S'égare en nous peignant. Un des plus grands défauts de la Pharsale, c'est cette fougue d'imagination que Lucain n'a pas su réprimer, & qui en fait plutôt un Enthousiaste qu'un vrai Poète. Ce défaut pourtant, tout considérable qu'il est, n'empêche pas que la Pharsale, prise en détail, ne soit estimable par des beautés, souvent sublimes, & par bien des traits de génie mâle &c

DE LA NATURE, *Chant V I.* 209
De l'Auteur du Roland elle outre les peintures,
Et de l'Homère Anglois grossit trop les figures.

vigoureux , qui percent à travers l'enflure & la déclamation , autres défauts essentiels de ce Poème.

De l'Auteur du Roland. L'imagination de l'Arioste est encore plus fougueuse & plus déréglée que celle de Lucain. (a) Le P. le Moyne [s'il faut citer aussi un de nos Poètes à imagination éfrénée] le P. le Moyne ; est pour ainsi dire , un Géomètre auprès de lui. On fait le beau nom que le Cardinal d'Est donna au ramos informe d'avantures décousues , & follement imaginées , qui composent le *Rolland Furieux*. Rendons cependant justice à ce poème , comme nous l'avons rendue à la *Pharsale*. La Poésie de son stile est admirable. Elle est plus animée , plus frappante que celle de la *Jérusalem délivrée*. Mais si le Tasse cède à l'Arioste dans cette partie de l'Art , certainement la première , combien l'emporte-t-il sur lui par l'économie du plan , la décence des mœurs , la convenance & la dignité des caractères , en un mot par la sagesse du génie.

Et de l'Homère Anglois. Pour appuyer ma critique , je rapporterai ici le jugement que porte du *Paradis perdu* , M. l'Abbé de Fontaines, dans son discours sur l'Enéide , à la tête du tome deuxième de sa Traduction de Virgile. » Indépendamment des extravagances dont fourmille le » *Paradis perdu* de Milton , les personnages » seuls de ce Poème , où il n'y a d'hommes » qu'Adam & Eve , sont insupportables. L'action générale & les Episodes sont monstrueux. » Les nœuds sont ridicules Ce ne sont que » des images pareilles aux songes d'un malade , » ou aux visions d'un cerveau blessé , &c.

Tout le monde connoît ces vers du célèbre Auteur de la *Henriade* , Poème où la sagesse

(a) Auteur du Poème épique de *Saint Louis*.

Si des esprits vitaux le sage emportement
 D'une foule des biens est l'heureux instrument,
 De ces mêmes esprits la fougue trop ardente
 Est de tristes effets une source abondante.
 Les fibres du cerveau ne peuvent quelquefois
 Résister à leurs cours, ni soutenir leur poids.
 Leur rude choc les brise, & par eux accablée,
 L'imagination en est alors troublée.
 En proie aux noirs accès d'un délire fougueux,
 L'un enchaîné, s'épuise en transports furieux.
 D'un nuage éternel sa raison investie. . .
 Sage, qu'à cet aspect la tienne s'humilie.
 L'autre apperçoit un ¹ monstre errant pendant
 là nuit,
 Entend les cris plaintifs d'un spectre qui le fuit.
 Tel Oreste croit voir une horrible ² furie.
 Tel Brutus croit parler à son mauvais Génie.

de l'imagination est unie à la grandeur des idées,
 & à la vivacité des images :

*Milton, plus sublime qu'eux tous,
 A des beautés moins agréables.
 Il n'a chanté que pour les Foux,
 Pour les Anges, & pour les Diables.*

¹ Ce qu'on appelle vulgairement *Loup garou*,
² L'ombre de Clytemnestre.

Tel Brutus croit parler. Des Auteurs assez graves prétendent que l'apparition du Fantôme qu'on dit s'être présenté à Brutus quelque tems avant la bataille de Philippi, fut une apparition réelle. Malgré leur autorité, je crois que ce ne fut qu'une illusion, qu'un dérèglement de l'imagination de Brutus, échauffée par de longues veilles, & par une grande contention d'esprit. C'est la raison solide qu'un Historien sensé [*Plutarque, vie de Brutus*] fait alléguer à Cassius dans le discours philosophique qu'il tient à son ami, au sujet de l'apparition de ce prétendu Fantôme.

Combien d'autres effets , & non moins malheureux ,

Enfans de l'épouvante , ou d'un objet hideux ,
Des traces par les sens trop fortement reçues ,
Des passions enfin dans l'ame trop émues !
O monstres , c'est de-là que vous êtes issus ,
Vous , juste horreur du sein où vous fûtes conçus ,

Dont l'œil avec éfroi voit l'horrible figure ;
Dont , en vous étouffant , on purge la nature.

L'imagination est féconde en erreurs ,
En bizarres tableaux , en prestiges trompeurs.
Maîtresse des humains , au gré de son caprice .
Elle fait leurs plaisirs , elle fait leur supplice.
Tantôt , doux imposteurs , ses attraits séduisans
Dans le bras du sommeil viennent flatter nos sens.

Que de charmans transports ! que d'aimables chimères ,

Après le reveil même au cœur encore chères !

12. *Enfans de l'épouvante.* Les exemples des effets funestes que ces deux causes ont produits dans tous les tems , ne sont pas en petit nombre. Je n'en citerai qu'un dans chaque genre. La frayeur du Jacobin dont Campanella raconte l'avanture [*De sensu rerum* , lib. 4. c. 16.] causa un si grand désordre dans les fibres de son cerveau , que ces cheveux blanchirent sur le champ , & qu'il mourut sans avoir pu parler. Au rapport du P. Brumoi [*Théâtre des Grecs* , tom. 3. pag. 258.] L'apparition soudaine & la figure éfroyable des Euménides , dans la Tragédie d'Eschyle qui porte ce nom , firent une impression si forte sur les organes du cerveau de la plupart des spectateurs , que des femmes enceintes se blessèrent de surprise , & que des enfans en moururent d'éfroi. On peut voir aussi les exemples surprenans , mais dans un autre genre , que le P. Malebranche rapporte dans la Recherche de la Vérité , liv. 2. part. 1. chap. 7.

Tantôt, se présentant sous des traits odi eux
 Elle offre à nos esprits des spectacles affreux,
 Et telle est l'horreur, que notre ame éfarée
 Par le réveil subit à peine est rassurée.

Ici, son jeu propice aux vœux d'un tendre
 cœur,

Embellit à ses yeux l'objet de son ardeur.

Là, de ce Courtisan qu'un prompt revers ter-
 ralise,

Elle aggrave les maux, & comble la disgrâce.

Ses amorces, de l'homme abondant en projets,

Proménent les regards sur mille doux objets.

O Thémis, je la vois qui venge tes injures :

Elle offre au criminel l'appareil des tortures.

Ainsi, dans notre esprit, l'imagination

D'une bizarre main répand l'illusion.

Jusques sur la raison elle étend son empire,

Et lui fait trop souvent adopter son délire.

Trop souvent, seule auteur d'un triste égare-
 ment,

Elle ose, sans rougir, l'en faire l'instrument.

Ah ! raison, venge-toi ; commande, agis en
 Reine.

Que ton sage pouvoir, la maîtrise, l'enchaîne,

Et, réglant prudemment ses écarts emportés,

Change la nuit funeste en utiles clartés.

Qu'animant tes leçons, elle serve à ta gloire.

Ces tableaux * variés, tracés dans la mé-
 moire ;

Ces tableaux plus ou moins dans elle conservés,

Comment, dans mon cerveau, par qui sont-ils
 gravés ?

Je vais peindre, grand Dieu, l'œuvre de ta
 puissance

La plus innaccessible à notre intelligence :

Tableau vulgaire aux yeux ignorans ou distraits,

Toujours plus merveilleux, plus on le voit de
 près.

* La mémoire, ses opérations.

Les esprits animaux , parcelles vagabondes ,
 En formant au cerveau mille traces profondes ,
 Disposent ses filets à prendre , à retenir
 L'image des objets : de-là le souvenir ,
 Ce vaste réservoir d'innombrables pensées ;
 Admises sans effort , sans désordre entassées ,
 Qui s'offrent quelquefois si-tôt que je le veux ,
 Qui quelquefois aussi résistent à mes vœux ,
 Qui souvent à mon ame en foule se présentent ,
 Et , promptes à sortir ; à l'envi se susplantent ;
 Qui souvent , malgré moi refusant de marcher ,
 Du fond de leurs recoins ne peuvent s'arracher.

Les fibres du cerveau sont souples & fidèles
 A l'action des corps qui s'exerce sur elles.
 L'objet matériel prompt à les émouvoir ,
 Par ses coups redoublés les porte à recevoir
 De ses impressions les traces fugitives .
 Images à la fois réelles , & fictives.
 Alors , dans le cerveau , leur flexibilité
 Admet tous ces tableaux dont il est affecté.
 Telle d'un arbrisseau la branche obéissante.
 Se plie en spalier , en voute verdoyante ;
 Ainsi la cire molle , aisée à manier ,
 Reçoit les traits divers que trace l'ouvrier.

Plus de notre cerveau les fibres sont flexibles ,
 Plus elles ont de jeu , plus les objets sensibles
 Gravent profondément leurs portraits variés
 Et tels d'entr'eux jamais ne seront oubliés
 Tous ces divers tableaux s'introduisent en foule
 L'un ne détruit point l'autre : aucun d'eux ne
 s'écoule.

Tout est clair & distinct : tout s'offre sans effort

Tout est clair & distinct. C'étoit là le propre
 de l'étonnante mémoire de Sénèque. Il nous ap-
 prend [*Præf. Controv.*] que dans sa jeunesse
 il repetoit jusqu'à deux mille noms pro-
 pres , après les avoir entendus une seule fois ;
 & qu'il repetoit [ce qui est beaucoup plus fort]
 dans le même ordre qu'on les lui avoit récités.
 Entre autres efforts de mémoire qui ne sont pas
 prodigieux , il en cite un assez plaisant. » Un par-

Le trait, se concentrant, n'en devient que plus fort.

Mais ces fibres aussi sont-elles inflexibles,
Soit par l'excès honteux de boissons trop nuisi-
bles,

Soit par le poids des ans qui nous traîne au
tombeau ;

Les traces foiblement s'impriment au cerveau.

Ce ne sont bien souvent qu'empreintes passa-
gères,

Que portraits fugitifs, que lueurs éphémères,
L'image des objets, reçue avec effort,

S'offre & soudain s'efface, entre & prompte-
ment fort.

Tel l'éclair brille & meurt : tel poussé vers la
plage,

» ticulier, dit-il, ayant entendu réciter un Poë-
» me, avança pour s'égayer que c'étoit son
» ouvrage, & pour preuve il le répéta tout
» entier sans hésiter. Le véritable Auteur n'a-
» yant pû en faire autant, les auditeurs l'ac-
» cusèrent d'en avoir fait le larcin. » Cet effort
de mémoire, quoique surprenant, me paroît
d'autant plus croyable que j'en ai vû un tout pa-
reil, au badinage près. Je m'applaudis d'en fai-
re ici honneur à feu M. Olivier, l'un des plus
dignes membres de l'Académie de Marseille :
homme d'une vaste érudition, & connu dans
le monde littéraire par une Histoire de Philippe
de Macédoine aussi exacte qu'aprofondie.

Soit par l'excès honteux. A ces deux causes joi-
gnons-en une troisième: l'usage du Tabac. Il af-
foiblit la mémoire par des raisons medico-phy-
siques dont l'exposition meneroit trop loin. Elles
furent savamment déduites dans une thèse de
Médecine que M. Berger de l'Académie des
Sciences, soutint, lorsqu'il étoit encore sur les
bans de la Faculté : » thèse, dit agréablement
» M. de Fontenelle, dont le stile & l'érudition fu-
» rent généralement admirez, & les préceptes
» fort peu suivis. », *Eloge de M. Berger.*

DE LA NATURE, Chant VI. 215
Le flor au même instant couvre & fuit le rivage.

Selon que les objets sont vifs ou languissans ,
Admises au cerveau par l'organe des sens ,
Leurs traces , dans l'esprit stables ou passagères ,
Font des impressions profondes ou légères.

De-là tous ces tableaux de la mémoire exclus ,
Ou de qui nous n'avons qu'un souvenir confus.
De-là tous ces tableaux dont l'immortelle empreinte

Triomphe du tems même , & brave son atteinte.

Ainsi , fades Ecrits , dont on fut ennuyé ,
De vous , tout , jusqu'au titre , est souvent oublié.

Ainsi , tendres adieux d'une mere expirante ,
Dans son fils votre idée à jamais est vivante.

Tels sont de la mémoire & l'essence & le prix.
Que ces riches trésors de l'homme soient chéris.
Oui , cette faculté , qui veut de la culture ,
Est un des plus beaux dons qu'accorde la nature.
Miroir universel , elle nous rend présents
Les siècles reculés , les grands événemens ,
Tous les faits consacrés dans la Fable & l'Histoire.

Le savant quelquefois lui doit toute sa gloire.
Ses trésors cependant ne sont qu'un embarras ;
Lorsque le Jugement ne la dirige pas.

Ce jugement * qu'est-il ? Ce sens droit & solide ,

Qui discute , compare , examine , décide ;
Et qui n'établissant que des principes vrais ,
Par l'organe du goût prononce ses arrêts.

Miroir universel. On peut voir dans les confessions de S. Augustin [lib. 10.] un magnifique éloge de la mémoire , & une ample analyse de ses différentes opérations , que le saint Docteur confond cependant en quelques endroits avec les opérations de l'entendement pur.

* Le jugement , ses attributs.

C'est cette raison saine , exacte , vigoureuse ;
 Qui luit d'une clarté sagement lumineuse ,
 Qui régent l'esprit dans ses productions ,
 Et de l'homme , en tout tems , regle les actions.

Trop heureux l'Ecrivain dont un guide si sage
 Gouverne le génie , & dirige l'ouvrage !
 Méthodique , il lui dicte un plan judicieux.
 Il lui fait rejeter les écarts trop fougueux ,
 Les tours entourillés , les figures outrées ,
 Les faux-brillans , l'enflure , & les beautés plâ-
 trées ,

Ces riens ingénieux , avec art façonnés ,
 Tous ces termes nouveaux , souvent enfans
 mort-nés :

Lieux communs d'une maigre & fausse Rhéto-
 rique.

Dedaignant ces atours , son austère Logique
 N'admet que le vrai beau , l'ordre & l'enchaî-
 nement ,

Du simple & du pompeux le rare assortiment ,
 Cette force de sens , cette hauteur d'idées ,
 Propres au seul génie , à lui seul accordées.
 L'imagination offre-t-elle à ses yeux
 De son feu pétillant l'éclat prestigieux ?

Il change ces ardens en réelle lumière ,
 Son allure éfrénée en marche régulière.
 Sa mâle austérité ne proscriit point les fleurs ;
 Mais il choisit , varie , assortit leurs couleurs.
 Avec gout , sobrement elles sont dispensées ,
 Et dans leur lieu précis heureusement placées.
 O sublime Orateur , défenseur du Milon ,
 Lui-même, en la tribune, il parloit sous ton nom :
 Et toi, rival d'Homère , ô Cygne de Mantoue ,
 Tu lui dois l'ordre & l'art dont l'univers te loue.

Offrons le jugement sous de plus nobles traits,
 Et voyons-le aux humains prodiguer ses bien-
 faits.

En vrai Législateur il sert la République ;
 Dans le sein des cités , prévoyant , il s'applique
 A maintenir la paix , & l'ordre , & le repos.
 Loin d'elles sa Prudence écarte les fleaux :
 Sa vigilance active entretient l'abondance ;

De Themis, au Sénat, il règle la balance.
Mais son plus noble champ c'est le Conseil des
Rois.

Minerve, ta sagesse y parle par sa voix.
Ses avis décidant de la paix, de la guerre,
Font présenter l'olive, ou lancer le tonnerre.

Je le vois dissiper d'anciennes erreurs,
Proscrire les abus, & réformer les mœurs.
De l'ordre ami constant, son exacte justesse
Condamne écarts, travers, aveuglement,
foiblesse,

Tout ce que la raison désavoue & dément.
Nul mortel avec lui n'est fat impunément.
O comble de faveurs ! A l'homme qui s'égare
Son utile flambeau sert de guide & de phare.
Par son heureux secours que d'écueils évités,
D'orages prévenus, de périls écartés !
La vie est une mer sans relâche agitée.
Notre nef par les flots est souvent emportée.
Le jugement la guide, & malgré leur effort,
Ce Pilote prudent la conduit dans le port.
Trop heureux les mortels, s'ils n'étoient point
rebelles

A ses sages leçons, à ses avis fidèles !
Mais, plus fort que sa voix, un penchant trop fatal
Les séduit, les maîtrise, & les entraîne au mal.
Tel est même souvent leur aveugle délire,
Qu'aprobateurs du bon, ils préfèrent le pire.

Qu'aprobateurs du bon, » *Video meliora proboque :*
» *deteriora sequor*, dit Médée dans Ovide [*Met.*
liv. 7.] &, si à la suite d'un Auteur profane,
il est permis de citer un Ecrivain sacré, c'est
aussi ce que dit S. Paul en parlant de lui-même :
» *Non enim quod volo bonum, hoc ago :*
» *sed quod oli malum, illud facio.* » *Ad Rom. cap.*
7. v. 15. Maxime qui établit les contradic-
tions du cœur de l'homme dans le moral,

Ce * choix est l'acte pur de notre volonté.
L'Homme en tout ce qu'il fait n'est point nécessaire.

Il est né libre ; & Dieu par un decret suprême ,
Laisse à sa volonté , maitresse d'elle-même ,
Le pouvoir de choisir ou le bien , ou le mal ,
Choix décisif , pour lui salutaire , ou fatal.
Ainsi donc , à son gré , l'ame se détermine.

& qui est rendue si heureusement dans ces vers
du plus grand de nos Poëtes :

*Hélas en guerre avec moi-même ,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux , & n'accomplis jamais.
Je veux : mais ô misere extrême :
Je ne fais pas le bien que j'aime ,
Et je fais le mal que je hais.
Racine , Cant. 3.*

* Le libre arbitre.

Il est né libre. La liberté de l'homme est une vérité incontestable , fondée sur la foi , & dont nous trouvons la preuve dans l'acte de notre volonté agissant même physiquement. Ce dogme , qu'il est si glorieux à l'Etre pensant de soutenir , est formellement établi en plusieurs endroits de l'Ecriture , mais sur-tout dans l'Ecclésiastique. Voici le passage. » *Deus ab initio constituit hominem , & reliquit illum in manu consilii sui.... Apposuit tibi aquam & ignem. Ad quod voleris porrigere manum tuam. Ante hominem vita & mors , bonum & malum. Quod placuerit ei , dabitur illi.* » Cap. 15. v. 14. & seq. La liberté de l'homme peut-elle être plus expressément marquée ? Luther & Calvin , qui ont tâché de la détruire pour élever sur ses ruines le *Prédestinarianisme* , étoient intérieurement , & malgré eux , convaincus de tout son pouvoir. Enfin tout ce que le libre arbitre a de contentieux , c'est son accord avec la grâce , & en effet c'est bien si qu'il faut s'écrier : *O altitudo !*

D'un ou d'autre côté, souveraine, elle incline,
Quand & comme elle veut, se porte vers l'objet,
Et de sa volonté ses actes font l'effet.
Telle est sa liberté, qu'e le tient de Dieu même.
1 Qui dit qu'elle est esclave, ah ! qu'il soit ana-
thème.

Mais si tout établit sa noble liberté,
Tout établit aussi son immortalité.

L'AME *, ce souffle actif, cette substance pure,
Atteste hautement sa céleste nature.
Elle est spirituelle, & ne mourra jamais.
Tout l'offre à ma raison sous les plus nobles traits.
Elle pense : elle juge : elle fait se connoître,
Sublime s'élancer vers l'auteur de son être,
Adorer sa puissance en tout ce qu'elle voit,
Le benir tendrement des biens qu'elle en reçoit.
Fait pour aimer l'ordre, à l'ordre elle est fidèle.
Quels rares attributs elle rassemble en elle !
Amour du vrai, grandeur, sublimes facultés,
Desir de tout savoir, lumineuses clartés,
Usage illimité de cette raison saine
Qui la fait opérer, & vers le bien l'entraîne :
Et la perfection de ces dons précieux,
Dans ce séjour terrestre est voilée à nos yeux.

Un ** être si parfait, & qui par son essence,
N'est que vie & chaleur, lumière, intelligence,
Dans la nuit du néant doit-il être plongé,
Quand des liens du corps il sera dégagé ?
Loin de cette fausse idée, à l'ame injurieuse :
Son immortalité n'est pas moins douloureuse.
Tout parle en sa faveur, & son activité,

1 Si quis dixerit liberum hominis arbitrium... non
posse dissentire, se velit : sed velut inanime quoddam,
nihil omnino agere, merèque passivè se habere, ana-
thema sit. Conc. Trid. sess. 6. can. 4.

* La spiritualité, & l'immortalité de l'ame.

** Preuves morales de son immortalité.

Tout parle en sa faveur : L'activité de l'esprit ;
sa grandeur dans l'invention des Arts & des
Sciences ; le souvenir du passé ; les vues dans

Et les arts découverts par sa sublimité,
 L'infini qu'elle embrasse, & ces élans de flamme
 Vers l'être de mon être, & l'ame de mon ame.
¹ Non, je ne croirai point, ô Moteur souverain,
 Que ta sagesse ait mis vainement dans mon sein,
 D'un bonheur éternel l'attente & le présage,
 La soif d'un nom célèbre & vivant d'âge en âge,

l'avenir, prouvent, suivant Cicéron, que l'ame ne peut être mortelle. » *Sic mihi persuasi, sic*
» sentiò, cum tanta celeritas animorum sit, tanta
» memoria præteritorum, futurorumque providentia,
» tot artes, tantæ scientiæ, tot inventa, non posse
» eam naturam quæ res eas contineat, esse mortalem.»
 De Senect. Quelle est la force de la conviction intime de l'immortalité de l'ame, puisque les Payens éclairés par les seules lumières naturelles, & sans le secours de la Révélation, n'ont point douté de cette vérité importante qui, comme Cicéron dit ailleurs, étoit consentie de tous les Peuples! » *Permanere animos arbitramur, consensu*
» nationum omnium. « L'Elisée & le Tartare séjour qu'ils assignoient aux ames après la mort, prouvent qu'ils croient l'ame immortelle, & même qu'ils attendoient des récompenses ou des châtimens dans une autre vie.

¹ *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*
 Aug. Lib. 1. cap. 1.

La soif d'un nom célèbre. Saint Evremond a mis au rang des plus fortes preuves de l'immortalité de l'ame, le desir si naturel à l'homme d'éterniser sa mémoire. » La preuve, dit-il, la plus
 » sensible que j'aye trouvée de l'immortalité de
 » l'ame, c'est le desir que j'ai de toujours être. «
 Un passage de Cicéron va servir, pour ainsi dire, de commentaire à ce texte un peu enveloppé. Voici ce qu'il dit dans le plus moral de ses Ouvrages philosophiques, & dont Messieurs Bouhier & d'Olivet ont donné une si belle Traduction: » *Quid procreatio liberorum, quid propaga-*
» tio nominis. . . . quid ipsa sepulcrorum monu-
» menta, quid elogia significant, nisi nos futura
» etiam cogitare? » Tuscul. disp. lib. 1.

Ce desir d'une paix qu'en vain je cherche en moi,
Que mon cœur inquiet ne peut trouver qu'en
Toi.

Tout m'affure à l'envi qu'à son principe unie ,
Mon ame doit jouir d'une immortelle vie ,
Et d'un torrent de biens s'enivrant à longs traits
T'adorer , te benir , & t'aimer à jamais.
C'est pour ces grands objets que tu lui donnas
l'être.

Ta sagesse à ces traits peut-elle mieux paroître ?
J'entends du vertueux les trop justes clameurs :
Je suit, dit-il, en proie aux plus cruels malheurs,
Tandis que le méchant , ivre de sa puissance ,
Coule des jours heureux au sein de l'opulence.
Vaine idole du sage , ô stérile vertu ,

Que gagné-je à te suivre, & de quoi nous fers-tu ?
Juste , étouffe ta plainte : un Dieu, juge équi-
table ,

Cite à son tribunal l'innocent , le coupable ,
Et tombant l'un & l'autre au pouvoir de la mort,
Ce Dieu, n'en doute point , éternise leur sort.
Sa main du vertueux couronne l'innocence ,
Et punit du pervers la coupable licence.
Les peines , les combats exercent la vertu ,
Et l'honneur du triomphe au seul vainqueur est
dû.

La palme qu'elle attend seroit peu digne d'elle ,
Si sa possession n'étoit pas éternelle.
Départir un bonheur qui ne doit point cesser ,
C'est, ô suprême Arbitre, en Dieu récompenser,
Et c'est-là cette vie éternelle en durée ,

num. 14. En effet, nous ne pouvons donner l'être à nos enfans, nous ne pouvons faire des actions héroïques, produire d'excellens écrits, élever de superbes monumens & les charger d'inscriptions, sans un secret desir, ou tout au moins une velléité de laisser par là un nom après nous. Or ce desir ou cette velléité que l'ame forme, ne sont-ils pas comme une expression de l'immortalité de son Etre ?

Que ton * Verbe a promis de sa bouche sacrée.
 Cette immortalité dont je ne puis douter ,
 La Physique à la Foi s'unit pour l'attester.

L'ame **, cette substance active, indivisible,
 N'éprouve point le sort de l'être destructible ,
 Ne font point, comme lui, dans le sein de la mort.
 Dans leur nature propre, il n'est aucun rapport.
 En est-il en effet, entre un être qui pense ,
 Qui juge & réfléchit, qui sonde son essence ,
 Et cet être étendu, privé de sentiment ,
 Que le tems par degrés détruit à tout moment ?
 L'un, composé grossier, altérable matière ,
 1 De la poussière issu devient encor poussière.
 L'autre, pur, simple, actifs, n'occupant point
 de lieu ,

2 Retourne impérissable, à son principe, à
 Dieu.

L'ame n'est point mortelle : un 2 dogme sacrilege

* Matth. c. 19. v. 29.

** Preuves Physique.

1 Et revertatur pulvis in terram suam undè erat.
 Eccl. c. 12. v. 7.

2 Et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.
 Ibid.

L'ame n'est point mortelle. Cette vérité si consolante pour un Chrétien : & qui a fait dire à un payen même : „ *Juvabat me de æternitate animarum querere, imò meherculè credere.* [*Senec Epist. 102.*] Cette vérité dis-je, a brillé au milieu des ténèbres du Paganisme. Elle a été reconnue par la plus saine partie des Philosophes de l'antiquité : mais celui qui en a été le plus fortement persuadé, c'est Socrate. Platon, ce disciple qui lui a fait tant d'honneur, nous a conservé dans le Dialogue qui a pour titre le *Phédon*, le dernier entretien que ce grand homme eut avec ses amis, quelques heures avant sa mort, & qui roula sur l'immortalité de l'ame. C'est dans ce Dialogue que Socrate expose les raisons les plus propres à prouver que l'a-

Veut en vain lui ravir le noble privilège
 De survivre à ce corps , son indigne prison.
 Un sentiment intime exclut jusqu'au soupçon.
 Oui, dans mon cœur s'élève un cri de la nature,
 Un cri consolateur qui me flatte & m'assure
 Que cette ame que Dieu du néant fit sortir ,
 Le néant dans son sein ne peut point l'engloutir.
 Dans les corps composés que dissout l'Alchimiste ,
 La forme périt seule , & la substance existe.

me est immortelle , & qu'il réfute comme par avance , toutes les objections qu'Epicure devoit faire dans la suite contre sa spiritualité.

1 Le Matérialisme.

Le néant dans son sein. Pour éviter la prolixité ; je ne rapporte point ici une foule d'autorités qui prouvent toutes que l'ame ne sauroit physiquement être *annihilée*. Il est vrai que Dieu , par un acte de sa volonté , peut l'anéantir : mais j'oserais dire qu'il ne seroit pas dans l'ordre moral que Dieu le voulût. L'ame de l'aveu de tous les Théologiens , doit être nécessairement ou récompensée , ou punie. Or son anéantissement excluroit le châtement ou la récompense.

La forme périt seule. L'Alchimiste peut bien dissoudre les corps composés , & les convertir en substances élémentaires : mais son dissolvant le plus fort , son feu le plus violent ne sauroit venir à bout de détruire leur nature. Cette destructibilité est aussi impossible , que son art est illusoire. Les parties sabloneuses des corps dissous sont toujours du sable. Les parties métalliques sont toujours du fer ; du cuivre , &c. Voyez l'Histoire de l'Académie des sciences [*an* 1734. *pag.* 55.] au sujet d'une épreuve opiniâtre , & sans succès : que le grand Boërhavé fit sur le Mercure. Enfin , pour citer une preuve plus simple , & dont les yeux philosophiques sont journellement témoins , le bois que le feu

Où t'implorant , Seigneur , pour être anéanti ,
 Dans son triste souhait il fera démenti.
 C'est dans un lieu d'horreur, affreux à la pensée,
 Que vers toi s'élançant , & par Toi repoussée,
 Parmi le desespoir , les pleurs , les hurlemens ,
 De ta juste vengeance éternels instrumens ,
 Son ame éternisée expiera son blasphème.
 Ces tourmens lui sont dûs : oui, ta justice même
 Doit rendre dans ces lieux la peine du pécheur
 Eternelle en durée , infinie en rigueur.
 Arme ton bras , grand Dieu ! tonne , éclate ,
 foudroye.
 Que sur l'impie altier ton courroux se déploie;
 Ou plutôt par pitié dissipant son erreur ,
 Pour déciller ses yeux , parle au fond de son
 cœur.



SOMMAIRE

D U

SEPTIÈME CHANT.

DÉFINITION de la raison telle qu'elle étoit dans l'état d'innocence. Don du Créateur, destinée par lui à éclairer l'Homme & à le guider, elle ne peut être par sa nature une source d'erreurs & d'égaremens. La chute de l'homme, unique cause de l'impuissance de la Raison. Tableau des funestes effets de la désobéissance du premier Homme. Obscurcissement des lumières de l'Esprit. Corruption du Cœur. Naissance des Passions. Que l'amour-propre les produit. Tableau des passions en général. Leur empire tyrannique. La raison tâche vainement de nous en affranchir. Forcée à céder, elle est elle-même subjuguée. Misère de l'Homme dans l'état de la nature corrompue. Mission d'un Dieu réparateur. Triomphe du Chrétien sur les passions. L'Homme considéré en tant que membre de la société civile. Définition de la société. Etablissement des Loix. Tableau des désordres qui regnent dans la société, & dont les Passions sont l'origine. Qu'il y a des Passions qui tournent au bien de la société, lorsque la raison les réprime. L'invention des Arts & des Sciences, preuve naturelle de la grandeur de l'Esprit humain, tout borné qu'il est. Avantages que la société retire de leur culture. Devoirs de l'Homme à l'égard de l'Homme. Portrait du Sage, vrai Citoyen. La recherche du Bonheur, mobile & fin de toutes les actions de l'Homme. Tableaux du faux bonheur. Essence du vrai bonheur. La Modération des desirs le procure, mais la Religion seule peut les modérer en épurant le cœur. Que le Bonheur passager de l'Homme n'est qu'un foible écoulement du Bonheur sans fin pour lequel il a été créé, & dont il jouira, s'il se fait constamment un devoir d'être utile à l'Homme, d'observer la Loi, de craindre & d'aimer Dieu.



LA GRANDEUR
DE DIEU
DANS LES MERVEILLES
DE LA NATURE,
POÈME.

SEPTIÈME CHANT.



DANS l'homme il reste à peindre
un être raisonnable ,
Avide du bonheur , par attrait so-
ciable ,
Fait pour respecter l'ordre & pour
s'y conformer ,
Pour pratiquer le bien , ensemble & pour l'ai-
mer :
Etrange composé de grandeur , de bassesse ,
De vices , de vertus , de force & de faiblesse ,
Domtant les passions , par elles dominé ;
Doué d'un esprit valet à la fois & borné ;
Ardent dans le desir , las de la jouissance ;
Orgueilleux , & rampant : tel est l'être qui
pense.

La raison , ce trésor si cher , si précieux ,
 De tous ses attributs est le plus glorieux.
 Noble présent du Ciel , elle est par sa nature ;
 Une source de biens intarissable & pure.
 Elle est , dans son principe , un sage conducteur
 Qui doit nous écarter des sentiers de l'erreur.
 Dieu , la faisant du vrai l'organe invariable ,
 De tromper , d'égarer la rendit incapable ,
 Lui donna sagement pour regle l'équité ,
 Pour but l'ordre moral , pour loi la vérité.
 Telle tous les mortels en naissant la reçoivent.
 Telle unanimement , les Sages la conçoivent ,
 Non comme un don fatal , souvent pernicieux ,
 Non comme un vil Flateur , Sophiste captieux ,
 De nos égaremens l'auteur , ou le complice ,
 Et qui , couvrant de fleurs le bord du précipice ,
 Ouvre en traître l'abîme , & le ferme sur nous.

Cette raison dont l'homme est si cher , si jaloux ,
 Devroit , pour soutenir son caractère auguste ,
 Corriger ses défauts , le rendre bon & juste ,
 Lui faire maîtriser en superbe vainqueur ,
 L'essain des passions qui regnent dans son cœur :
 Et mettant à profit jusqu'à ses fautes même ,
 L'élever par degrés à la vertu suprême.
 Que lui sert fort souvent son flambeau radieux ,
 Pourquoi , sans l'éclairer , brille-t-il à ses yeux ?

Ou , foible crépuscule & douteuse lumière ,
 L'éclaire-t-il à faux dans sa triste carrière ,
 Pareil à ces ardens dont les volages feux
 Sont un guide infidèle , & même dangereux ?
 D'un contraste qu'admet la céleste justice ,
 Exposons l'origine , & que l'homme gémissé.

Le pere des humains , contre Dieu revolté ,
 A fait tout le malheur de sa postérité.
 Au moment qu'infracteur d'une loi respectable ,
 Il écouta la voix d'une épouse coupable ,
 Sur sa tête il vit fondre un déluge de maux.
 Il ne peut se nourrir qu'à force de travaux.
 Tout jusqu'aux élémens , lui déclara la guerre.

La douleur & la mort envahirent la terre.
Il vit fuir loin de lui l'innocence & la paix.

Du remords déchirant il ressentit les traits.
Son cœur, de son forfait la première victime,
Tomba de piège en piège, & d'abîme en abîme.
Le jour de la raison dès-lors fut obscurci :
Le cœur fut corrompu, l'esprit fut retreci.
Pour consommer nos maux, les passions naqui-

rent.

Dans le monde en torrent elles se répandirent.
Leur cohorte fouguse assaillit notre cœur.
Il céda sans combattre à leur effort vainqueur.
Sous leur joug rigoureux le lâche osa se plaire.

De ces tyrans cruels l'amour propre est le perc.
Le desir d'être heureux, desir illimité,
Par lui seul est conçu, par lui seul enfanté.
Sans cesse il nous remplit, & nous vuide sans

cesse

De joie & de douleur, de haine & de tendresse :
De nos penchans divers est l'ame, le moteur ;
Et, souverain du monde, a pour trône le cœur.

Que cet amour abonde en bizarres caprices !
Par quels détours subtils, avec quels artifices,
Cet adroit imposteur, plein d'attraits séduisans,
Sait cacher l'homme à l'homme, & surprendre

ses sens !

Tantôt il offre aux yeux l'image éblouissante

Le cœur fut corrompu. M. Pascal prouve fortement que l'homme est déchu de l'état de perfection dans lequel il avoit été créé. „ Si l'homme, dit-il, n'avoit jamais été corrompu, il jouiroit de la vérité & de la félicité, & si l'homme n'avoit jamais été que corrompu, il n'auroit aucune idée ni de la vérité, ni de la béatitude. Mais nous avons une idée du bonheur, & ne pouvons y arriver : nous sentons une image de la vérité, & ne possédons que le mensonge ; & par-là il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection, dont nous sommes malheureusement tombés. *Pensées, chap. 3.*

Des exploits éclatans que la valeur enfante ,
Et traînant aux combats des guerriers inhumains,
Fait d'un fier Attila le fléau des humains.

Tantôt , insinuant , fort par notre foiblesse ,
Il pénètre le cœur de la plus douce ivresse.
Des desirs satisfaits renaissent les desirs.
Il semble l'absorber dans le sein des plaisirs.
Puis , cruel , il le livre à cette phrénésie ,
Par ses propres soupçons reproduite & nourrie.

Ici , l'interêt vil nous parle par sa voix.
Je l'entends qui prescrit ses mercenaires loix.
L'homme avide obéit : il vole sur les ondes ;
Il va de leurs trésors dépouiller les deux mon-
des.

Là , d'un nom spécieux colorant sa noirceur ,
Du venin de l'envie il infecte le cœur.
Il l'abreuve de fiel , le nourrit d'amertume ,
Dans ses tristes accès lentement le consume ,
Et pour mieux l'accabler , lui fait voir ses ri-
vaux ,

Par de plus grands succès couronnant leurs tra-
vaux.

Plus loin , il fait briller un glaive sanguinaire.
Il excite à venger un affront arbitraire ,
Fait porter sur l'arène une fausse valeur ,
Et transforme un Achille en vil gladiateur.

Voilà les passions que l'amour-propre enfante :
Race digne de lui , hautaine & turbulente.
Le cœur est le jouet de ces fiers ennemis.
Il est à leurs fureurs en esclave soumis.

De leur fatale guerre & victime , & théâtre ,
Pour l'entre-déchirer , je les vois se combattre ,
La proie est disputée , & les flots agités
Sont, sur les vastes mers , cent fois moins irrités.
Ces tyrans , sans combat , tour à tour l'asser-
vissent ,

Par mille lâchetés tour à tour l'avilissent ,
Et pour comble d'opprobre , accablé sous ses fers ,
Sa honte , son malheur , ses tourmens lui sont
chers.

La raison veut briser ses indignes entraves ,
Veut arracher au joug le plus vil des esclaves.

Empressée, elle accourt, & prompte à l'assister,
 Lui tend la main : l'ingrat ose la rejeter.
 Lasse d'offrir en vain un secours qu'il dénie,
 Elle fuit, & le livre à son ignominie,
 Toujours prête pourtant à revenir à lui,
 S'il veut dans sa misère, implorer son apui.

Homme, dans ce tableau reconnois ton image.
 Ton avilissement, tes maux sont ton ouvrage.
 Cesse, dans tes clameurs, d'accuser la raison,
 Ne dis plus que du ciel elle est un triste don,
 Qu'elle voile à tes yeux, ou farde tes foiblesses,
 Emousse du remords les pointes vengeresses,
 T'étourdir lâchement sur tes honteux excès,
 Des passions enfin fomenté les accès.
 Ouvre les yeux : connois ton injustice extrême.
 Qui flétrit la raison? Qui l'obscurcit? Toi-même.
 Oui, du fond de ton cœur aux passions livré,
 De la soif des faux biens toujours plus dévoré,
 S'élèvent chaque jour des vapeurs, ténébreuses,
 Qui cachent les clartés, vainement lumineuses.
 Telle, sortant du fond de ses marais bourbeux,
 Repaire des serpens, d'insectes venimeux,
 La vapeur qui s'élève au haut de l'atmosphère,
 Du soleil bienfaisant obscurcit la lumière.
 En osant pervertir ses nobles attributs,
 Nous l'empêchons, en nous, d'enfanter des
 vertus.

L'homme, lâche sujet de cette auguste Reine,
 Se soustrait à ses loix, la détrône & l'enchaîne.
 Aux fiers passions contrainte d'obéir,
 Sa noblesse lui reste, & ne peut se trahir.

Grand Dieu, tu vois ainsi ton plus parfait
 ouvrage,

L'homme, que tu formas à ton auguste image,
 Deshonoré son être, avilir sa raison,
 De la coupe d'erreur avaler le poison,
 Des sens, des passions esclave volontaire,
 A lui-même étranger, à lui-même contraire :
 Tu le vois ; mais l'ingrat a violé ta loi :
 Dès lors, en criminel, rejeté loin de toi,
 Déchu par son forfait de sa grandeur première,
 Il a honteusement rampé dans la poussière.
 Un foible crépuscule à ses regards à lui,

Plaisirs purs, douce paix, vrai bonheur, tout l'asui.
 Dépouillé de ses endroits au céleste héritage,
 L'enfer est devenu son horrible partage....
 Mais le ciel attendri désarme sa rigueur.
 Un Dieu descend: la terre enfante son Sauveur..
 Le Juste se revêt de toutes nos miseres.
 Il satisfait pour nous au crime de nos Peres.
 Il meurt: c'est par son sang que l'homme est racheté,

Qu'il recouvre sa gloire, & sa félicité.
 La Loi de CHRIST l'élève au-dessus de lui-même.

Passions, il combat votre pouvoir suprême.
 Secouru par la grace, il brise son lien.
 Le vieil homme est détruit, & je vois le Chrétien.
 Ce Chrétien, composé de force & de foiblesse,
 S'observe avec rigueur, sur lui veille sans cesse..
 Il livre dans son sein des combats éternels.
 Sa vie est un tissu d'efforts continuels,
 D'assauts renouvelés, de victoires douteuses,
 Victoires pour son cœur d'autant plus douloureuses,

Qu'il lui faut triompher d'un ennemi qui plaît,
 Qu'il chérit malgré lui, tout odieux qu'il est.
 Il s'honore & gemit du succès de ses armes,
 Et souvent ses lauriers sont arrosés de larmes.
 L'homme, de ces efforts, tire un lustre nouveau..
 Plus la palme a coûté, plus le triomphe est beau,
 Et la gloire qui naît de la vertu sublime,
 Ne fut jamais le prix d'un cœur pusillanime.

Ainsi ces passions dont on est déchiré,
 Dont par la seule mort le sage est délivré,
 Sont des tyrans cruels, & des monstres terribles..
 Mais ces fiers ennemis ne sont pas invincibles.
 Leur germe renaissant ne peut être étouffé,
 Mais d'elles le Chrétien a souvent triomphé.
 Si tu permets, grand Dieu, que leur puissance

altière,
 Sur son cœur né sensible, agisse toute entière,
 C'est pour aiguillonner son oisive vertu.
 Sans cesse le penchant doit être combattu.
 Telle dans ses decrets, ta bonté tutélaire

Permet aux aquilons de troubler l'atmosphère :
Par leur souffle orageux s'il n'étoit agité,
Trop long-tems dans le calme, il seroit infecté.

L'HOMME * est un souverain : la terre est son empire.

Tout le craint, le respecte : à ses vœux tout conspire.

Sur tous les animaux il étend son pouvoir.
Son sceptre, c'est sa force, & ses loix, son vouloir.
C'est pour nourrir ce Roi, que la terre, que l'onde,
Que toute la nature est active & féconde,
Et sur quelques objets qu'il attache les yeux,
Fier, jaloux de ses droits, il ne voit en tous lieux,
Qu'esclaves empressés, ou qu'êtres salutaires,
De ses divers besoins constamment tributaires.

Mais si tout est pour l'homme un tribut de bienfait,

Si, dans cet univers, pour lui seul tout est fait,
L'homme est fait à son tour pour servir son semblable ;

Il lui doit en tous tems un apui secourable.
L'être suprême en nous a pris soin de former
Le plaisir d'être utile, & la douceur d'aimer ;
Et ces deux facultés, de nos cœurs souveraines,
De la société sont les plus fortes chaînes.

Cette société qu'est-t-elle ? Un vaste corps,
Un assemblage heureux de différens ressorts,
Qui, mis avec l'adresse à la prudence unie,
Composent un *ensemble* où regne l'harmonie.
C'est d'états, d'intérêts, d'esprits, de goûts,
d'humeur,

D'opinions, de loix, de coutume des mœurs,
Une marche bizarre, en contraste féconde,
Qui varie & la face & la scène du monde :
Des membres de ce corps, les uns sont Plébeyens,
Et par leur industrie utiles citoyens.
Les autres, nés d'un sang célèbre dans l'Histoire,
De l'Etat sont le bras, le conseil & la gloire.

* L'homme considère en tant que membre de la société civile.

Les uns (tels sous LOUIS sont les heureux François)

Soumis , mais noblement , obéissent au Rois ;
Les autres , ennemis du pouvoir despotique ,
Suivent indépendans , l'état démocratique ,
Ou rassemblent chez eux trois pouvoirs diffé-

rens ,
Celui du Souverain , ceux du Peuple & des Grands ,

Des aquilons* fougueux les bruyantes haleines
Agitent moins les flots sur les humides plaines ,
Que l'envie , & la fraude , & la cupidité ,
La haine , la vengeance au bras ensanglanté ,
N'agitent les esprits de ce corps politique ,
Dans ses vastes desirs trop souvent phrénétique.
C'est pour les réprimer que les législateurs ,
De l'univers naissant sublimes précepteurs ,
Etablissent les loix , & prirent pour modèle
L'intime sentiment de la loi naturelle ,
De cette auguste loi , que l'être créateur
Grava de son doigt même au fond de notre cœur ,
Et dont le grand précepte & l'ordre invariable ,
C'est d'être bon & juste , & d'aimer son semblable.

Pour contenir le crime , à la sage Thémis
Le glaive & la balance ainsi furent remis.
Elle frappe. Mais quoi? Ses coups les plus terribles
Trouvent au repentir des cœurs inaccessibles.
Le châtiment effraye , & ne corrige pas.
Le crime en vain puni , marche encore à grand pas.

Du même front d'airain , la licence éfrénée
Insulte la pudeur au cris abandonnée.
L'avidé usurpateur dévore l'orphelin.
L'homme lève son bras sur l'homme , & dans son sein

Plonge tranquillement un poignard homicide.
L'opresseur fait gémir l'innocence timide.
La calomnie à l'ombre épanche son poison ,
L'amitié fautive ourdit sa noire trahison.

* Etablissement des Loix.

L'artisan d'une châte, à la Cour si commune,
 Sur d'illustres débris élève sa fortune.
 C'est ce fond de noirceur & de perversité,
 Qui blesse la raison, flétrit l'humanité,
 Et fait de l'univers un repaire sauvage,
 Du repaire des Ours trop ressemblante image.

Des seules passions naît ce désordre affreux :
 Asservissant notre ame à leurs accès fougueux,
 Elles dégradent l'homme, & bannissent du monde
 Cette douce harmonie en mille biens féconde.
 Tel le souffle bruyant des fiers tyrans des airs
 Trouble le calme heureux qui règne sur les mers,
 Comme lui, leur ivresse excite des orages,
 Presque toujours suivis de funestes naufrages.
 Si l'homme secouoit leur joug impérieux,
 Libre, calme, content, l'homme seroit heureux.
 La terre, des discords, des forfaits tributaire,
 De la paix, des vertus seroit le sanctuaire.
 Nous coulerions nos jours au sein du vrai
 bonheur.

N'allons pas toutefois, trop rigide * censeur,
 De toute passion interdire l'usage.
 Troubler l'ordre, il est vrai, nuire est leur
 apanage :

Mais leur funeste empire, avec soin mitigé,
 Peut servir l'univers, sous leurs drapeaux rangé.
 Tel ce ** reptile impur au venin redoutable
 Est un fier assassin : mais un art favorable
 Le change en spécifique, & son heureux secours
 Me rappelle à la vie, & prolonge mes jours.

Orons les passions : un sommeil léthargique
 S'empare des esprits dans l'ordre politique.
 L'homme atédi, glacé, de langueur abatu,
 N'a, pour agir, ni nerfs, ni force, ni vertu.
 C'est ainsi que le feu, si prompt à se répandre,
 Dépouvé d'aliment, languit; meurt sous la cendre.
 Le jeu des passions donne au cœur, à l'esprit,
 Une active chaleur qui seul les nourrit.
 Leur ascendant qu'on règle, a pour objet unique

* Utilité des passions réprimées.

** La Vipere.

L'intérêt général , & sert la République.
 La gloire fait voler le Guerrier au combat ;
 Nous devons à *Villars* le salut de l'Etat.
 L'ardente soif de l'or fait braver les naufrages ;
 Les richesses de l'Inde inondent nos rivages.
 L'ambition élève un mortel vertueux :
D'Amboise est presque Roi : les peuples sont
 heureux.

Ainsi les passions , ces monstres redoutables ,
 Malgré le préjugé , sont souvent favorables.
 Par elles , des humains les nœuds sont reserrés :
 Par elles , au bonheur ils montent par degrés.
 Leur voix appelle au loin la gloire , & l'indus-
 trie.

L'ame , à ce cri perçant , sort de sa léthargie.
 Elle veut être émue , est sentir & son sort.
 L'inaction , pour elle , est une lente mort ,
 Et cette activité , partage de son être ,
 Au feu des passions elle la doit peut-être.

Nous devons à Villars. En 1712 , lorsque nos frontières étoient ouvertes de tous côtés à l'ennemi victorieux , Monsieur le Maréchal de Villars batit le Prince Eugène à Denain. Il fit lever le siège de Landrecie , prit Douay , Marchienne , le Quesnoy , Bouchain , & par cet enchaînement de succès , facilita la Paix d'Utrecht , conclue en 1713. entre toutes les Puissances de l'Europe.

D'Amboise est presque Roi : Le Cardinal d'Amboise fut premier Ministre de Louis XII. La douceur de son ministère ne contribua pas peu à faire donner à ce bon Roi le rare surnom de *Pere du Peuple*. M. de Voltaire , dans son immortelle *Henriade* , fait de ce grand homme un éloge , dont la postérité louera , comme nous , a noble hardiesse :

*D'Amboise est à ses pieds : ce Ministre fidèle ,
 Qui seul aimait la France , & fut seul aimé d'elle ,
 Tendre ami de son Maître , & qui dans ce haut rang ,
 Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.*

Chant VII.

Mais

Mais pour en retirer ces solides bienfaits ,
 Il faut que la raison reprime leurs accès.
 Elle doit mettre un frein à leur fougue orageuse.
 Leur ivresse amortie, en est moins dangereuse.
 Tel dans ses vifs écarts, le courfier belliqueux,
 Subjugué par le mord, est rendu moins fougueux.
 Sont-elles dans notre ame en un juste équilibre ?
 Elle est émue, & calme; elle est esclave, & libre.
 Il est un terme, un point dans le monde moral.
 Si l'homme, en éfrené le franchit : tout est mal.
 Tout est bien s'il s'y borne, & ses passions même
 Sont alors des vertus qu'on admire, & qu'on aime.

Tel est sur notre cœur le jeu des passions.
 C'est ainsi qu'il se livre à leurs impressions.
 Sachons les réprimer : elles seront utiles.
 Sachons les asservir : nos cœurs seront tranquilles.
 Mortel, le ciel l'ordonne, & par lui tu le peux;
 Par ce sublime effort sois digne d'être heureux.

Aussi vifs que nombreux, les * besoins de la vie ,

De l'homme citoyen aiguissent l'industrie.
 Ils ouvrent un champ vaste à sa sagacité ,
 Et le fruit s'en répand sur la société.
 1 Par le secours du soc, la terre se couronne
 Des présens de Bacchus, des bienfaits de Pomone.
 Plus utiles encor, les trésors de Cérès
 Inondent à grands flots les fertiles guérets ,
 Et ce grain ecrasé sous la meule bruyante ,
 Est pour nous d'alimens une source abondante.
 Un plus frappant spectacle attache mes regards,
 Dans le sein des cités je vois naître les arts.
 De talens variés quel heureux assemblage !
 A la société chacun d'eux rend hommage,
 Et de l'homme, au travail par le besoin plié,
 L'esprit plus inventif, semble multiplié.
 2 La pierre est façonnée, & je vois sous l'équerre

* Grandeur de l'esprit humain dans l'invention des Arts & des Sciences.

1 L'Agriculture.

2 L'Architecturè.

138 LES MERVEILLES,

S'élever des cités, l'ornement de la terre.

1 Le pinceau sur la toile offre aux regards surpris
De nobles traits qu'anime un riche coloris.

2 Le ciseau, manié par une main hardie,
Donne au marbre docile une espèce de vie.

3 De divers traits empreints l'arrangement heu-
reux

Rend la parole stable, & la peint à nos yeux.

4 La laine sous nos doigts avec art est tissue.

5 Deux verres rapprochés subtilisant la vue,

Dévoilent la nature aux regards curieux,

Où d'astres infinis semblent peupler les Cieux.

6 Mais que vois-je ? Malgré les Autans qui fré-
missent :

Une nef fend les flots qui sous son poids gémi-
sent.

Un acier aimanté, flambeau de Nautonier,

Vers de lointains climats fraie à l'homme un sen-
tier.

Il découvre, étonné, des terres étrangères,

Un nouvel Univers, ignoré de nos Peres,

Les grossiers habitans de ces sauvages lieux

Nous livrent des trésors inutiles pour eux ;

Et reçoivent de nous des biens à leur usage,

Dont la nature avare a privé leur rivage.

Ainsi tous les humains rendus concitoyens,

De la société forment les doux liens,

Et le triste besoin, peut-être nécessaire ;

Cimente & fortifie une union si chere.

Mortel industrieux, ton esprit créateur

Par des traits plus marqués ateste sa grandeur.

Vaste, il embrasse tout, & son essor m'étonne.

7 Rapide & véhément, dans la tribune il tonne.

1 La Peinture.

2 La Sculpture.

3 L'Ecriture & l'Imprimerie.

4 Les Manufactures,

5 Invention du Microscope & du Téléscope,

6 La Navigation & le Commerce.

7 l'Eloquence.

1 Héraut des fiers guerriers qui signalent leur
bras,

Sur la lyre héroïque il chante les combats.

2 Son fidele crayon, au temple de la gloire,

Des grands événemens consacre la mémoire.

3 Il éclaircit des tems la sombre obscurité :

Le fait le plus douteux est par lui constaté.

Plus abstrait, il pénètre au-delà du sensible,

A ses hardis efforts ne croit rien d'impossible,

4 Le compas à la main mesure l'univers.

5 Il fonde la nature & ses effets divers,

Il parcourut d'un pas sûr les routes les plus som-
bres,

6 A des calculs sans borne assujettit les nombres,

7 Discute le soleil, & des globes errans

La marche, la grandeur, les aspects différens.

8 Des simples il connoît les vertus salutaires,

9 En extrait par le feu les substances légères,

10 Des organes du corps, si compliqués entre-
eux,

Combine exactement les rapports merveilleux,

11 Analyse le son, les couleurs, la lumière,

12 Règle le poids de l'air, & par sa force opère.

Faut-il dire encor plus ? dans sa témérité,

13 Il ose du Très-haut sonder l'immensité,

Et dans les profondeurs de cet auguste abîme,

Il porte ses regards, *explorateur* sublime.

Mais quoi ? superbe esprit, un frein impérieux

1 La Poësie.

2 L'Histoire.

3 La Chronologie.

4 La Géométrie,

5 La Physique,

6 L'Algèbre.

7 L'Astronomie.

8 La Botanique.

9 La Chimie.

10 L'Anatomie.

11 L'Optique.

12 Les Mécaniques.

13 Les Sciences qu'on appelle divines:

Pour notre être borné sont une énigme obscure,
Si l'esprit curieux échoue à cet écueil,
C'est que tu veux, grand Dieu, réprimer notre orgueil.

L'homme seroit trop vain, s'il pouvoit tout connoître,

Et l'esclave oseroit s'égalér à son maître.

Mais dans ce champ ouvert à sa sagacité,

Quelle moisson de biens pour la société !

Ka rusticité fuit : les peuples se polissent,

L'art se perfectionne, & les états fleurissent,

Tel du Russe grossier maître & législateur,

Un Héros, des beaux arts élève & protecteur,

Au sein d'un vaste empire où regnoit l'ignorance,

Porta les mœurs, le goût, les talens de la France.

L'AUTEUR * de la nature, en imprimant en nous

L'attrait de l'union, ce sentiment si doux,

A voulu qu'en moyens, en ressources fertile,

L'homme, en tout, fût à l'homme incessamment utile,

Qu'ardens à nous prêter de mutels secours,

¹ Le Czar Pierre I. surnommé le Grand, né en 1672.

Au sein d'un vaste empire. Un Ecrivain qui réunit tous les talens, M. de Voltaire, dans son Histoire de Charles XII, peint la grossièreté & l'ignorance des Moscovites, avant le règne de Pierre le Grand, & il cite plusieurs traits aussi expressifs qu'enjoués, » Il n'y avoit pas long-tems, dit-il [lib. 1. pag. 25.] que le Peuple avoit voulu brûler à Moscou le Secrétaire d'un Ambassadeur de Perse, qui avoit pré-», dit une Eclipsé de soleil. », La prière singulière à saint Nicolas, rapportée à la fin du même livre, est encore une preuve de la grossière stupidité d'un Peuple, aujourd'hui assez amateur des Siences & des Arts pour leur avoir élevé un Temple. [*L'académie de Pétersbourg.*]

* Devoirs de l'homme à l'égard de l'homme.

Dans un cercle de biens nous roulâssions nos jours.

Tu le voulais, Seigneur, & tu formas le sage :
C'est en lui que tu vois ton plus parfait ouvrage.
Droit intègre, il n'est point de remords combattu,
Et son cœur est un temple où siège la vertu.
Libre de préjugés, du faux source féconde,
Il vit indépendant, en citoyen du monde.
Il fait, content de peu, modérer ses desirs.
Il voit la vertu même avouer ses plaisirs.
Son ame noble & fière ignore ce commerce,
Qu'à la suite des Grands le vil flatteur exerce.
En lui le vrai bonheur au doux repos est joint.
Que l'univers s'écroule : il ne tremblera point.
Son cœur aux passions n'est pas inaccessible :
Il est homme : leur foule, en cohorte terrible,
Fond, l'investit, l'attaque, & le croit accabler.
Vain espoir ! leur effort ne le peut ébranler.
Tel un chêne orgueilleux qu'alliege la tempête ;
Courbe, à ses rudes coups, sa sourcilleuse tête.
Par l'aquilon fougueux, vainement déchaîné,
L'inébranlable tronc n'est point déraciné.
Des fières passions la révolte étouffée,
Elève à sa vertu le plus noble trophée,
Et si le ciel encor le livre à leurs assauts,
C'est pour lui ménager des triomphes nouveaux.
De l'Etre souverain adorateur fidèle,
Pour son culte & sa gloire il brûle d'un saint zèle.
Pieux, mais sans faiblesse, il observe sa loi,
Et sa raison rebelle a plié sous la foi.

De ces hautes vertus, de mille autres encore,
La terre s'aplaudit, l'humanité s'honore.
Je vois dans ce mortel le pere des humains
Tel qu'il étoit, Seigneur, au sortir de tes mains.
Que de divers secours nos besoins en attendent !
Déjà sur chaque état ses bienfaits se répandent.
Il réserve des nœuds des long-tems relâchés.
Des mains de l'opresseur ceux-ci sont arrachés.
Il éteint dans ceux-là la soif de la vengeance.
Des autres il contient la brutale licence.
Ce sage, des mortels l'ornement & l'appui,
Voit, dans l'homme indigent, un homme com-

me lui,

Et quand sa pitié tendre adoucit sa misère,
 Son cœur compatissant croit soulager un frère.
 Quel salaire veut-il de ses soins généreux ?
 Le plaisir, peu connu, d'avoir fait un heureux.
 En versant les bienfaits, de lui-même il se cache.
 Ses dons sont un secret que jamais on n'arrache.
 Dût-il même, dût-il faire un peuple d'ingrats,
 Sa générosité ne se lassera pas.
 Et qu'importe pour lui quel l'homme soit injuste ?
 Il lui suffit, grand Dieu, que ta Loi sainte,

auguste,
 Lui commande d'aimer, de servir les mortels.
 Ils sont chers à son cœur, quoiqu'ils soient criminels.

Telles sont les vertus qui forment le vrai sage,
 Et qui du monde entier lui consacrent l'hommage.

J'ai du vrai citoyen ébauché le portrait.
 L'homme, tel qu'il doit être, y brille à chaque trait.

L'univers n'offre point de spectacle plus rare :
 Mais de mortels pareils la nature est avare.

L'HOMME veut être heureux.* Faux ou vrai
 le bonheur

Est l'aliment, l'idole, & l'ame de son cœur ;
 Il est de ses projets la fin & le mobile.
 L'espoir de l'acquiescer, aiguillon vif, utile
 Fait braver les périls, surmonter les travaux.
 Par lui tous les humains sont autant de rivaux.
 Le desir d'être heureux fait le fond de notre être.

Mais pourquoi ce bonheur, difficile à connaître,

Est-il toujours douteux, imparfait, traversé ?
 On ne le cherche pas où le ciel l'a placé.
 Ce qui fait sa nature & forme son essence,

¹ Matth. c. 22. v. 39.

* La recherche du bonheur naturelle à l'homme.
 etc.

Ce n'est point le haut rang , ce n'est point l'opulence ,

La gloire , les honneurs , les titres fastueux ,
Joug superbe , fardeau trop souvent onéreux .
Ce n'est là du bonheur que l'imposant fantôme ,
Qu'un ardent sans chaleur , qui brille aux yeux
de l'homme ,

Et qui le conduisant de détour en détour ,
Dans un gouffre de maux le plonge sans retour .
Arbitres de la paix , arbitres de la guerre ,
Approchez , montrez-vous , ô maîtres de la terre .
Sans doute c'est vous seuls qu'on doit nommer
heureux .

La fortune s'attache à combler tous vos vœux .
Idoles d'une Cour empressée à vous plaire ,
Vous vous rassasiez d'un encens tributaire .
De la main des plaisirs tous vos jours sont tissés ,
Tous vos desirs remplis , aussi-tôt que conçus .
Ah ! ne cherchons qu'en vous le bonheur véritable .

Mais quelle est mon erreur ! Sur ce front respectable

Sont assis les ennuis , les soucis , le chagrin .
Souvent le remords même entre dans votre sein :
Ces peuples gémissans sous le pouvoir suprême ,
Votre cœur déchiré les venge sur lui-même .
C'est peu : vous essuyez les plus affreux revers .
Et je vois votre chute effrayer l'univers .
Tu meurs , fier Bajazet , dans les fers d'un Tar-
tare .

Tu meurs , fier Bajazet . „ Bajazet I , surnom-
mé *l'Eclair & le Foudre* , pour exprimer la ra-
pidité de ses conquêtes , fut vaincu par Ta-
merlan , Empereur des Tartares , dans la san-
glante bataille d'Angorie , le 28 Juillet 1402 .
Ayant été fait prisonnier , il fut enfermé , sui-
vant quelques historiens , dans une cage de
fer , & honteux de vivre dans une si grande
ignominie , il se donna de la tête si rudement
contre les barreaux de sa cage , qu'il en mourut . *Moreri , art. Bajazet .*

O Roi des Lydiens, le bucher se prépare.
Et dira-t-on encor que les Rois sont heureux ?

Mais peut-être l'es-tu, mortel ambitieux,
Toi, qu'en astre brillant la faveur fait paroître,
Ministre tout-puissant & plus Roi que ton maître.

Ta main répand les dons, les refuse à son gré,
D'une nombreuse cour je te vois entouré,
Peuple d'adulateurs, de serviles esclaves,
Dont le vil intérêt a forgé les enrraves.

Dans ce point de puissance ainsi que de grandeur,

Répons, nouvel Aman : jolis-tu du bonheur ?

Un seul mortel, un seul, refuse son hommage.

Ce Mardochée assis s'offre sur ton passage,

Un vautour dévorant s'élève dans ton sein.

Plaisirs, grandeurs, tout est empoisonné soudain.

Le bonheur seroit-il sous ces riches portiques,

Construits sur les débris des fortunes publiques,

Sous ces lambris dorés, dont le faste odieux

Blesse autant l'équité qu'il éblouit les yeux ?

Non. Au sein de leur maître, usurpateur avide,

L'ardente soif de l'or, l'injustice réside ;

Le plus cruel bourreau s'est emparé de lui,

Le remords ; & toujours le vrai bonheur l'a fui.

Ainsi, dans ces portraits, hélas ! trop véritables,

O Roi des Lydiens. Crésus ayant été vaincu & fait prisonnier à la fameuse bataille de Tymbrée fut condamné par le vainqueur à être brûlé vif. „ Etant sur le bucher, dit M. Rollin, il se rappella un entretien qu'il avoit eu autrefois „ avec Solon & reconnoissant la vérité de ses „ avis, il s'écria par trois fois : *Solon, Solon, Solon*, Cyrus, qui étoit présent à ce spectacle, „ ayant appris pourquoi il prononçoit avec tant „ de vivacité le nom de ce célèbre Philosophe, „ touché de l'incertitude des choses humaines, „ & du malheur de ce Prince, le fit retirer du bucher, & l'honora toujours pendant qu'il „ vécut. *Hist. anci. tom. 2. pag. 227.*

Nos vœux immodérés franchissent les limites,
 A notre être fini si sagement prescrites.
 De grandeurs en grandeurs, de projets en projets
 Nous marchons, éfrènes, sans nous fixer jamais.
 Rien ne peut apaiser la soif qui nous dévore.
 Nos desirs sont comblés : nous désirons encore.
 Ah ! voulons-nous goûter la paix, les vrais plaisirs ?
 Voulons-nous être heureux ? Modérons nos des-
 firs.

Qui peut donner un frein à leur fougueuse
 ivresse,

Qui peut les asservir aux loix de la sagesse ;
 Se suffire à soi-même, & posséder son cœur ;
 Ce Socrate nouveau jouit du vrai bonheur.
 La noble fermeté qu'aucun revers n'altère,
 La médiocrité, bornée au nécessaire,
 La fuite des honneurs, même l'obscurité,
 Tout de ses jours heureux fait la sérénité.
 Satisfait du présent, sur l'avenir tranquille,
 L'assière de son ame est toujours immobile.
 Héritier des vertus de nos premiers ayeux,
 Il est bon, juste, simple, & modéré comme
 eux.

Il vit en homme libre, en grand homme, en
 vrai sage,
 Et de la vertu même il est la vraie image.

La noble fermeté. Ce portrait est proprement celui de Socrate. Il ne renferme aucun trait qu'on ne trouve en détail dans l'histoire de ce Héros du paganisme, de ce Sage, dont les vertus morales portées au plus haut degré, frappoient à tel point un Savant du siècle de Léon X. [*Erasme*] qu'il lui osoit lui rendre une sorte de culte.

Et de la vertu. C'est ce que Paternus dit de Caton d'Utique : *Homo virtuti simillimus* [lib. 2. cap. 35.] Mais qu'étoient-ce que les vertus de Caton, de Socrate, & des autres Sages de l'Antiquité payenne ? Des vertus de tempérament. Or l'homme ne peut être la vraie image de la Vertu

Ce mortel asservit les desirs de son cœur,
 Mais la Religion seule le rend vainqueur.
 L'homme, toujours plongé dans sa langueur
 mortelle,
 Ne peut de ces tyrans triompher que par elle.
 Seul, il feroit contre eux un impuissant effort ;
 Ils seduisent ses sens par un charme trop fort.
 Par elle le Chrétien s'arrache à leur empire.
 Pratiquer la vertu, c'est tout ce qu'il desire.
 Cette fille du ciel épure notre cœur,
 Prend des mains de la grace un trait, un trait
 vainqueur,
 Qui réveille Augustin endormi dans l'abîme,
 Qu'ont creusé sous ses pas & l'erreur & le cri-
 me,
 Répand par tout l'éclat dont luit la vérité,
 Allume cet ardeur, ce feu de charité
 Qui rendent le prochain aussi cher que soi-même ?
 2 Et par qui Paul voudroit pouvoir être ana-
 thème.
 Elle apprend au Chrétien que son bonheur pre-
 sent
 N'est qu'un bien passager, un foible épan-
 chement
 De ce bonheur sans fin, parfait, inaltérable,
 Que lui promet d'un Dieu la parole immuable.
 Pour posséder un jour ce trésor précieux,
 Le seul bien véritable & digne de nos vœux,
 HOMME, sans te lasser, à l'homme sois utile.
 Observe la Loi sainte. A son joug sois docile.
 Que, frappé, pénétré des grandeurs de ce Dieu,
 Dont la gloire s'annonce en tout tems, en tout
 lieu,

par les forces de la nature. Il ne l'est que par la
 Grace. *Gratiâ sum id quod sum.*

1 Le Manichéisme.

2 *Optabam enim ego ipse anathema esse à Christo
 pro fratribus meis.* Ad Rom. cap. 9. v. 3.

DE LA NATURE, *Chant VII.* 249
Dont pour toi la puissance, en merveilles fé-
conde,
A tiré du néant le ciel, la terre, & l'onde,
Ton cœur reconnoissant, pour prix de ses
bienfaits,
Et le craigne, & l'adore, & le loue à jamais.

F I N.

***** : ***** : *****

A P P R O B A T I O N

De M. MILLET, Docteur de Sorbonne.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chan-
celier un Manuscrit en Vers françois intitulé:
*La Grandeur de Dieu dans les Merveilles de la Natu-
re*; j'ai crû que l'impression de cet Ouvrage fe-
roit agréable au Public.

A Paris ce 21 Février 1748.

MILLET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amés & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaire de notre hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le Sieur *** Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Manuscrit de sa composition qui a pour titre: *La Grandeur de Dieu dans les Merveilles de la Nature, Poëme*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant: Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer son dit Ouvrage, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre; ou autre, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts.

A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des présentes : que l'impétrant se conformera en tout aux Règlements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente l'imprimé ou manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France : Le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés feaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission ; & nonobstant clameur de haro, chartre Normande & Lettres à ce contraires, Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le 15 jour du mois de Mars, l'an de grace 1749, & de notre Règne le 34^e. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Imprimeurs & Libraires de Paris. N. 499. Fol. 500. conformément au Règlement de 1723. qui fait défense, art. 4. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Imprimeurs & Libraires, de vendre, debiter, faire afficher aucun Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale huit Exemplaires, prescrits par l'art. 108. du même Règlement. A Paris ce... Mars 1749.

P. CAVELIER, Syndic.





005655032

